
VITTORIO EM. III


FONDO PIZZOFALCONE







ŒUVRES
DE
MONSIEUR TISSOT,

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée & imprimée ſous ſes yeux.

TOME CINQUIEME,

CONTENANT

OBSERVATIONS ET DISSERTATIONS
DE MÉDECINE PRATIQUE,
PUBLIÉES EN FORME DE LETTRES.

PREMIER VOLUME.



A LAUSANNE,
Chez FRANÇOIS GRASSET & COMP.
Et chez les principaux Libraires de l'Europe.

M. DCC. XC.

OBSERVATIONS

ET

DISSERTATIONS

DE MÉDECINE PRATIQUE,

PUBLIÉES EN FORME DE LETTRES,

PAR MR. TISSOT,

Profeſſeur en Médecine à LAUSANNE, de la Soc. Royale de LONDRES, de l'Acad. Méd. Phyſ. de BASLE, de la Soc. Econom. de BERNE, de la Soc. Phyſ. expér. de ROTTERDAM, &c.

Et traduites avec l'approbation de l'Auteur,

PAR MR. VICAT.

Membre correſpondant de la Soc. Roy. de Gottingue, Médecin penſionné de la ville de Payerne, &c.

TOME PREMIER.



A LAUSANNE,
Chez FRANÇ. GRASSET & Com.
Et chez les principaux Libr. de l'Europe.

M. DCC. LXXXIX.

ÉPITRE
DÉDICATOIRE
A
Mr. TISSOT,

Docteur Médecin, de la Société Royale de LONDRES, de l'Académie Médico-Physique de BASLE ; de la Société Économique de BERNE, & de celle de Physique Expérimentale de ROTTERDAM, &c.

MONSIEUR,

EN profitant de la permission que vous avez bien voulu me donner de vous dédier cette traduction, je ne fais que m'acquitter envers vous, Monsieur, d'un tribut qui vous est naturellement dû, puisque la matiere vous appartient, & je ne fais que remplir un devoir que mon inclination me

dictoit de concert avec les ſentimens de reconnoiſſance ſur leſquels vous vous êtes acquis des droits bien réels par les obligations eſſentielles que je vous ai, Monſieur, depuis long-tems. Juſqu'ici je n'ai point eu d'occaſion de vous témoigner à mon gré ma ſenſibilité à cet égard : je ſaiſis celle-ci avec d'autant plus d'empreſſement qu'elle eſt mieux aſſortie à votre maniere de penſer délicate & à mes ſentimens. Veuillez donc agréer ma traduction, comme une foible marque de la vive reconnoiſſance & du dévouement reſpectueux avec leſquels je ſuis,

MONSIEUR,

Payerne le 19 *Août* 1779.

Votre très-humble & très-
obéiſſant ſerviteur

VICAT D. M.



PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

C'EST ſans doute un préjugé très-avantageux pour cette traduction, & très-honorable pour moi, que monſieur TISSOT ait bien voulu encourager les libraires à l'imprimer, en diſant, *que j'étois très en état de donner une bonne traduction françoiſe de ſes Obſervations*, &c. publiées en latin en 1770, ſous le titre de *Epiſtolæ medico practicæ.*

Je ne prétens cependant point m'enorgueillir d'un ſuffrage auſſi flatteur, au point de croire que j'aie rempli à tous égards les deſirs de l'illuſtre Auteur & du Public. J'ai fait, il eſt vrai, de mon mieux pour

y parvenir par rapport à la clarté & à la fidélité de la traduction : j'espere n'y avoir pas mal réussi ; du moins autant que ces bonnes qualités dépendent d'une exactitude scrupuleuse, ayant fait mon possible pour ne la jamais perdre de vue. Et afin de ne rien laisser à désirer à cet égard, j'ai prié monsieur Tissot de vouloir bien jetter un coup-d'œil sur mon ouvrage, & en particulier sur certains passages du sens desquels je n'étois pas parfaitement sûr : il s'y est prêté fort obligeamment, & a daigné fixer mes incertitudes pour une partie de l'ouvrage ; il ne lui a pas été possible de le faire pour le reste.

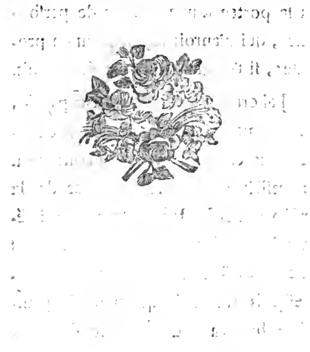
Je souhaiterois que le style répondit à l'excellence de l'ouvrage, mais je n'ai ni assez de talens ni assez de

loisir pour pouvoir m'en flatter : il faut donc que les Lecteurs raisonnables s'en consolent avec moi, en pensant que cette traduction, quelque dépourvue qu'elle soit des graces de l'élocution, n'en renferme pas moins des choses de la plus grande utilité, & ne les met pas moins à la portée d'une infinité de personnes, qui n'auroient jamais pu en profiter, si l'original n'eût pas été traduit.

J'ai cru devoir ajouter par-ci par-là, en forme de notes, certaines explications & additions qui m'ont paru nécessaires pour l'intelligence de la plûpart des Lecteurs, & pour y insérer les passages d'auteurs, des titres de livres & certaines dénominations, lesquels j'ai pensé qu'on feroit peut-être bien-aise de trouver dans les

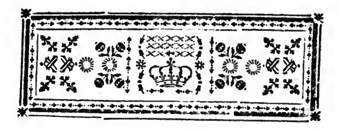
deux langues. J'ai désigné ces notes par une croix †, afin de les distinguer de celles de l'Auteur.

Enfin, j'ai ajouté un choix de quelques pieces nouvelles très-intéressantes publiées en dernier lieu en Allemagne sur la maladie attribuée ci-devant au seigle ergoté.



LETTRE

LETTRE
SUR
L'INOCULATION
DE
LA PETITE VÉROLE.



LETTRE
SUR
L'INOCULATION
DE
LA PETITE VÉROLE.

A MONSIEUR LE COMTE

FRANÇ. RONCALLO PAROLINI (*).

MONSIEUR,

J'AI eu l'honneur de vous remercier en particulier de la bonté que vous avez eue de me faire part de la lettre que vous aviez écrite à M. PONTICELLI contre l'inoculation. Cependant en vous faisant ces re-

(*) Cette lettre s'est trouvée placée par mégarde vers la fin de l'ouvrage latin, tandis que suivant l'ordre des tems, elle devoit précéder celle qui est adressée à Mr. ZIMMERMANN, & être lue la premiere.

merciemens, j'ai gardé un profond ſilence ſur l'objet de la lettre même. Mais comme à préſent Monſieur, vous attaquez publiquement l'inoculation, je crois devoir en prendre auſſi publiquement la défenſe. J'appris avec joie, il y a quelques ſemaines, que Mr. ZIMMERMANN l'avoit entrepriſe. J'étois charmé que l'inoculation eût trouvé un tel défenſeur, & je me félicitois d'être par-là même diſpenſé de renouer une diſpute ennuyeuſe. Mais Mr. ZIMMERMANN a changé d'avis; les prieres de cet ami ſont des ordres pour moi; je deſcends donc derechef dans l'arène, & je me prépare à y peſer, de ſang froid, les objections que vous avez faites, *l'eſprit animé par le feu que vous inſpire cette cauſe.* Cependant, comme il y a dans votre lettre pluſieurs choſes qui avoient déja été dites longtems auparavant par Mr. DE HAEN, je ne m'arrêterai qu'aux nouvelles difficultés qu'elles propoſent. Ce ne ſera pas une tâche pénible.

1°. Je me félicite, Monſieur, de ce que vous êtes dans les mêmes idées que moi, par rapport à l'univerſalité de la

---

J'ai donc cru devoir faire uſage de cet avis de l'auteur en mettant cette lettre à la place qu'il lui a aſſignée. (*Note du Traducteur.*)

petite vérole. Mais outre cela, vous la croyez aussi ancienne que le monde; nous ne sommes pas d'accord sur ce point, mais cela ne fait rien à la cause de l'inoculation.

2°. Vous croyez qu'*avant qu'on ait eu cette maladie, le sang est acerbe, mal mûr, qu'il n'a point encore jetté son écume, qu'il contient quelque chose de vicieux, de visqueux, de crud, d'acide, d'âpre, en un mot, quelque chose de contraire à la santé.* C'est ce que vous nieront peut-être des praticiens sans nombre, qui admirent tous les jours la santé vigoureuse dont jouissent tant d'enfans & quelques adultes, quoiqu'ils n'aient point eu la petite vérole. Mr. BIANCHI lui-même (*a*) ne sera pas de votre avis, lui qui parvient à un âge avancé, & qui est bien portant, autant que je puis le savoir, sans avoir encore passé par cette maladie. Mais je vous accorde votre supposition, & cela d'autant plus volontiers, que cherchant de toutes parts des suffrages, je puis fonder sur cette supposition même un raisonnement qui vient à l'appui de ma cause, & auquel je ne vois pas qu'on puisse rien repli-

---

(*a*) C'est un de ceux qui ont écrit contre l'inoculation. Il en sera parlé plus bas.

quer : le voici, revêtu de la forme syllogistique.

Le sang, avant la petite vérole, est très mauvais & contraire à la santé,
Mais la petite vérole lui donne la salubrité,
Donc il faut procurer cette maladie le plus tôt possible.

3°. Je vous rends graces des deux histoires que vous avez bien voulu publier, elles sont une preuve de la candeur avec laquelle vous en agissez vis-à vis de vos adversaires ; car l'une & l'autre sont en faveur de l'inoculation. La premiere démontre 1°. qu'il y a des petites véroles *très-pestilentielles*, puisque six enfans en sont morts dans une seule maison. 2°. Que l'inoculation est très-salutaire, puisque par son moyen un septieme enfant, le seul qui restât dans cette maison, a été arraché à l'affreux destin dont il étoit menacé. Je serois porté à croire que c'est un pareil succès qui a engagé des hommes sages à inoculer pour la premiere fois la petite vérole. Vous avez très-bien & savamment observé que personne ne s'inquiétera de ces symptômes, qui épouvantent les femmes, & qui les portent à s'exhâler en reproches insultans, puisque ces mêmes symptômes sont les avant-

coureurs des petites véroles les plus bénignes.

Votre deuxieme hiſtoire prouve qu'il y a des petites véroles naturelles qui ſont mortelles ; ce que preſque perſonne ne nie : ainſi cette aſſertion pourra paroître de peu d'importance aux railleurs ; mais tout ce qui peut étayer une vérité, importe beaucoup aux gens ſenſés : & aſſurément, ſi je fais un jour remettre ſous la preſſe ma lettre à Mr. DE HAEN, je n'omettrai point vos obſervations ; &, fondé ſur l'autorité de l'un & de l'autre, je me ferai une gloire de pouvoir citer la vôtre.

4°. Plut à Dieu que ce que vous dites de la néceſſité d'une maturité du virus variolique fût vrai ! car cela ſeroit en faveur de ma cauſe : mais hélas ! un bon nombre de raiſons ne permettent pas de le croire ; celle-ci ſur-tout, qui eſt des plus connues, s'y oppoſe : la petite vérole n'eſt pas une maladie errante, qui attaque un à un & ſucceſſivement chaque individu parvenu à peu-près au même âge ; ce qui devroit arriver, ſi elle n'étoit miſe en jeu que par un développement, comme l'avoit avancé Mr. HAEN, ou par un état de maturité, comme vous le prétendez aujourd'hui : mais cette maladie regne à la maniere

d'une épidémie, & alors elle attaque tous les âges, dès le premier inftant de la vie jufqu'à l'extrême vieilleffe ; fouvent elle s'empare dans la même maifon de la perfonne la plus âgée & de la plus jeune, tandis que celles d'un âge intermédiaire en font exemtes. L'âge n'a donc ici aucune influence, mais tout dépend des circonftances qui favorifent ou empêchent l'inhalation du venin. Ce venin n'eft donc pas un venin inné & qui mûriffe; mais il s'introduit dans le corps : alors femblable à un levain, il excite une corruption d'une nature qui lui eft particuliere : l'acrimonie qui en réfulte produit une fievre, qui fe terminant par une crife faite à la peau, quitte le fang, & le laiffe dépouillé de l'aptitude à fubir dans la fuite une pareille dégénération : cela pofé, votre adage qui dit, *que toute matiere qui s'introduit dans un corps y reçoit les modifications de ce corps*; cet adage, dis-je, fronde auffi bien la petite vérole naturelle que la petite vérole inoculée ; il eft également en oppofition avec les finiftres conféquences que vous en déduifez; mais les circonftances détruifent cette conformité.

5°. Vous parlez enfuite des petites véroles qui peuvent furvenir une feconde

fois; mais comme j'ai répondu à cette objection dans celle de mes lettres que je viens de citer, vous me permettrez bien de n'y pas revenir. J'ai lu au reste avec plaisir le tableau raccourci, mais peint d'après nature, que vous faites des ravages de la petite vérole naturelle : c'est assurément une piece à opposer aux ennemis de l'inoculation.

6°. Après avoir présenté les choses sous le point de vue le plus contraire à l'inoculation, vous faites cette question; *Ces assertions étant établies, qui sera assez fou?* &c. Si je ne détestois cette injure, qui ne doit pas sortir de la bouche d'un chrétien, je demanderois à mon tour; *ces assertions étant détruites, qui sera*, &c.

7°. Vous objectez qu'il y a des peaux dures & denses, & que cette circonstance est fâcheuse pour ceux qui prennent la petite vérole. Il est vrai qu'on voit des personnes dont la peau a ce défaut, & demande une méthode propre à l'amollir : telle est la méthode de l'inoculation.

8°. J'approuve tout-à-fait l'épître dédicatoire que vous avez mise à la tête de votre *Médecine Européenne* (†); en

(†) Ouvrage qui a paru en latin sous le titre de *Europa Medica.*

l'adreſſant à Mgr. le Dauphin, & que vous voulez bien redonner, ſi à propos & ſi utilement, en entier dans votre lettre : les ornemens dont vous avez embelli cet ouvrage, auront ſans doute l'approbation de tous les relieurs qui ſe piquent d'élégance.

9°. Vous continuez en diſant: *la transfuſion eſt tombée, l'inoculation ſa ſœur tombera auſſi.* Je ne me ſerois pas douté qu'elles fuſſent ſœurs, & il ne faudroit pas moins que votre autorité pour me le perſuader. Car qu'eſt-ce que la tranſfuſion? C'eſt une opération par laquelle on ſoutire les humeurs qui circulent naturellement dans le corps humain, mais qui ſont corrompues; pour leur ſubſtituer les humeurs pures d'un autre corps, mais qui ſouvent ſont d'une nature contraire aux vaiſſeaux qui les reçoivent, enſorte qu'elles troublent les fonctions & toute l'économie animale. L'inoculation excite dans les humeurs un mouvement qu'elles doivent néceſſairement éprouver un jour; & elle l'excite dans un tems où l'expérience, ce maître des ſciences réelles, nous a appris que ce mouvement ſeroit paiſible, doux & ſalutaire: elle prévient ainſi celui qui pourroit arriver dans un autre tems & dans des circonſtances fâcheuſes, dont l'effet

eſt ſouvent funeſte : voilà une fraternité bien étrange !

10°. *Nous ne nous étonnerons point*, dites-vous, *de voir de nos jours des ſavans abandonner la médecine électrique ; l'inoculation aura le même ſort.* Il n'y a réellement rien là qui doive vous étonner. Car ſi jamais l'uſage de l'électricité en médecine a été en vigueur, c'eſt aujourd'hui ; & s'il s'agit de faire voir la quantité & l'importance des cures qu'elle eſt capable d'opérer, je vous citerai l'autorité de Mr. DE HAEN, qui ſeule en vaut pluſieurs autres : on trouve dans les ouvrages accomplis dont il eſt l'auteur, & qui ne peuvent guere vous être inconnus, des exemples ſans nombre de guériſons dues à l'électricité, & qu'on avoit entrepriſes inutilement avec tous les autres remedes. Ces ſuccès me font eſpérer que cet excellent auteur en publiera un jour de plus heureux encore en faveur de l'inoculation. Mais quoi ? ambitionneriez-vous de paſſer pour haïr les nouveautés, & feriez-vous ennemi de tout ce qui ne ſent pas l'antiquité ?

Et ne vous ſentez-vous que de la haine & du mépris pour tout ce qui n'eſt pas étranger au pays que vous habitez, ou qui n'appartient pas aux ſiecles paſſés ?

ne faites vous cas que du tems jadis (†)?

11°. Vous demandez qui ajoutera foi aux relations de plusieurs personnages distingués par les talens de leur esprit, par leur probité & leur réputation? Car tels sont tous ceux dont vous faites mention : il n'y a que moi que vous puissiez en excepter, quant au génie & à la célébrité. Il est aisé de répondre à cette question : tout homme honnête & de bonne foi admettra la vérité de ces relations, tant qu'il n'existera point de témoignages irréfragables, qui prouvent qu'elles sont erronées.

12°. Vous rapportez, en la mettant au rang des fables ou des contes de vieilles femmes, l'histoire des fils du duc d'ORLÉANS, que vous dites avoir lue dans le petit ouvrage que j'ai publié sous le titre d'*Inoculation justifiée*. Je vous avoue, Monsieur, que j'ai été étonné de voir que vous m'accordez si gratuitement le don de déviner. Car ce n'est qu'en devinant que j'aurois pu faire

---

(†) Je crois devoir transcrire ici les vers dont j'ai rendu le sens.

Et nisi quæ terris semota, tuisque
Temporibus defuncta vides, fastidis & odis,
Laudator temporis acti.

au mois de Juin de 1754, le récit de l'inoculation adminiſtrée par Mr. TRONCHIN, au mois d'Avril de 1756. Tous ceux qui auront lu ce petit traité, & qui n'y auront pas vu le plus petit indice de cette inoculation, admireront la ſagacité qui vous a fait découvrir ſi clairement cette hiſtoire à travers les paroles prophétiques & vraiment apocalyptiques dont elle étoit enveloppée.

13°. Vous demandez aux théologiens, *s'il eſt permis de tuer les hommes dans l'eſpérance qu'ils en rechapperont?* Je leur laiſſe, Monſieur, le ſoin de vous répondre. Les gens ſenſés ne feront qu'en rire. *Vous vous fachez & vous menacez de lancer la foudre*, diſoit Ménippe à Jupiter, *cela prouve que vous êtes dans l'erreur.*

14°. Vous n'avez aucun égard à cette multitude de noms reſpectables qui remplit déja le catalogue des défenſeurs de l'inoculation, & vous ne reconnoiſſez point d'autre autorité que celle des académies de Padoue, de Florence & de Bologne, dans le ſein deſquelles il ſe trouve pourtant déja des perſonnages qui ſont portés pour l'inoculation C'eſt ainſi qu'on pouvoit parler autrefois de l'académie qu'avoit formée l'empereur AUGUSTE : car ſi jamais il y a eu de com-

pagnie ſavante, ç'a été celle-là ; tandis que preſque tout le reſte de la terre étoit plongé dans d'épaiſſes ténebres. Mais comme de notre tems on voit fleurir par-tout en Europe, & même dans les contrées les plus reculées du monde connu, des académies très-illuſtres, & des hommes d'une grande réputation, il y a dans un pareil mépris je ne ſais quoi d'indécent, & qui rappelle la plaiſanterie de ce comique François, qui dit:

Nul n'aura de l'eſprit hors nous & nos amis.

15°. Vous attribuez le ſuccès de l'inoculation chez les Turcs à leur avidité inſatiable pour l'or : vous n'auriez ſans doute pas épargné non plus d'autres nations, ſi l'inoculation avoit chez elles les mêmes ſuccès. Vous n'avez pas pris garde, Monſieur, que les injures donnent lieu de ſoupçonner qu'on eſt dépourvu de raiſons; qu'il eſt indigne d'un honnête homme d'accuſer des nations entieres d'un auſſi infame vice : enfin, qu'un médecin a moins d'honoraires à percevoir, en traitant une maladie légere, qu'en en traitant une plus grave ; & qu'il n'eſt point de médecin que l'inoculation ne prive d'une partie du profit qu'il auroit fait avec la petite vérole. Et aſſurément, on pourroit en déduire un

argument qui retorqueroit le vôtre avec force.

16°. Vous alléguez, d'après Mr. CANTWELL, la mort des cinq fils de Mr. SMITH, & du fils unique de milord INKIN; mais adreſſez-vous à Mr. CANTWELL, qui eſt à préſent mieux inſtruit de la vérité, & il vous avouera qu'il s'eſt trompé.

17°. Vous demandez, *ce que prouvent à Breſce les calculs qu'on a fait en Angleterre, puiſque dans notre ville la petite vérole eſt le plus ſouvent très-bénigne?* Je ne répondrai qu'un mot à cela: *Tant mieux pour ceux qui ſont nés ſous d'heureux auſpices* (†) S'il y a des pays aſſez heureux pour qu'il n'y regne que des petites véroles très-légeres, on n'aura pas beſoin de s'y prémunir contre de mauvaiſes petites véroles, par le moyen de l'inoculation; eh bien! que ces peuples ſe paſſent de ce ſecours, mais qu'ils permettent pourtant qu'on en faſſe uſage chez ces nations, qui étant dévaſtées par des petites véroles peſtilentielles, ont recours à l'inoculation comme à leur ſeule reſſource.

(†) Le proverbe latin, *gaudeant bene nati*, eſt plus court; on le rend mieux dans le langage familier, en diſant, *à qui bonheur, bonheur.*

Cette Déesse secourable
De ses dons précieux fait sentir les effets,
Et toujours elle est favorable
A ceux qui cherchent ses bienfaits (†)

18°. *Pour établir & affermir la pratique de l'inoculation, il faudroit le concours, 1°. de la raison, 2°. de la religion, 3°. d'une expérience sûre, 4°. & d'une suite constante de succès. Tout cela manque; donc l'inoculation ne mérite que des risées.* Il auroit fallu prouver la mineure, pour pouvoir en tirer cette conclusion, mais c'est là la difficulté, c'est là le nœud de la question. On a plus vîte fait de supposer une chose comme prouvée que de la prouver. En conservant la majeure, & en changeant la mineure, on peut espérer de rendre la démonstration plus facile : je raisonne donc ainsi :

Toutes les conditions requises ont lieu,
Donc la nécessité de l'inoculation est démontrée.

La raison fait en sa faveur; car elle nous

(†) Voici les vers latins que j'ai tâché de rendre par ces vers françois.

Dea sum auxiliaris, opemque
Exorata fero; nec te coluisse quæreris
Ingratum numen. Note du traducteur.

conſeille de ſuivre le chemin le plus fréquenté ; il en eſt de même de la religion : car celle-ci eſt d'accord avec la raiſon ; on a des expériences ſûres ; les ſuccès ne ſe démentent point, ce que prouve une nuée de témoins qui ſont abondamment pourvus de toutes les qualités, que le droit même le plus rigoureux peut exiger en fait de témoignage.

19°. Vous citez encore dans votre poſtſcriptum, comme adverſaires de l'inoculation, ſix ſavans de Padoue, du nombre deſquels ſont Mrs. MORGAGNI & PUJATI, que perſonne ne vénere plus que moi : vous ajoutez alors ; *où eſt le téméraire qui s'oppoſera à ce torrent d'autorités, qui leur réſiſtera & oſera l'avouer? Je trouve qu'il faut être en délire pour s'écarter du ſentier preſcrit par de ſi grands perſonnages.* Mr. SENAC, WERLHOF, ALBINUS, HALLER, GAUBIUS, TRALLES & SCHWENKE ſont donc en délire : il faut en dire autant d'un bon nombre d'autres qui penſent comme eux. Je leur oppoſe, il eſt vrai, des gens obſcurs, inconnus, ſans expérience, des ignorans, des gens enfin que Mrs. MORGAGNI & PUJATI trouveroient peu honorable d'avoir pour aſſociés. Oh! pour nous autres ultramontains, nous cherchons des aſſociations plus eſtimables.

20°. Vous faites uſage de je ne ſais quelle brochure, publiée à Rome, à ce qu'il paroît, par un anonyme; & d'après lui vous rappellez les vaines déclamations d'HECQUET, dont on a tant de fois fait voir le ridicule; vous rapportez enſuite quelques obſervations imparfaites, & enfin un édit imaginaire du roi de Pruſſe, auquel il n'a jamais ſongé; puiſqu'au contraire Mr. MECKEL & d'autres célebres Médecins de Berlin ont déja fait pluſieurs fois d'heureux eſſais de l'inoculation. De ſemblables objections tombent d'elles-mêmes. Et vous n'êtes pas mieux fondé dans ce que vous ajoutez dans une note, en diſant que *vous vous glorifiez modeſtement d'avoir ſeul délivré toute la terre d'une peſte artificielle qui menaçoit de la ravager dans peu.* Car, ſans parler des autres détracteurs de l'inoculation, dont il paroît par votre lettre que vous connoiſſez les écrits, Mr. DE HAEN, que vous paſſez ſous ſilence, a déja écrit il y a deux ans contre l'inoculation; & ſi elle tombe, ce ſera à lui, ne vous déplaiſe, qu'appartiendra la gloire que vous vous attribuez; mais il n'a pas encore plu au ciel qu'elle tombât, & ce n'eſt pas encore le moment de s'écrier, *je triomphe.*

Voilà ce que j'avois à répondre à vo-

tre lettre. Vous me permettrez d'examiner en peu de mots celle que vous a adreſſée Mr. BIANCHI de Rimini. Il s'approprie toutes les objections que vous avez propoſées, mais il inſiſte plus particuliérement, 1°. ſur la bénignité de la petite vérole naturelle. Je lui répondrai comme je vous ai répondu : s'il eſt vrai que le climat vous ſoit favorable,

Et que l'Etre ſuprême en tempere l'ardeur,
Que d'un air empeſté la maligne influence
Jamais ſur vos troupeaux n'exerce ſa puiſſance,
Mais que pour vous bénir, la divine faveur
Ait fait de ce pays le ſéjour du bonheur, (†)

il ſeroit ridicule de chercher un remede à des maux qui vous ſont inconnus ; mais j'ai démontré plus que ſuffiſamment à Mr. DE HAEN, qu'on n'eſt pas partout auſſi heureux. J'ai encore deux autorités à vous citer. La premiere, qui eſt aſſurément de grand poids, eſt celle de Mr. SENAC, qui m'écrivoit le 28 du

(†) J'ai taché de rendre ainſi les vers cités ci-deſſus
Utrumque rege temperante cælitum,
Et nulla nocent pecori contagia, nullius aſtri
Gregem æſtuoſa torret impotentia,
Sed Jupiter illa piæ ſecrevit littora genti.

mois de Mai paſſé : *La petite vérole ne peut pas être regardée comme une maladie bénigne; c'eſt une peſte qui ravage le monde : elle enleve dans certaines années la moitié de ceux qu'elle attaque.* Ma ſeconde autorité eſt tirée d'un petit traité qui a pour titre : *Dialogues d'un Romain & d'un Bolonois ſur la cure de la petite verole*, &c. (*). Il fait l'hiſtoire d'une épidémie qui régna à Pérouſe en 1712, (Rimini n'eſt pas fort éloigné de Pérouſe.) Il y avoit douze médecins qui y exerçoient la pratique de leur art. Les uns eurent vingt malades, les autres trente, d'autres cinquante ; il n'y en eut point qui en eut au-delà de ſoixante, excepté Mr. VITI, qui en eut lui ſeul cent & neuf. Repartiſſons ces nombres pour avoir un juſte milieu. Suppoſons qu'il y ait eu treize médecins, & que chacun ait traité cinquante malades : en ajoutant les cent & neuf de Mr. VITI, la ſomme ſera de 759. Il en mourut 111, c'eſt-à-dire plus de la ſeptieme partie. Que les citoyens de Rimini ſe paſſent donc de l'inoculation s'ils veulent, mais que ceux de Pérouſe y ayent recours ! Si on avoit fait uſage de l'ino-

(*) Voici ce titre en Italien : *Dialogi d'un Romano e d'un Bologneſe ſopra la cura de Vajuoli, &c.*

culation, la princesse de Parme, qui est morte à Paris, le 6 de ce mois, d'une petite vérole des plus cruelles, malgré tout l'art des plus habiles médecins, seroit encore en vie : cette maladie n'auroit pas emporté, sur la fin de cette année, les trois princesses de NASSAU-SIEGEN, dont la seconde avoit épousé le comte de BENTHEIM : le comte de HOLSTEIN, qui en est mort en dernier lieu à Geneve, seroit encore vivant : les médecins Genevois n'ignorent cependant point quelle est la meilleure méthode de traiter la petite vérole. Voilà donc cinq personnages illustres, qui, dans un court espace de tems, ont été les victimes de ce fléau. Combien d'autres ne pourrois-je pas vous citer, si je voulois passer en revue celles d'un ordre inférieur, & que le tems me permit de le faire ?

Mr. BIANCHI prétend en second lieu, ou bien que la maladie sera maligne & très fâcheuse, ou qu'elle sera imparfaite & sujette à des rechûtes. Ce savant médecin n'a-t il donc jamais vu de maladies bénignes & dont cependant la crise fût parfaite ?

Il blâme ensuite la saignée : mais entre vingt inoculés, on en saigne à peine un ; car les circonstances qui exigent la saignée, & que Mr. BIANCHI expose

très-bien, ont rarement lieu. Lors donc qu'elles n'exiftent pas, les médecins s'abftiennent de faire tirer du fang; c'eft ce que j'avois déja fait obferver, il y a plus de cinq ans. C'eft donc mal à propos qu'il profcrit l'inoculation, en alléguant le danger d'une faignée déplacée, & que les inoculateurs eux-mêmes défendent.

Il condamne d'après HIPPOCRATE les purgations; mais il ne fait pas attention qu'il ne s'agit pas ici de ces purgatifs draftiques, dont ce pere de la médecine interdifoit l'ufage, mais des laxatifs les plus doux; & qu'on ne purge pas des hommes fains & robuftes, mais les perfonnes, qui ayant le ventre dans un état de molleffe, ont les fibres & les glandes toutes préparées à obéir aux ftimulans les plus doux. Il ne fe fouvient pas qu'on ne purge pas tous ceux qu'on veut inoculer, & qu'il en eft plufieurs qu'on auroit grand tort de purger. Mais je parlerai plus amplement ailleurs de tout ceci.

Enfin il infifte fur la rareté de la maladie, & il cherche à prouver par un feul exemple, tiré de celle qui a régné chez fes compatriotes, *que le tiers du genre humain eft exemt de la petite vérole.* J'ai réfuté ailleurs cette objection. D'ailleurs

les conclusions générales qu'on déduit d'un cas particulier, sentent le sophisme & ne valent rien. Si on peut les faire valoir, je serai à mon tour en droit de conclure de votre premiere histoire, & d'un bon nombre d'autres, que tous ceux qui prennent la petite vérole naturelle en meurent.

Voilà ce que j'ai cru devoir vous répondre ; je suis résolu de garder dans la suite le silence sur l'inoculation, du moins tant qu'il sera question de dispute à ce sujet. Car pour le coup, le procès est instruit; le jugement est pendant; si la raison n'a pas aujourd'hui un crédit universel, c'est qu'elle ne l'a jamais eu. Mais il n'est rien que le tems ne puisse opérer un jour, & lorsque nous ne serons plus, lui qui détruit les opinions & les paroles vaines, tandis qu'il confirme la vérité des observations. Car, pour me servir des termes de Mr. BADI, *la démonstration de la chose dont il s'agit. tombe en entier sous les yeux, y ayant tant de milliers d'exemples de personnes qu'on a inoculées avec le plus heureux succès. Il suffit d'avoir vu, pour nous donner gain de cause. Autrement, si nous continuons à disputer davantage sur une chose dont nos sens nous montrent si clairement la réalité, & qui est exposée*

au plus grand jour, on est en droit de nous faire des reproches. Car, comme le décide avec beaucoup de justesse le Concile de Chalcédoine, Act. 3 ; *quiconque, après avoir découvert la vérité d'une chose la discute encore, cherche le mensonge.* Dans le tems où ce savant distingué m'écrivoit ceci, le nombre des ennemis du quinquina, de cette écorce si salutaire, s'étoit augmenté ; il s'en trouvoit même quelques-uns qui ne le décrioient pas avec moins d'aigreur qu'on ne décrie l'inoculation ; il a pourtant pris le dessus ; le tems revendique les droits de la vérité ; la méthode salutaire de l'inoculation triomphera à son tour des préjugés. Pardonnez-moi de m'être un peu égayé sur cette matiere ; mais pour parler encore avec Mr. BADI ; *il paroît que c'est plutôt en plaisantant qu'on doit répondre à des objections de cette nature qu'en disputant sérieusement.*

Je vous souhaite, Monsieur, bien de la santé, de même qu'à Mr. BIANCHI, qui, aussi bien que vous, est tout à fait propre à enrichir la médecine. Accordez-moi votre bienveillance, & croyez que je suis, &c.

Lausanne le 15 Décembre 1759.

LETTRE

LETTRE

A

M[R]. ZIMMERMANN,

Contenant des Observations

SUR LA MALADIE NOIRE ;
SUR LE VER PLAT,
SUR UNE CÉPHALÉE,
SUR L'INOCULATION,

ET

SUR L'IRRITABILITÉ.

LETTRE

A

Mr. ZIMMERMANN,

Premier médecin de S. M. Britannique.

Il y a huit ans, mon cher ami, que je vous communiquai deux observations sur la maladie noire; vous les reçutes avec votre bonté ordinaire, cela me fait espérer que quelques autres que je vous envoie, ne vous déplairont pas: elles confirment ce que j'avois d'abord avancé, & je les soumets encore à votre jugement, aussi-bien que tout ce petit ouvrage, auquel j'ai fait quelques additions & quelques corrections.

PREMIERE OBSERVATION.

Un séxagénaire, asthmatique depuis quarante ans, trop attaché à l'étude de la théologie & à une vie sédentaire, d'une onstitution devenue foible après avoir

été aſſez robuſte, avoit été attaqué au printems, ces années dernieres, par de cruelles fievres remittentes, dont je l'avois guéri juſqu'à trois fois; ſeulement je voyois que depuis la ſeconde rechûte, ſes forces avoient de la peine à ſe rétablir; cependant l'été ayant ramené un tems plus favorable, & le malade ayant alors ſuſpendu ſes occupations, il jouit pendant quelques mois d'une aſſez bonne ſanté; ſon aſthme ne l'incommodant point, ſi ce n'eſt que de tems en tems il éprouvoit des douleurs de colique; mais comme elles ne l'inquiétoient pas beaucoup, il négligea de prendre des remedes. Sur la fin de l'année, les douleurs ſe firent ſentir plus vivement au creux de l'eſtomac, dans la région ombilicale & au dos. Elles étoient des plus incommodes après les repas, lors même qu'il uſoit de la plus grande circonſpection dans le choix de ſes alimens; en même tems il éprouvoit une foibleſſe ſi grande, que ſouvent il ſe croyoit ſur le point de tomber en ſyncope. Il calmoit un peu ſes douleurs en ſe courbant & ſe tenant à genoux devant ſon fauteuil ſur lequel il s'accoudoit. Il accuſoit les vents d'être la cauſe de ſon mal; & dans cette erreur qui lui couta cher, il eſſayoit de diſſiper ſes douleurs & de ranimer tout à la fois

ſes forces en uſant, plus ſouvent qu'il ne lui convenoit, de café & d'eau de ceriſes. Dans les intervalles il uſoit de boiſſons tiedes, imprudence qui n'étoit pas moindre que l'autre. Quand les douleurs l'avoient quitté, il demeuroit foible, abattu, & accablé d'une laſſitude ſpontanée; il rendoit par les ſelles des matieres crues & preſqu'entiérement liquides; ſes urines n'étoient point cuites; les autres fonctions étoient comme en ſanté.

Le 9 Mars 1760 on m'appella à la hâte, & je trouvai le malade dans l'attitude que je viens de décrire, foible, pâle, & venant de vomir d'abord après ſon dîner près d'une demi livre d'un ſang rouge & noir; ce vomiſſement avoit été précédé de douleurs & d'une angoiſſe cruelles & d'évanouiſſement, ſymptômes que je trouvai diminués à mon arrivée. Il ne me fut pas difficile de me faire une idée de l'état du patient; je compris que des vaiſſeaux engorgés depuis longtems s'étoient enfin rompus & avoient produit une hémorrhagie interne. Il étoit aiſé d'en tirer l'indication curative : ſi ſeulement j'euſſe été auſſi ſûr de la guériſon! Mais HIPPOCRATE avoit prononcé que ce cas étoit mortel. Cependant je conçus quelque eſpérance ſur ce qu'il reſtoit encore des forces au malade, qu

le pouls avoit de la molleſſe, qu'il étoit égal, point fiévreux, & en me rappellant quelques exemples où de pareils accidents s'étoient terminés heureuſement.

Un coup-d'œil attentif ſur les circonſtances de cette maladie me fit voir qu'il falloit délayer le ſang répandu, en prévenir la corruption, empêcher qu'il ne ſe fît une nouvelle effuſion, & prendre garde que les forces ne vinſſent à manquer: les ſuccès que j'avois obſervés dans la même maladie m'encourageoient à entreprendre cette tâche. Dans la vue de ſatisfaire à toutes ces indications, j'ordonnai donc, 1°. que le malade ſe tînt tranquille au lit, & couvert légérement; 2°. qu'il ne prît pour toute nourriture que de la crême d'orge, (c'eſt ce qu'HIPPOCRATE appelloit *ptiſana colata*) ou de celle d'avoine qui étoit plus du goût du malade; 3°. de boire beaucoup de lait d'amandes, à petites doſes, mais ſouvent réitérées; 4°. de prendre deux fois par jour un lavement émollient.

En attendant je fis donner au malade un lavement d'eau tiéde, qui amena à peine quelques excrémens, mais une quantité de ſang noir & tenace comme de la poix, en partie liquide, & en partie ſous la forme de grumeaux, quelques-uns de la groſſeur d'un œuf de poule;

ces grumeaux étoient tellement attachés au baſſin qu'on pouvoit à peine les en détacher. Voilà la vraie image de l'atrabile des anciens ; c'étoit donc le *morbus niger* d'HIPPOCRATE : un ſecond lavement donné le ſoir évacua des matieres ſemblables.

Le lendemain, ſecond jour de la maladie, le troiſieme, le quatrieme & le cinquieme, le malade fut exemt de douleurs, d'anxieté & de nauſées, & il dormit quelques heures chaque nuit. Ses déjections étoient noires, ſes urines peu chargées, & il reprenoit des forces. Il ne s'écarta du tout point de ce que je lui avois preſcrit.

Le retour des forces indiquant que les ſources de l'hémorrhagie étoient fermées, j'ordonnai une décoction de tamarins dans l'intention d'évacuer les impuretés qui s'étoient amaſſées ; il en réſulta pluſieurs ſelles, dont la ſeptieme & derniere étoit moins noire, avec quelque choſe de jaune, qui paroiſſoit annoncer que les choſes changeoient en bien.

Le ſeptieme jour le lavement amena des excrémens naturels. Je permis à mon malade de manger des racines de cercifix avec un peu de pain.

Le neuvieme, le malade éprouva une heure durant, après un repas peut-être

un peu trop ample, une très-grande angoiffe, fuivie de défaillance, & enfuite d'un vomiffement qui évacua un peu de fang liquide. Je confeillai de renoncer au pain & aux cercifix. Les felles n'offrent plus rien que de naturel, les angoiffes & les douleurs ne reparoiffent plus. Le malade s'accoutume infenfiblement à une diete un peu moins févere, en fe nourriffant d'alimens tirés principalement du regne végétal. Il fe porte auffi bien qu'on peut s'y attendre chez un homme qui eft fur le déclin de l'âge, affoibli par plufieurs maladies, & par des maladies graves, par de longues douleurs, par des peines d'efprit, par une perte de fang confidérable & par un régime auftere. Dès là il ne peut que mener une vie languiffante, & fi je m'apperçois que les alimens lui pefent encore à l'eftomac, je lui confeillerai de vivre de lait.

Cette maladie étoit donc, comme je l'ai déja remarqué, une hémorrhagie interne, & la matiere noire qu'elle a évacuée, du fang corrompu : vous trouverez affurément, monfieur, qu'on ne peut point s'en former d'autre idée; mais on pourroit peut-être faire les queftions fuivantes :

1°. Cette matiere n'étoit-elle pas de la bile noire ? Je me fais de la peine de

n'être pas ici d'accord avec le grand HIPPOCRATE, ce pere de la médecine; mais la vérité s'oppose à une réponse affirmative. Je ferai plus bas quelques remarques au sujet de la bile noire.

2°. Quel étoit l'état des choses avant l'hémorrhagie? Il y avoit un engorgemant des vaisseaux de l'estomac & des intestins. Il en a résulté *a*) de la douleur à cause de la compression des nerfs: *b*) la compression étant devenue plus forte, & les membranes se trouvant distendues après le repas, la douleur s'est fait alors sentir plus vivement. *c*) La remission des douleurs après l'hémorrhagie. Tout ceci s'accorde fort bien avec les observations que Mr. KÆMPF a publiées, & dans lesquelles on voit que ce médecin ayant cherché à découvrir dans un cadavre les causes d'un pareil accident, il les a trouvées dans les arteres gastriques, qui étoient farcies d'un sang noir (*) On comprend quelle étoit la cause *d*) des déjections liquides & de la crudité des

(*) JOH. KÆMPF *de infarctu vasorum ventriculi*, *Basil.* 1751, (c'est-à-dire, de l'engorgement des vaisseaux de l'estomac). Cette utile dissertation est comprise dans la collection des Theses de médecine pratique publiée par l'illustre Mr. de HALLER, Tome III. p. 100.

urines; car les fonctions de l'estomac étant dérangées, la orudité suit naturellement & nécessairement. *e*) Toute personne qui sait combien de causes peuvent changer l'action du sang sur les vaisseaux, & quelle est la sensibilité des nerfs, comprendra sans peine la raison de l'exacerbation des symptômes de cette maladie, de leurs remissions & de leurs alternatives.

3°. Quelles en étoient les causes éloignées? *a*) Le relâchement des vaisseaux produit par la fievre; car tel est son effet; comme le prouve le retour des fievres, qui, après avoir été guéries, ont été rappellées par l'usage des remedes émolliens. *b*). Le défaut de mouvement qui auroit favorisé la circulation dans les vaisseaux de l'estomac & des intestins. *c*) L'attitude du malade quand il étoit occupé à ses études. *d*) Le café, l'eau de cerises & les boissons tiedes. *e*) Le tartre émétique dont le malade avoit fait pendant plusieurs années un trop fréquent usage.

4°. N'a-t on pas des remedes qui passent pour être plus efficaces que ceux dont je me suis servi? Assurément, & d'habiles médecins en font usage. Mais, mon cher ZIMMERMANN, vous avez trop de pénétration, de connoissances &

d'expérience pour ne pas voir d'abord ce qui m'a fait regarder ces remedes comme inutiles, ou même comme impraticables. La saignée n'est pas d'un si grand secours qu'on le prétend communément dans les hémorrhagies, c'est ce que persuadent la raison, des autorités respectables, qu'il faut peser plutôt que compter, & les observations que j'ai faites. Dans le cas présent, la saignée étoit contrindiquée par la foiblesse du malade, par l'anémie (l'épuisement des vaisseaux sanguins), suite du mauvais état où étoit sa santé depuis longtems, par le défaut de coction, par la mollesse du pouls, & par un asthme qui avoit vieilli avec le malade; indisposition qui est très-sujette à entraîner après soi l'hydropisie de poitrine.

La raison de concert avec le sentiment unanime des médecins, proscrivoit l'émétique comme une pratique pernicieuse, quoique recommandée par les livres d'HIPPOCRATE, mais fondée sur une fausse théorie. L'émétique a plus d'une fois arrêté le vomissement de sang dans les cas où les vaisseaux étoient dans leur entier; mais quel effet a-t-il produit lorsqu'ils étoient rompus? La mort, & une mort très-douloureuse.

Les purgatifs paroissent propres à rem-

plir le but indiqué, mais à condition qu'ils ſoient des plus doux ; car autrement ils ſont l'effet d'un poiſon, *a*)parce que dans un eſtomac ſenſible & ſujet aux nauſées, il eſt à craindre qu'ils n'excitent le vomiſſement ſi dangereux en pareil cas: *b*)parce qu'ils accélerent le mouvement des inteſtins, & que ces mouvemens ſont nuiſibles: *c*)parce qu'une évacuation trop prompte ne fait que du mal; car dans les plaies externes l'hémorrhagie ſe renouvelle, ſi on arrache ſans ménagement le caillot qui ferme la bleſſure; il en arrive de même dans les internes. Les clyſteres procurent tous les avantages auxquels on peut s'attendre de la part des purgatifs; ils délayent, & en excitant doucement & ſans irritation le mouvement périſtaltique, ils appaiſent les mouvemens qui lui ſont contraires & qui produiſent les nauſées ; c'eſt par cette raiſon qu'ils ſont ſi utiles dans le vomiſſement.

On trouvera peut-être que j'aurois dû donner à mon malade quelque boiſſon plus capable de réſoudre, ou plus acide. Mais lorſque je paſſe en revue ce qu'on appelle les réſolutifs, je trouve par tout une acrimonie redoutable. D'ailleurs le calibre des inteſtins eſt aſſez large pour donner un libre paſſage à des grumeaux

de ſang même aſſez épais. Il eſt donc inutile, il eſt même dangereux d'en entreprendre l'entiere diſſolution, car alors il peut en réſulter plus facilement une réſorption nuiſible.

Mrs. NAVIER & BONTÉ, qui ont publié de bonnes obſervations ſur le *morbus niger*, font un grand cas des eſprits acides, & ſur-tout de l'eau de RABEL. Je la juge pourtant fort inférieure à l'eſprit de vitriol tout pur; il n'eſt pas douteux que ces remedes préviennent merveilleuſement la putridité, & qu'ils abattent la fievre & la chaleur; mais mon malade étoit ſans fievre, il n'avoit qu'une chaleur modérée, & qui n'alloit point au delà de la naturelle; il n'étoit donc pas à craindre que la putridité ſurvînt ſi-tôt, & il ſuffiſoit pour la prévenir d'employer le lait d'amandes, afin de mieux remplir en même tems les autres indications.

L'uſage des viandes même le plus circonſpect, étoit contr'indiqué par le danger d'augmenter l'hémorrhagie & la tendance à la putridité, & par celui d'allumer la fievre. Il n'eſt point de nourriture comparable dans ces cas-là à cette tiſane conſacrée dans tous les tems, & avec bien de la raiſon, comme une boiſſon

qui délaye, adoucit & calme, en mêm tems qu'elle nourrit.

La foiblesse sembloit demander l'usage des remedes qu'on appelle improprement cordiaux; mais en faisant attention à la cause du mal, il étoit aisé de s'appercevoir qu'ils auroient été nuisibles: car en accélérant le mouvement du sang, ils auroient bientôt détruit les forces par l'effusion de cette liqueur vitale dans les intestins. Les médicamens volatils, les spiritueux & autres de ce genre n'auroient point emporté la maladie, mais bien le malade.

5°. Peut-on s'assurer contre la crainte d'une rechûte? Nullement. Car l'entreprise est difficile, il est même au-dessus des forces de l'art de raffermir une partie relâchée dans un corps où tout est lâche, & chez qui la nature est languissante.

Voici comment cette maladie s'est terminée. A l'approche de l'été mon malade a insensiblement repris des forces, & il a passé quelques mois sans faire usage d'aucun remede; mais à mesure que l'hiver s'est avancé, la foiblesse, le défaut d'appétit & les insomnies ont repris le dessus, & le malade n'a pas été exempt de douleurs de colique & d'angoisses très-fâcheuses: enfin à l'entrée du printems, après avoir supporté pendant

un an cette cruelle maladie avec une force d'eſprit & une patience que j'admirai, je le trouvai un jour occupé à s'entretenir avec ſa femme & ſes enfans, à qui il tenoit des diſcours d'un homme plein de religion, de ſentimens & de tendreſſe pour ſa famille; mais tandis qu'il s'empreſſoit à me témoigner ſa reconnoiſſance, & qu'il me remercioit des vœux que je faiſois pour lui, je le vis s'endormir paiſiblement & avec la confiance que lui inſpiroit la piété dont il étoit animé.

En voilà aſſez, mon cher ZIMMERMANN au ſujet de ce malade; l'hiſtoire dont je vais vous faire part, eſt encore plus triſte.

II OBSERVATION.

Un artiſan habile & ingénieux appartenant à des parens honnêtes & ſains, âgé de plus de trente ans, & qui avoit joui pendant pluſieurs années d'une ſanté parfaite, mari d'une femme jeune, belle & bien portante, me rencontrant par hazard il y a deux ans, me pria de lui donner des ſecours propres à appaiſer des douleurs d'eſtomac, qui étoient ſi violentes que lorſque du paroxiſme, elles lui ôtoient preſque entierement les for-

ces. Le premier remede que j'essayai n'eut, si je ne me trompe, aucun succès. Soupçonnant ensuite que la cause étoit plus sérieuse que je ne l'avois d'abord imaginé, je mis le malade à la diete blanche, & autant qu'il m'en souvient, je lui prescrivis un nouveau remede, mais que je ne me rappelle point; car une partie de cette observation a échappé à ma mémoire, & je ne la trouve point dans mon journal. Je le rencontrai quelques semaines après, & il me remercia du rétablissement de sa santé. Ne lui ayant point parlé depuis lors, j'appris ensuite que la maladie avoit repris le dessus.

On m'appella le 23 du mois de Mars à onze heures, je le trouvai très foible, pouvant à peine parler, & flairant continuellement du vinaigre pour se ranimer. Son visage étoit cadavéreux, son pouls étoit si fréquent & si petit que je ne pus presque pas le trouver, même en le tâtant au dessus du carpe, & qu'après l'avoir trouvé, j'eus bien de la peine à en compter les battemens. Il ne se plaignoit d'aucune douleur, ce qui joint à des envies inutiles d'aller à selle, étoit un signe non équivoque de l'affoiblissement de la nature. Voici comme on m'a fait l'histoire de sa maladie.

Au commencement de l'été paſſé, & par les conſeils d'un médecin qui attribuoit le mal à des obſtructions de la rate, du pancréas & du foie, il eſſaya d'autres remedes; ceux-ci ayant été inutiles, il alla aux eaux thermales de Leuk, toujours ſous la direction du même médecin, quoique Mr. de HALLER lui en déconſeillât l'uſage; & là il prit les eaux en boiſſon & ſous la forme de bains. Vous ſavez, monſieur, que les ſources de Leuk ſont martiales, & que Mr. KÆMPF a fait voir que le fer & les eaux minérales ſont préjudiciables dans la maladie dont il s'agit. De retour des bains il fut bien pendant quinze jours, mais pas plus longtems. Ce répit ne fut qu'un calme trompeur, car depuis lors la maladie empira tous les jours. Il ſouffrit pendant tout l'hiver des douleurs exceſſives au creux de l'eſtomac & aux reins; il rendit ſouvent en vomiſſant une eau limpide, & ne pouvant preſque ſupporter aucun aliment, il vécut pendant pluſieurs ſemaines de bouillons & de certains pains d'épices connus ſous le nom de *lécrelets*. La nuit du 21 au 22, de violentes douleurs l'ayant obligé d'aller ſur ſelle, il tomba preſque en défaillance pendant qu'il étoit aſſis ſur la chaiſe. S'étant remis au lit, il y éprouva une ex-

trême foibleſſe. Le médecin, appellé au point du jour, chercha à ranimer les forces, en preſcrivant une potion ſtimulante dont le malade devoit boire fréquemment & peu-à-peu : elle étoit compoſée de teinture de caſtor, de ſirop d'écorce d'orange & d'eau de méliſſe. La foibleſſe augmente, il ſort par les ſelles beaucoup de matieres noires. On lui preſcrit ſur le ſoir une potion faite avec des tamarins, de l'extrait de rhubarbe & du ſel d'oſeille, dont il falloit boire ſouvent par cueillerées. Peu après en avoir commencé l'uſage, il s'évacue par la bouche des matieres ſemblables à celles qui étoient ſorties par le bas. Il ſurvient ſyncope ſur ſyncope ; on met de côté la potion purgative ; tout va en empirant, & le malade expire à midi, un peu après mon arrivée.

Ses freres, gens exempts des préjugés populaires, penſent à faire ouvrir ſon cadavre, afin de découvrir la cauſe d'une ſi cruelle maladie, & que la découverte qu'on en feroit, pût être utile à leurs ſœurs qui étoient ſujettes à des douleurs d'eſtomac ; & à d'autres malades. On me prie d'aſſiſter à la diſſection avec le médecin ordinaire, & voici ce qu'elle fit voir.

Tout l'extérieur du corps étoit fort

maigre, ſur-tout le long de l'épine du dos, ce qui paroît déceler une conſomption dorſale : on pouvoit auſſi ſoupçonner que cette affection avoit lieu, ſur ce que le malade avoit été mieux, lorſqu'il s'étoit abſenté un peu longtems de chez lui; & c'eſt peut-être par la même raiſon que la maladie avoit diminué durant ſon ſéjour aux bains de Leuk. Il n'y avoit ni adhérence, ni aucun autre vice dans la poitrine, ſi ce n'eſt que le cœur, les poumons & les vaiſſeaux étoient pâles & vides. Après avoir découpé les tégumens & les muſcles du bas-ventre, leſquels étoient très-minces, il ne ſe trouva point d'épiploon, mais l'eſtomac ſe préſenta dans la place qui lui étoit propre, & faiſant une ſaillie conforme à ſa poſition naturelle. Les inteſtins, rouges en des endroits & noirs en d'autres, étoient diſtendus par des vents, & reſſembloient à ceux du cadavre d'un homme mort d'une inflammation d'entrailles, qui auroit commencé à dégénérer en gangrène; excepté qu'ici il n'y avoit point de puanteur, & qu'il ne ſe trouvoit point de vaiſſeaux. Les vaiſſeaux de l'eſtomac étoient pareillement détruits, enſorte que, quoique j'examinaſſe attentivement ce viſcere, je n'y en apperçus pas un ſeul. La rate étoit pe-

tite, le foie étoit de la grosseur naturelle, & il n'y avoit pas le plus petit vice dans ces parties, si ce n'est qu'elles étoient d'une couleur pâle. La vésicule du fiel étoit petite, & ne contenoit rien que de l'air; le conduit cholédoque étoit libre; le pancréas n'avoit rien de défectueux; les reins étoient sains. C'étoit donc mal-à-propos qu'on avoit taxé ces visceres d'être le siege de la maladie, & on va voir que c'étoient plutôt l'estomac & les intestins qui étoient en faute; car en les ouvrant, il s'en écoula de toutes parts un sang noir, depuis l'orifice supérieur de l'estomac jusqu'au fondement: ce sang étoit plus fluide & moins noir dans l'estomac, où il avoit été délayé par les boissons; mais plus l'œil s'éloignoit de ce viscere & plus le sang paroissoit noir & ténace: il étoit très noir, & semblable à de la poix dans les gros boyaux: là où ils étoient rouges, le sang étoit en plus petite quantité & plus fluide; mais on pouvoit compter d'en trouver beaucoup & de très-noir là où les intestins paroissoient avoir cette couleur, qui disparoissoit en nettoyant leurs membranes du sang qui y étoit attaché, alors ils devenoient tout à fait blancs. On demande maintenant:

1°. Quelle a été la cause de cette

mort ? Ç'à été l'hémorrhagie, d'où provenoient la foiblesse, la syncope & l'épuisement des vaisseaux, qui depuis plusieurs mois ne contenoient que peu de sang.

2°. Quelle étoit la maladie qui avoit précédé l'hémorrhagie? L'engorgement des vaisseaux de l'estomac & des intestins: cette maladie, que personne n'a dépeint plus exactement que Mr. KÆMPF, on pourroit l'appeller une inflammation chronique.

3°. Auroit-on pu en prévoir les suites? Voici ce que dit le respectable pere de la médecine: *Lorsque les douleurs des lombes parviennent à l'orifice de l'estomac, & qu'il s'y joint des vomissemens de matieres aqueuses, elles se terminent par des vomissemens de matieres noires.*

4°. Quel traitement auroit-il fallu employer avant l'hémorrhagie? Le malade auroit dû ne se nourrir que de végétaux, ne prendre que peu d'alimens à la fois, user des sucs des plantes savonneuses les plus douces, & sur-tout d'extrait ou rob du sureau détrempé avec du petit lait, en en prenant souvent de petites doses: enfin ç'auroit été le cas d'employer les lavemens que Mr. KÆMPF recommande avec raison, quoique d'ailleurs il indique d'autres remedes qui me plaisent

beaucoup moins, à caufe de plufieurs drogues âcres & irritantes qu'il y fait entrer, & dont on ne peut prefque pas comprendre l'utilité.

5°. Quels fecours auroit-il convenu d'employer après l'hémorrhagie? Ils ont été indiqués dans la premiere obfervation.

6°. Quelle auroit dû être la cure préfervative après avoir furmonté le danger de l'hémorrhagie? D'éviter ce qui auroit pu produire la pléthore, & mettre les humeurs en mouvement; ce qui auroit pu leur donner de l'acrimonie, & irriter les inteftins; puis faire en même tems ufage de fortifians incapables de caufer de l'irritation. Car lorfqu'on néglige de rétablir le ton des vaiffeaux, relâchés par un effet de la diftenfion qu'ils ont éprouvée, il fe forme bientôt un nouvel engorgement. Il eft vrai, comme le difoit très-bien Mr. REDI dans fes charmantes lettres, dont la lecture eft fi agréable, ne fut-ce qu'à raifon de l'élégance du ftyle; que la nature fe fuffit fouvent à elle-même, & qu'on peut efpérer qu'à l'aide d'une diete qui n'admettroit que des alimens doux & légers, *les fibres des vaiffeaux fanguins fe fortifieroient à la longue par le feul fecours de a nature.* Mais lorfque le mal eft grave,

& qu'il s'eſt établi à la longue, il eſt à propos que l'art vienne au ſecours de la nature. Dans ce cas,comme dans tant d'autres, le quinquina a mérité une préférence diſtinguée ſur tous les autres toniques.

7°. Eſt-ce donc que les hémorrhoïdes auroient été avantageuſes ? C'eſt ainſi que l'auroient décidé les Sthaliens, qui auroient donné à cette maladie le nom de colique hémorrhoïdale. Et en effet, comme tout le ſyſtème vaſculaire eſt lié par des anaſtomoſes, ii n'eſt pas douteux que le flux hémorrhoïdal n'eût diminué les douleurs: car il eſt vraiſemblable que tous les vaiſſeaux des inteſtins n'étoient pas ouverts; mais qu'une de leurs ramifications s'étant rompue en quelque endroit, le ſang des autres s'étoit écoulé par cette plaie: & il y a apparence que la rupture des vaiſſeaux hémorrhoïdaux auroit été ſuivie d'une pareille évacuation & d'une pareille diminution de douleurs:c'eſt ce que donnent lieu de croire des obſervations de cas ſemblables.

8°.Auroit-il fallu tenter de provoquer les hémorrhoïdes ? Nullement; car *premierement*, comme le ſavoit déja fort bien autrefois GALIEN & AETIUS, qui ont averti que cette indiſpoſition étoit

la cause de plusieurs maux, qu'elle rendoit la vie misérable, & que même elle étoit funeste à plusieurs ; comme l'ont fort bien écrit entre plusieurs autres, les célebres BERGER, SANTORINI, RICHTER, GUNZ, HEISTER & TRALLES ; comme Mr. DE HAEN l'a démontré tout nouvellement avec la sagacité & le savoir éminent qui le distinguent, & comme plusieurs observations me l'ont appris ; le flux hémorrhoïdal est rarement un bénéfice, encore a-t-on plutôt lieu de s'en affliger que de s'en réjouir. Tel est le sort des femmes; elles sont sujettes au flux menstruel ; à combien de maux ne les expose-t-il pas ? Les hommes incommodés de semblables évacuations courent les mêmes dangers ; aussi je dirai volontiers, comme le fait Mr. HILCHEN dans sa dissertation *sur la sciatique* (*), *que les partisans des hémorrhoïdes les vantent donc tant qu'ils voudront, & qu'ils en élevent l'utilité jusqu'aux nues; quant à nous assurémentnous croyons être en droit de les regarder comme toujours & méritoirement suspectes. Car le flux hémorrhoïdal est un appanage des santés chancelantes, & ces merveilles que les médecins*

(*) Le titre latin porte *de morbo coxæ.*

médecins hémorrhoïdaux se promettent, *ne produisent souvent que des effets très-fâcheux.* Mr. DRAUD a fait un bon choix, en écrivant une dissertation sur cette these, *qu'il vaut mieux supprimer que provoquer les hémorrhoïdes.*

Secondement, il est très-dangereux d'exciter les hémorrhoïdes dans la maladie noire; car les remedes, au moyen desquels on cherche à ouvrir la ramification qui va au fondement, pourroient bien auparavant faire écouler le sang de celle qui abreuve le pylore & l'intestin iléon; & ces effets seroient tous contraires aux véritables indications curatives de cette maladie; il y auroit donc doublement à craindre qu'on ne l'augmentât & qu'on ne causât la mort du malade.

En troisieme lieu, Mr. DE HAEN établit avec beaucoup de sagacité les distinctions qui concernent les effets du flux hémorrhoïdal, suivant les différens vaisseaux qui s'ouvrent; & ces distinctions confirment très-bien notre avis : je conviens cependant volontiers qu'il ne me paroît pas importer beaucoup de quelle ramification le sang s'écoule.

Quatriémement, il est à craindre que la maladie, ayant été dissipée par cette voie, ne revienne toutes les fois qu'il se reproduit une égale quantité de sang;

ſemblable aux coliques des mois, dont le retour périodique précede l'écoulement des regles; coliques qui ne s'appaiſent que par l'écoulement, & qui reviennent toujours à moins qu'on ne les prévienne par des remedes.

Le flux hémorrhoïdal ne promet donc qu'une cure palliative, qui eſt en même tems incertaine & dangereuſe, & à laquelle on ſe fieroit mal à propos. Il ne faut donc du tout point employer de ſtimulans pour exciter cette évacuation, à moins qu'on ne veuille donner le nom de ſtimulans aux lavemens, qui ſont ſi efficaces dans les maladies de cette eſpece. Ce n'eſt pas, il s'en faut bien, que je croie que les coliques dont nous avons parlé, reconnoiſſent toujours pour cauſes des épreintes hémorrhoïdales; mais en ſuppoſant que cela fût, je mettrois tout en œuvre pour empêcher cette hémorrhagie; *parce que dans la ſuite*, ſuivant l'avis de Mr. HEISTER, *ſans parler de ce qu'il y a de dégoûtant & de fâcheux dans cet écoulement, ſi les vaiſſeaux hémorrhoïdaux viennent par hazard à s'obſtruer*, (il auroit pu ajouter s'ils perdent trop de ſang) *il peut en réſulter facilement une infinité de maux.*

Il découle pluſieurs corollaires pratiques de nos obſervations: j'en indique-

rai feulement quelques-uns; 1°. que les douleurs chroniques & violentes de l'eftomac, des lombes & des inteftins font une maladie plus grave qu'on ne le croit communément; 2°. que les remedes qu'on vante fi fort en pareil cas, tels que les amers, les drogues aromatiques, fpiritueufes, échauffantes & acerbes, font fouvent dangereux & même funeftes; 3°. qu'il n'eft pas rare que la claffe des rafraichiffans fourniffe les meilleurs ftomachiques. Combien de gens ne voit-on pas mourir tous les jours victimes de ce déteftable préjugé, qui fait qu'on oppofe des carminatifs échauffans à toutes fortes de douleurs d'entrailles, quand même les vents n'en font point la caufe?

L'obfervation fuivante n'eft point de moi, mais une femme qui a beaucoup de favoir, a eu la bonté de me la communiquer, fans me nommer le médecin qui en eft l'auteur, & dont la fagacité, le favoir & la prudence méritent, à ce qu'il paroît, toutes fortes d'éloges.

III. OBSERVATION.

Un homme de qualité, à peu près fexagenaire, d'une complexion lâche, accompagnée de corpulence, faifant bonne chere & mangeant beaucoup de vian-

de, menant outre cela une vie ſédentaire, avoit beaucoup ſouffert des hypocondres trente ans auparavant; mais depuis lors il avoit joui d'une aſſez bonne ſanté. Il avoit coutume toutes les années de ſe faire ſaigner deux fois au pied, & de boire en été des eaux minérales; il cherchoit à prévenir par ces moyens des congeſtions hémorrhoïdales externes, auxquelles il avoit été ſujet autrefois.

Depuis environ une année, il étoit de plus mauvaiſe humeur que de coutume, à ce que ſes parens prétendent avoir remarqué, quoiqu'il ne ſe plaignît de rien qui annonçât une ſanté chancelante. Il ſe tenoit aſſidument chez lui pendant l'automne & l'hiver dernier, étant fort occupé à faire des calculs, & à paſſer en revue ſes papiers. Quelques perſonnes aſſurent qu'outre cela il étoit ſecrettement en proie à de profonds chagrins que lui cauſoient des ſoucis domeſtiques.

Je crois qu'en voilà aſſez ſur les cauſes de ſon indiſpoſition; je paſſe à l'hiſtoire de cette maladie cachée, dont on méconnoiſſoit depuis longtems la véritable nature. Le malade fut attaqué au commencement du mois de Mars d'une petite toux ſéche, accompagnée d'une légere ſiévrote; à celle-ci ſe joignoient le reſ-

ſerrement du ventre, des agitations & de légeres angoiſſes pendant la nuit, de l'abattement le matin, la ſéchereſſe de la bouche, & des urines d'un jaune orangé. Cependant ni l'appétit, ni la digeſtion n'étoient en faute, le pouls battoit preſque comme dans l'état naturel, ſeulement le ſoir il devenoit tant ſoit peu fréquent; enſorte que le malade n'ayant point gardé le lit pendant tout cet eſpace de tems, il paroiſſoit à peine que ſa ſanté fut altérée: auſſi n'uſoit-il pour tout remede que d'une légere tiſane de racines de dent de lion & de chiendent, en obſervant de ne ſe nourrir que de végétaux. Au bout de deux ſemaines, il rendit trois ou quatre fois des urines épaiſſes, troubles & briquetées, & peu de tems après il ſentit dans le bas-ventre des grouillemens & des douleurs ſourdes, qui ceſſerent au moyen d'une purgation compoſée de manne, aiguiſée d'un peu de ſel légérement laxatif.

Quatre jours après, le malade fut tout à coup aſſailli d'une diarrhée accompagnée de violentes tranchées dans la partie du ventre qui eſt au deſſous du nombril. Il pouſſoit ſouvent des ſelles féculentes, liquides, écumeuſes, d'un jaune de paille, & qui excitoient une chaleur brûlante à l'extrêmité du rectum. En

même tems la fievre devient plus forte & continue avec un pouls fréquent & petit. La soif augmente, les forces & l'appétit manquent, l'esprit tombe dans l'abattement. Le malade est obligé de se mettre au lit : il prend pendant quelques jours une légere émulsion, préparée avec de l'huile d'amandes & un jaune d'œuf, dans laquelle on avoit dissout de la manne, ce qui ayant doucement évacué les impuretés, fait enfin cesser la diarrhée; mais la fievre persévere opiniâtrément aussi-bien que la foiblesse. Le ventre se resserre derechef, se remplit de quantité de vents & de borborygmes, quoique d'ailleurs (ce que j'aurois voulu qu'on eût examiné de plus près) on eût trouvé pendant tout le cours de la maladie que le ventre n'étoit jamais ni enflé ni dur, dans quelque endroit qu'on le palpât. Le malade devient de jour en jour plus maigre; ses joues, dont l'embonpoint lui donnoit bonne mine, deviennent pendantes & difformes : le sommeil continue d'être irrégulier & troublé par des rêves fâcheux; il dort quelquefois pendant le jour, mais c'est souvent avec les paupieres entr'ouvertes, d'un sommeil qui paroît tenir de la léthargie, & qui ne répare point les forces.

Mais il y avoit un symptôme de très-

mauvais augure, qui décéloit une malignité cachée, & qui me frappoit plus que tous les autres; il avoit eu lieu pendant tout ce nouveau période de la maladie, (à le prendre depuis la fin de la diarrhée) savoir pendant trois semaines: je veux parler de l'irrégularité que j'avois constamment observée dans le pouls, qui étoit fréquent, petit & inégal, soit pour la fréquence, soit pour l'élévation, avec de très-fréquentes intermittences. Je soupçonnois un vice considérable dans le bas-ventre, mais j'avoue que je n'avois pas même songé qu'il y eût une si grande putridité dans les visceres. Les secours sur lesquels j'insistois le plus, étoient des apéritifs doux, tels que l'extrait de chicorée, le syrop des cinq racines apéritives, le tartre soluble, en donnant par intervalles de l'esprit de nitre dulcifié, & pour boisson les eaux minérales de St. Maurice dans les Grisons; & toutes les fois que j'appercevois des indices de la fluctuation de quelque matiere dans les premieres voies, je faisois prendre au malade des laxatifs doux, composés de casse, de tamarins & de manne. L'état des choses nous paroissoit déja un peu plus favorable, l'appétit se rétablissant par degrés, les forces se ranimant un peu, le sommeil redevenant

un peu plus tranquille, le malade quittant derechef son lit, & commençant à se promener lentement par sa chambre, lorsque le 12 d'Avril la maladie changea tout à coup de face, & se montra à découvert sous l'aspect le plus fâcheux. D'abord après un repas frugal le malade rendit deux fois, en allant à selle, du sang rouge, puis du sang noir, liquide, & ayant une odeur de putridité : bientôt après, étant tombé en défaillance, avec un visage vraiment cadavéreux, ses gens le mirent au lit. On m'appelle en hâte; je le trouve entiérement froid, flasque, couvert d'une sueur gluante, avec un pouls tremblant: s'étant un peu remis, il nous avertit qu'il alloit faire encore une selle. Nous craignions tous que si cette selle ne lui étoit pas funeste, elle ne le fit du moins tomber dans une défaillance nouvelle & des plus fâcheuses : j'eus donc soin qu'on appliquât le plus tôt possible sur le bas-ventre des fomentations préparées avec des ingrédiens qu'on avoit sous la main, savoir avec du vin rouge un peu âpre, du vinaigre, de l'eau d'arquebusade & de l'eau de fontaine fortement ferrée; fomentations qui devoient se renouveller toutes les heures : outre cela j'ordonnai un lait d'amandes avec de l'eau de St. Maurice, & un

julep composé d'eau fraiche, de jus de citron, de liqueur anodine, & d'un peu d'eau de canelle ſimple, pour en prendre alternativement & ſouvent, mais à petites doſes : je preſcrivis de lui donner à titre d'aliment, toutes les trois heures & avec ménagement, une panade réduite en émulſion, avec des amandes & tant ſoit peu de jus de citron : au moyen de ce ſecours, la ſelle qui étoit ſur le point d'avoir lieu, fut retardée pendant le reſte de la journée, & le malade ſe réchauffa aſſez pour que la ſurface de ſon corps parvint à être tiede.

Le 13 d'Avril, il fit deux ſelles copieuſes, très-noires, luiſantes, exactement ſemblables à de la poix fondue, & d'une fétidité putride très-forte. L'habitude du corps étoit extrêmement flaſque, pâle, moite, & auſſi froide que celle d'un cadavre. De tout le jour le pouls ne battit point au poignet; je ne l'apperçus qu'à la fin de la ſoirée qu'il étoit tremblotant.

Le 14, le malade éprouvoit un ſentiment de chaleur agréable. Il avoit le pouls mol, très-petit, fréquent, mais plus égal que je ne l'avois encore trouvé juſques-là. Le ventre étant reſſerré, je le lâchai, au moyen d'un lavement d'eau tiede & de miel, qui amena un peu d'ex-

crémens qui avoient de la confiftance, mais qui étoient noirâtres, comme fi on les eût enduits de fuie. Le malade demandant une nourriture un peu plus folide, je lui permis de manger d'une bouillie de pain légere, avec un peu de jus de citron, & de boire par deffus un petit trait de vin du Rhin détrempé d'eau.

Le 15, il fit fans le fecours d'aucun remede une felle compacte, & teinte d'une couleur femblable à celle des lies de vin rouge. Le pouls étoit le même.

Le 17, un lavement qu'on avoit donné, amena des matieres molles & grifes. Le pouls avoit été tendu le matin, le foir il étoit devenu plus fouple, mais il étoit toujours petit & fréquent. Ce même foir il furvint à cinq heures une fueur légere, tiede, & qui ne dura pas. On ne difcontinua pas jufqu'ici d'employer affidument les mêmes fecours, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, en rapprochant ou éloignant les dofes de ceux-ci felon les circonftances. Voulant enfuite effayer de leur affocier de légers anti-putrides apéritifs, je prefcrivis un électuaire compofé de pulpe de tamarins, de celle de caffe & de manne, & une décoction de racine fraiche de dent de lion, affaifonnée de tant foit peu de zeft de citron, & adoucie avec un peu de firop

de vinaigre ſimple, en ordonnant de prendre de chacun de ces remedes de ſix en ſix heures, à une doſe qui pût ſuffire pour tenir le ventre libre, mais non pas pour purger.

Le 19 Avril, le malade fait, comme les jours précédens, des ſelles molles & griſes, précédées de légeres tranchées autour du nombril : les petites ſueurs du ſoir reviennent preſque aux mêmes heures : le ſommeil de la nuit eſt toujours inquiet & ne répare point les forces : le pouls eſt toujours plus irrégulier & plus tendu le matin que le ſoir : le malade eſt levé tous les jours pendant une heure.

Le 23, le malade fut dans l'aſſoupiſſement pendant la matinée : le ſoir, en allant ſur ſelle, il fit des matieres tirant ſur le noir : la petite ſueur revint comme les ſoirs précédens. Je voulus qu'il n'uſât qu'une fois par jour de l'électuaire & de la tiſane de dent de lion, en continuant l'uſage de l'émulſion, du julep, &c. de crainte d'exciter une évacuation impétueuſe des matieres putrides.

Le 26, on m'appella de grand matin. Le malade avoit eſſayé de ſe lever, mais il étoit retombé en défaillance. Je lui trouvai le pouls tremblotant, les mains froides, & les flancs mollement enflés ; je ſoupçonnai ſans peine que de nouvel-

les matieres liquides & noires étoient prêtes à s'évacuer ; mais j'étois abſolument incapable de trouver quelque moyen d'y parer efficacement. L'exceſſive pourriture des viſceres annonçoit depuis longtems le triſte pronoſtic de cette maladie, & il ſe trouvoit confirmé par les progrès qu'elle avoit faits. Juſqu'ici mon deſſein avoit été, conformément aux préceptes d'HIPPOCRATE, de ſoutenir les forces, d'évacuer les matieres putrides, de réſiſter aux progrès ultérieurs de la corruption, & de remédier au mauvais état des viſceres ; mais je ne trouvois pas dans mon eſprit des reſſources ſuffiſantes pour remplir une tâche auſſi difficile. Je réſolus cependant de faire mon poſſible pour ne négliger aucune tentative ; je fis donc tout de ſuite appliquer ſur les poignets & ſur les aines de l'eſprit de lavande & de fort vinaigre, de plus, je fis mettre ſur le bas-ventre & les hypocondres une fomentation préparée, en cuiſant dans un mélange de vin & du même vinaigre des fleurs de roſes rouges, du ſerpolet, de la canelle & du ſantal : je fis prendre au malade des juleps analeptiques imprégnés d'eſprit de vitriol ; enfin, après l'avoir muni de ces ſecours, & ſes forces s'étant tant ſoit peu ranimées, je lui fis donner

un lavement : il s'enſuivit au bout d'une heure une ſelle d'excrémens mous & très-noirs. Depuis lors toute la ſurface du corps étant redevenue tiede, le malade fut dans l'aſſoupiſſement pendant le reſte de la journée : ſur la fin de la ſoirée je fis réitérer le lavement, afin de ne pas laiſſer ſéjourner les matieres putrides qui s'étoient déja ſéparées ; mais quoique la canule, après qu'on l'eût retirée, parût tachée d'une matiere liquide noire, & que cela indiquât qu'il s'étoit fait devant le fondement un amas de cette matiere, le ventre ne ſe lâcha cependant point qu'au bout de quelques heures, après qu'on l'eût aiguillonné à pluſieurs repriſes par des ſuppoſitoires ; alors il s'en évacua des excrémens d'un brun foncé.

Le 27, le malade fit pendant la matinée deux ſelles abondantes, extrêmement noires, luiſantes, d'une puanteur inſupportable ; il s'enſuivit une très-grande foibleſſe, une ſueur froide, le bégayement, une face cadavéreuſe, & une aſphyxie de pluſieurs heures. Environ midi il commença à être en délire ; avec un pouls fréquent, très-petit & irrégulier, le corps étant depuis ce moment tantôt tiede & tantôt froid. On entendoit grouiller beaucoup de vents dans les inteſtins, & ces vents exha-

loient en sortant la puanteur d'un cadavre corrompu. Il survenoit un hoquet, tantôt seul, tantôt suivi de plusieurs autres, qui continuoient pendant un quart d'heure, & qui ne cédoient guere autrement qu'à l'aide d'un bouillon tiede.

Le 28 au matin, le malade fit trois grosses selles aussi noires que les précédentes ; le soir il en fit une quatrieme d'une couleur moins foncée. Il fut froid pendant toute la journée, il se réchauffa un peu sur le soir, il fut en délire & sanglotta comme la veille.

Le 29 Avril, au matin, il fit une selle copieuse, noire, & mêlée de beaucoup de sang, les autres symptomes continuerent. Le soir approchant il tomba dans l'agonie, avec une respiration laborieuse & sublime, & en agitant sa tête de côté & d'autre, jusqu'à ce qu'enfin il expirât.

On ne voulut point me permettre de l'ouvrir pour examiner l'état des visceres, quoique je le demandasse avec instance. Le siege de la maladie étoit-il dans les vaisseaux inférieurs du mésentere ? Mais le vomissement de sang est plutôt la suite d'un affoiblissement des vaisseaux supérieurs de cet organe & des vaisseaux cœliaques. Plusieurs raisons font que j'ai bien de la peine à ajouter

oi à des cas analogues, mais décousus, que Mr. NAVIER a rapportés il n'y a pas longtems. Quoiqu'il en soit, j'ai vu quelquefois le vomissement de sang, accompagné de selles qui charioient du sang noir & grumelé, provenir d'une obstruction considérable des visceres & d'autres causes : ce n'est pas que je croie que cette maladie ait été la même que celle-ci ; car je pense qu'elle en différoit grandement, à raison du siege & à raison du degré de corruption. Il peut assurément arriver que le sang s'étant écoulé de ses vaisseaux dans la cavité des intestins, y contracte de la putridité, & qu'il y devienne noir par un effet de la chaleur de la stagnation. Cependant il y aura de la différence entre cette putridité & celle qui a lieu dans l'intérieur des vaisseaux & dans la substance même de ces vaisseaux. Me trompé-je en affirmant que les pronostics d'HIPPOCRATE, section IV, aph. 21--25, sont peut-être fondés sur cette différence? Mais en voilà assez sur cette matiere.



IV OBSERVATION.

Voici l'hiſtoire d'une maladie dont l'iſſue a été plus heureuſe. Une femme, âgée de cinquante ans, avoit joui d'une ſanté aſſez ferme juſqu'à ce que, il y a deux ans, ſes regles ne coulant pas convenablement, elle éprouva des douleurs d'eſtomac : elle chercha, comme c'eſt la coutume & fort mal à propos, à les diſſiper, en uſant d'alimens un peu trop échauffans, & de potions aromatiques : elle tomba dans l'amaigriſſement, elle s'affoiblit, ſon ſommeil devint inquiet : enfin au commencement de 1762, après un accès de douleurs plus aiguës, elle tomba en défaillance à minuit ; & après s'être ranimée en flairant du vinaigre, elle rendit en vomiſſant une grande quantité de ſang, & s'évanouit encore par deux fois. J'arrive à une heure du matin, je trouve la malade pâle, en proie à l'angoiſſe, & attendant une mort prochaine : le pouls étoit petit, ſans beaucoup d'irrégularité, mais beaucoup plus fréquent que le naturel. J'ordonnai qu'elle bût continuellement & peu à peu de l'eau froide, à laquelle on avoit mêlé du jus d'oranges douces, tandis qu'on préparoit un léger lait d'amandes, qui lui

:rvit de boiſſon ordinaire pendant quin-
e jours. Je fis envelopper ſes jambes,
ui étoient froides, avec de la flanelle
:empée dans de l'eau tiede, afin d'éviter
ue le ſpaſme, cauſé par le froid de ces
arties, n'excitât l'hémorrhagie; puis
: lui fis donner un lavement émollient,
: en ayant ſoin qu'on étendît des linges
ous elle, afin qu'elle pût rendre ſes ex-
rémens ſans ſe remuer en aucune fa-
on: il s'enſuivit une ſelle abondante
e matieres fécales & de ſang d'un rouge
bſcur, mais qui n'étoit pas encore cail-
; elle paſſa quelques heures avec aſſez
e tranquillité.

Mais environ les neuf heures du ma-
n, après des angoiſſes & une ſueur
·oide, elle vomit derechef une quantité
e ſang liquide, avec de gros caillots
'un ſang figé, qui étoient durs & noirs;
: elle eſſuya une ſyncope de quelques
omens: étant alors venu la voir, j'or-
onnai un ſecond lavement, qui emme-
a une grande quantité de ſang figé,
ès-noir & vraiment ſemblable à de la
oix. Je ne voulus rien changer aux
utres remedes; je me contentai de lui
ecommander une parfaite tranquillité,
. de boire toutes les demi-heures un
etit verre d'amandé. A ſix heures du
oir il ſurvint des angoiſſes & des dou-

leurs de colique qui lui faisoient craindre le retour du vomissement. Je conseillai de lui donner un troisieme lavement, qui fit encore sortir un sang pareil à de la poix ; après quoi la tranquillité se rétablit. A dix heures du soir elle reposoit tranquillement, sans douleur ni angoisse, mais elle étoit foible ; le pouls n'étoit pas aussi fréquent, mais la maigreur étoit extrême ; le visage, les levres, les gencives, la langue & tout le corps étoient de la derniere pâleur.

A trois heures du matin, après une angoisse, la malade vomit encore un peu de sang, & souhaita d'elle même qu'on lui donnât un lavement, qui emmena encore des caillots, que la garde jetta aussi-tôt en bas les latrines. Etant revenu à sept heures du matin, je trouvai que tout étoit changé en bien : je permis à la malade de prendre quelques onces de crème d'orge : toute la journée il y eut une très grande mobilité dans le genre nerveux : sur le soir, le pouls, qui étoit lent le matin, étoit redevenu fréquent, tout le corps s'étoit réchauffé, & il y avoit même de la fievre, quoiqu'elle fût peu considérable. Après le lavement, elle rendit par le bas de la matiere fécale, & deux boulettes noires.

La malade fut tranquille pendant la

uit, mais ſans dormir, non plus que la récédente. Le troiſieme jour il y avoit ncore de la mobilité dans le genre nereux; on donna le ſoir un lavement qui ut ſuivi d'excrémens, mais où il n'y voit point de ſang : la malade prit trois ois de la crême d'orge, & continua à ſer de lait d'amandes, ou bien, afin 'éviter le dégoût que cette boiſſon auoit pu lui donner, elle y ſubſtituoit de ems en tems de l'eau froide avec du jus 'oranges douces. Elle dormit cette nuit endant une heure & demie; à quatre eures, après une colere, elle eut de 'angoiſſe & des douleurs, & rendit par e haut & par le bas quelques onces de ang. Déja les forces & le ſommeil ſe établiſſoient de jour en jour, le ton des erfs ſe raffermiſſoit. Le neuvieme jour, lle ſe purgea avec de la manne & des amarins : il ne parut point de ſang. e dixieme, je lui permis de manger ant ſoit peu de poulet. Le douzieme, lle ſe promena avec facilité dans ſa hambre. Le vingtieme elle étoit bien, & ſes urines, qui juſqu'ici avoient été énues, paroiſſoient déja être dans un tat de coction : elle s'étoit inſenſiblement raccoutumée aux alimens.

Je lui défendis abſolument l'uſage des viandes noires, ſalées & fumées, celui

des épices, du thé, du café & du vin ; je voulus qu'elle prit ſouvent des lavemens : elle jouit ainſi pendant huit mois d'une très-bonne ſanté. Alors, pour avoir négligé ce régime, & par un effet du retard de ſes regles, qui n'étoient revenues que trois fois pendant toute l'année, elle reſſentit de nouvelles douleurs de colique, qu'elle arrèta au moyen de la ſaignée, que je lui conſeillai de réitérer trois fois chaque année. Cependant au printems de 1763, elle eſſuya une nouvelle attaque, mais plus légere & qui ſe borna à un ſeul vomiſſement de ſang, & à deux ſelles de ſang pareil à de la poix : il y avoit déja alors un certain tems qu'elle avoit bu quelquefois du vin. Je preſcrivis les mèmes remedes avec le même ſuccès. Ses regles commençant à lui manquer, elle jouit pendant deux ans d'une aſſez petite ſanté : je l'ai ſoutenue au moyen de la ſaignée, des lavemens, & d'une diete émolliente & légere, de maniere qu'actuellement elle ſe porte très-bien depuis trois ans.

V OBSERVATION.

Une femme, âgée de trente-huit ans, accablée de chagrins multipliés, & mai-

·e, se plaignoit depuis longtems de dé-
oût, d'affoibliſſement & de douleurs
eſtomac, ſur-tout après le repas. En-
n en 1764, après des douleurs encore
us conſidérables, elle ſe réveille une
uit, tourmentée d'une angoiſſe extrê-
ie; elle a des nauſées, elle vomit une
rande quantité de ſang, & ſe pâme com-
ettement. J'arrive auſſi tôt, je la trou-
e de la derniere foibleſſe, enſorte que
: pouvois à peine compter tous les bat-
mens du pouls, la foibleſſe de l'artere
n'en dérobant le plus grand nombre. Je
ii ordonnai la tranquillité & de l'eau
oide avec du jus d'oranges, puis un
ivement, dont je ſuſpendis pour quel-
ue tems l'application, de crainte qu'en
iiſant aller la malade ſur ſelle, il ne lui
auſât un évanouiſſement mortel. Elle
ut pluſieurs défaillances légeres juſques
midi; cependant le pouls reprit aſſez
e force, pour que je puſſe lui faire
rendre le lavement, lequel fit ſortir une
uantité étonnante de ſang coagulé &
mblable à de la poix: il s'enſuivit
n nouvel évanouiſſement aſſez grave,
iais l'angoiſſe fut enſuite moins conſi-
érable.

Environ les cinq heures du ſoir, tout
: corps s'échauffa ſubitement, ſur-tout
la tête, la malade eut des nauſées,

vomit dans un baſſin au moins trente onces de ſang, & s'évanouit: étant peu à peu revenue à elle-même, on eût dit à la voir que c'étoit une image de la mort, & je n'ai jamais vu de viſage plus pâle que le ſien. Je la mis au même régime que la malade de l'obſervation précédente, ſi ce n'eſt que dans la crainte qu'une pareille ſtagnation du ſang ne donnât lieu à des concrétions indiſſolubles, je lui preſcrivis quelques gouttes de liqueur anodine minérale de HOFFMANN. On donna un lavement à neuf heures du ſoir; il amena comme de la poix noire: la nuit elle fut tranquille, mais ſans dormir: elle fut bien pendant la journée, & rendit deux fois des matieres noires après avoir pris deux lavemens. La nuit ſuivante elle eut des angoiſſes: le troiſieme jour, le grand matin, elle vomit ſix ou ſept onces de ſang, & en rendit encore dans la chaiſe percée, car elle s'opiniâtroit à ne vouloir abſolument point ſe ſervir de linges ſous elle: les forces ſe rétabliſſent un peu.

Le quatrieme & le cinquieme jour il ne paroît point de ſang: le ſixieme elle ſe plaint d'une douleur incommode dans le bas-ventre, accompagnée d'angoiſſe: elle rend après un lavement quelques caillots pareils à de la poix, & qui me

parurent fort compacts. Depuis ce tems-là tout a changé en mieux ; la malade, au moyen d'une nourriture très-légere, a recouvré chaque jour des forces, & dès-lors elle n'a plus eu de vomiſſemens : elle n'eſt pas tout-à-fait exemte de douleurs d'eſtomac & de tranchées dans le bas-ventre, mais elles ſont beaucoup moins fortes ; d'ailleurs de mauvaiſes digeſtions ſont bien ſuffiſantes pour les occaſionner.

Il me paroit qu'il ſeroit inutile d'ajouter ici d'autres obſervations, dans la vue de confirmer la méthode curative qui convient à cette maladie : j'en rapporterai une ou deux, qui prouvent qu'on ne manque pas de moyens pour la prévenir.

VI OBSERVATION.

Une fille de l'âge de trente-deux ans, maigre & bien réglée, ſe plaignoit ſouvent d'une douleur très-vive de l'eſtomac & du dos : elle paſſoit toute la journée à coudre, le corps courbé en devant. Dans l'eſpace de quatre ans, elle avoit eu cinq fois des vomiſſemens de ſang aſſez abondans ; leſquels, à ce qu'elle me dit, s'étoient preſque arrêtés d'eux-mêmes : ils s'étoient toujours annoncés

par les mêmes ſymptomes. Voici quelle étoit leur marche : durant environ quinze jours l'appétit alloit en augmentant, puis il diminuoit peu-à-peu durant un mois, & cette diminution étoit accompagnée d'une ſenſation très-incommode qui ſurvenoit au creux de l'eſtomac, lorſqu'elle avaloit : enfin elle avoit du dégoût pour tous les alimens, qui lui excitoient une douleur très-vive dans l'eſtomac, juſqu'à ce que le vomiſſement de ſang arrivât; lequel étant arrêté, les forces ſe rétabliſſoient inſenſiblement, & la malade étoit paſſablement bien.

Elle ſentoit déja que l'appétit augmentoit, lorſqu'elle me conſulta, & elle attendoit à coup ſûr & dans peu un accès. Je lui conſeillai 1°. de ſe faire inceſſamment ſaigner au bras, & d'y revenir une ſeconde fois le quatrieme jour. 2°. Je voulus qu'elle prit deux fois par jour un lavement, fait avec une décoction de mauve. 3°. Je lui preſcrivis pour alimens des crèmes de riz, d'orge, d'avoine & du fruit cuit, & de l'eau pour toute boiſſon. 4°. Elle devoit boire peu-à-peu dans la journée trois livres de petit-lait bien clair; & cela durant un mois entier. 5°. Je lui permettois de reprendre au bout de trois ſemaines, par degrés, ſa nourriture accoutumée : ſix ſemaines s'étant

s'étant écoulées, je lui prescrivis de pe-
tites doses de quinquina, à prendre pen-
dant long-tems. L'effet de ces conseils
fut d'abord, de diminuer l'appétit & de le
faire rentrer dans ses bornes naturelles,
puis de lui redonner une santé meilleure
qu'elle ne l'avoit jamais eue. Il y a sept
ans qu'elle n'a point eu d'accès, quoi-
que les douleurs d'estomac n'aient pas
encore entiérement cessé.

VII OBSERVATION.

Le 28 d'Août de l'an 1761, je reçus
une lettre dans laquelle on me consultoit,
& dont voici la teneur. Un homme de
quarante ans, foible, fort assidu à l'ou-
vrage, sobre, se plaignoit depuis long-
tems de coliques dans le bas-ventre,
& il y avoit deux ans qu'après avoir
travaillé un peu plus que de coutume,
il avoit vomi beaucoup de sang : cette
évacuation ayant été supprimée, il avoit
éprouvé de nouvelles douleurs de coli-
que. Il y avoit quelques semaines qu'il
avoit eu une diarrhée, que des femme-
lettes avoient arrêtée : bientôt après il
est survenu une cruelle colique, qui
occupe tout le bas-ventre, sur-tout les
reins & le flanc gauche, ensorte que

lorſque l'accès devient plus violent, ce flanc eſt enflé. Il n'y a point de fievre; le malade ne ſe plaint ni de mal de tête, ni de dégoût; au contraire, il mange avec un certain plaiſir : les lavemens n'entrent qu'avec peine, & par-là même qu'imparfaitement, & ne font aucun bon effet. Il s'eſt rouvé un peu mieux de faire uſage de la manne. Les applications externes, telles qu'une décoction de camomilles, la thériaque & autres choſes ſemblables, n'ont point eu de ſuccès : il a dormi quelques heures après avoir pris du laudanum liquide.

J'ai attribué cette maladie à un engorgement des vaiſſeaux des inteſtins, j'ai ordonné qu'on lui tirât auſſi-tôt du ſang du bras, & qu'on réitérât cette ſaignée au bout de huit jours; qu'il uſât d'alimens très-légers, de lavemens très-émolliens, & de petit-lait. Le malade a ſuivi ces conſeils : les douleurs étant entiérement diſſipées, je lui ai conſeillé l'uſage du quinquina, qui a admirablement bien raffermi les vaiſſeaux qui avoient été ouverts & qui étoient relâchés : deux ans après il ſe portoit très-bien; & il y a long-tems que je n'ai plus entendu parler de lui.

VIII OBSERVATION.

Une femme de qualité du haut Languedoc m'écrivit une lettre dont voici e contenu. La malade, âgée pour lors le trente-six ans, avoit été dès sa plus endre enfance, & même dès le bereau, sujette jusqu'à l'âge de quinze ans des saignemens de nez, qui depuis lors toient devenus plus rares. S'étant maiée, elle n'avoit jamais été enceinte, nais elle avoit fréquemment éprouvé un ffoiblissement & une pesanteur d'estonac, de mauvaises digestions & des vouissemens, sans amertume ou mauvais oût à la bouche. Elle s'étoit bien trouée du petit-lait, des bains tiedes, & de usage de bouillons rafraichissans. Elle omissoit toujours les potions purgaties, & après en avoir fait usage, elle prouvoit une chaleur interne très-incommode.

Parvenue à l'âge de vingt-sept ans, lle étoit dans un état de langueur, & uelques jours après elle éprouva de vioentes douleurs d'estomac, avec des nauées & de l'angoisse; elle eut plusieurs vanouissemens, puis elle vomit une rande quantité de sang noir & semblable

à de la poix : (elle ne parle point des selles :) ses regles qui avoient coulé jusqu'alors s'arrèterent, & ne revinrent qu'au bout de quelques mois. Elle avoit d'abord fait usage d'astringens & de baume du Canada : ensuite agissant plus sagement, elle avoit pris du petit-lait & du lait d'ânesse. Depuis l'âge de vingt-sept ans jusqu'à celui de trente-quatre, elle a souvent eu des dérangemens d'estomac, lequel étant irrité mal-à-propos par des remedes purgatifs, elle les a toujours vomis. A l'âge de trente-quatre ans, à l'entrée de l'automne & après avoir été tranquille pendant quelques mois, elle fut tout à-coup attaquée de douleurs aiguës, elle eut quelques évanouissemens, & vomit à plusieurs reprises, pendant deux jours, beaucoup de sang : on la saigna le troisieme jour de la saphene; l'hémorrhagie s'arrèta, la malade eut de la fievre & sua : on lui tira du sang du bras, & elle but de l'eau de poulet & du petit-lait. Elle eut des douleurs de colique pendant quatre ou cinq jours, & ayant usé pendant tout ce tems-là de lavemens, elle fit par les selles du sang coagulé & noir.

Il lui resta une pâleur & une foiblesse extrêmes : elle but du lait d'ânesse pendant un mois, & le mois suivant du lait

d'âneſſe & de celui de vache : on lui preſcrivit un bon régime ; & elle jouiſſoit déja depuis dix mois d'une bonne ſanté, lorſqu'ayant tout d'un coup été attaquée de la douleur d'eſtomac qui préſageoit le vomiſſement, elle vomit de nouveau premiérement du ſang noir, puis du ſang rouge figé. On la ſaigna trois fois au bras ou au pied : elle eut de la fievre & ſua comme auparavant : elle uſa de petit-lait, de limonade & de lavemens, qui amenerent du ſang pareil à de la poix. Quelques ſemaines après, elle étoit dans un état de convaleſcence paſſable ; mais comme elle ſe plaignoit toujours de conſtipation, & qu'elle craignoit qu'il n'en réſultât de nouveaux accès, elle ſouhaita que je lui donnaſſe mes conſeils ; je fus d'avis qu'elle uſât d'alimens émolliens & non ſalés, qu'elle ſe fît ſaigner au bras tous les trois mois, & qu'elle ſe fît donner fréquemment des lavemens émolliens ; qu'elle bût chaque année du petit-lait pendant quelques mois, & qu'elle avalât tous les jours avant dîner deux dragmes de pulpe de caſſe. Ces ſecours lâcherent très-bien le ventre, les forces ſe rétablirent admirablement bien ; & ſa ſanté s'eſt raffermie de maniere qu'encore à préſent elle ſe porte très-bien,

& que j'eſpere qu'elle eſt délivrée de cette dangereuſe maladie.

* * *

Voilà, mon cher ZIMMERMANN, diverſes obſervations qui jettent du jour ſur la nature de cette maladie, & qui en développent le traitement. J'en rapporterai cependant tout-à-l'heure encore un bon nombre d'autres, tant des miennes que de celles des autres médecins, en faiſant des recherches ſur toute la doctrine qui a rapport à la dénomination, à la pathologie & au traitement de la maladie noire.

On peut en premier lieu demander, ſi elle a été connue de tous les auteurs ſous le même nom? La réponſe eſt aiſée à faire. Les douleurs de colique, qui accompagnent la maladie noire, ſont abſolument les mêmes que celles qui ont lieu dans cette eſpece de colique, que pluſieurs auteurs & des auteurs de poids ont appellé colique hémorrhoïdale : mais la plupart ſe ſont ſervis d'une dénomination très-convenable, en la nommant le vomiſſement de ſang. Ainſi PLATER, SENNERT, RIVIERE, traitent du vomiſſement de ſang, ſans ſeulement nommer la maladie noire. Voici ce que dit PLATER : " quelquefois on le vomit

„ (le sang) en très-grande quantité, „ tantôt pur, tantôt délayé, tantôt coa- „ gulé & grumelé; d'autres fois il est „ ténace & noirâtre comme de la poix ; „ quelquefois il est aussi noir que de „ l'encre : & tel que je l'ai vu rendre „ par le haut & par le bas à un célebre „ Jurisconsulte ". Il rapporte quelques observations, celle-ci entr'autres qu'il est à propos de transcrire.

« Il y a environ dix ans qu'un Bour- „ guignon fut tout-à-coup attaqué à „ Toulouse d'une certaine cardialgie si „ violente qu'il tomba en défaillance, „ laquelle fut sur le champ suivie d'un „ vomissement abondant de sang coa- „ gulé, & d'une selle de même nature, „ mais dont le sang étoit noir comme „ de la poix : il s'ensuivit une grande foi- „ blesse ; cependant le malade se remit „ bientôt. Trois ans après la même „ chose lui arriva, comme il étoit en „ voyage dans les jours les plus chauds „ de l'été ; car ayant été attaqué soudai- „ nement d'un accès de fievre, il tomba „ en syncope, & rendit du sang par le „ haut & par le bas, comme la premiere „ fois. Deux ans s'étant encore écoulés, „ il essuya derechef une pareille évacua- „ tion de sang. Enfin cette année, en „ 1611, au mois de Juillet, il a eu un

„ pareil accès, & m'eſt venu conſulter
„ à ce ſujet, &c.

„ Je lui ai fait voir que ces accidens
„ lui arrivoient à cauſe d'un amas de
„ ſang corrompu, contenu dans les vei-
„ nes du méſentere, & qu'il falloit y
„ remédier de bonne heure, parce que
„ la maladie étoit dangereuſe, comme je
„ l'ai prouvé par d'autres exemples ".
Obſerv. Lib. III. *p.* 797 (*).

Nous ne ſavons pas ſi ce malade ne s'eſt pas ſouvent plaint de douleurs d'eſtomac & d'entrailles. Il eſt vrai que PLATER, & tous les autres auteurs de médecine pratique que je connois, ont traité trop ſuperficiellement de cette maladie, n'ayant égard qu'à ſon iſſue, ſavoir à la rupture des vaiſſeaux & à l'hémorrhagie, & s'embarraſſant peu des ſymptômes avant-coureurs, qui à la vérité n'ont pas conſtamment lieu, mais qui pourtant ſe préſentent quelquefois. On ne peut même pas diſconvenir qu'HIPPOCRATE lui-même, ou plutôt l'auteur des livres intitulés *des maladies*, & qu'on a mal-à-propos décorés du nom de ce grand homme; que cet auteur, dis-je, n'a fait autre choſe que de rendre

(*) Il y a dans le latin p. 779, mais c'eſt une faute d'impreſſion, comme je m'en ſuis aſſuré en vérifiant la citation.

compte ſimplement de l'iſſue de la maladie, & qu'il n'a bien écrit que de la partie diététique, où il recommande au malade *de s'abſtenir de l'ivreſſe, des plaiſirs de l'amour, d'éviter le ſoleil, de ne pas faire beaucoup d'exercice, de ne point uſer des bains chauds, ni des mets de haut goût, ni de ceux qui ſont ſalés*: il a très-bien indiqué dans ce peu de mots tout le régime que doivent obſerver ceux qui ſont atteints de cette maladie.

D'autres médecins par-contre, les STAHLIENS ſur-tout, ont bien vu que le vomiſſement de ſang eſt précédé de douleurs & de ſymptômes ſpaſmodiques; mais ils ſe ſont trompés lorſqu'ils ont cru qu'on ne vomiſſoit enfin du ſang noir, qu'après que la maladie avoit augmenté au point de cauſer une inflammation de la rate, & il ne paroît pas qu'ils aient fait aſſez attention que la maladie qu'ils appellent colique hémorrhoïdale, laquelle, comme ils le ſavent bien, procede d'un engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac & des inteſtins, & qui ſouvent ſe manifeſte bruſquement par un vomiſſement de ſang; que cette maladie, dis-je, & le vomiſſement de ſang, ſont une ſeule & même maladie, comme je le ferai voir bientôt plus amplement, en parlant de la premiere eſpece de maladie

noire d'HIPPOCRATE : car ſi on paſſe en revue les ſymptômes de la colique hémorrhoïdale, & qu'on les compare avec les douleurs qu'ont éprouvé tous les malades qui ont été attaqués de la maladie noire, on reconnoîtra que c'eſt la même maladie. C'eſt ainſi que les STAHLIENS décrivent la colique hémorrhoïdale. " Si quelqu'un qui n'a point encore
„ été ſujet aux hémorrhoïdes fluen-
„ tes vient à être incommodé de tran-
„ chées dans le ventre, de tenſion dans
„ le bas ventre & dans les hypocondres,
„ de douleurs ſpaſmodiques dans le dos,
„ dans les lombes, & à l'os ſacrum, de
„ conſtipation, de teneſme; ſi ſes urines
„ ſont crues, s'il a des maux de tête,
„ des vents, un défaut d'appétit & des
„ nauſées; s'il éprouve des friſſons & des
„ chaleurs paſſageres avec de la ſoif, un
„ pouls plein & tendu; s'il ſent au bas
„ de l'inteſtin rectum, comme un nœud
„ ou un noyau qui y ſeroit arrêté; ſi
„ tous ces ſymptômes, ou du moins la
„ plus grande partie, ont lieu chez la
„ même perſonne à la fois, ou les uns
„ après les autres, un médecin qui poſ-
„ ſède la ſeméïotique, y reconnoîtra une
„ tendance au flux hémorrhoïdal ".

Le jugement de ce médecin ſeroit à la vérité très juſte, car ces ſymptômes

dénotent la tension des vaisseaux du bas-ventre, & on est en droit de conclure de la douleur au sacrum, & de cette sensation d'un noyau retenu au bas du rectum, qu'il se fait un engorgement; sur-tout dans les veines hémorrhoïdales; & que le flux hémorrhoïdal est prêt d'arriver. Mais toutes les fois que ces symptômes particuliers manquent, & qu'il y en a quelques autres dont je ferai bientôt mention, *un médecin qui possede la seméiotique* y reconnoîtra un engorgement des vaisseaux du canal intestinal, & craindra la maladie noire. Il ne faut au reste pas passer sous silence que STAHL, & après lui ALBERTI le plus célebre de ses disciples, n'ont pas tout à fait manqué d'appercevoir cette liaison qu'il y a entre la colique hémorrhoïdale & le vomissement de sang; car ils parlent d'*affections hæmatoémétiques*, qu'ils mettent au nombre *des affections qui sont les effets de cette colique, lorsqu'elle a une issue malheureuse.*

ALBERTI dépeint au même endroit certains caracteres, qui s'accordent assez bien avec ceux de la *maladie noire occulte* (s'il m'est permis de me servir de ce terme) ou de l'engorgement des vaisseaux du canal intestinal, avant que le sang décele en s'échappant la *maladie noire déclarée.* Ces caracteres sont, 1°. qu'elle

n'a lieu que chez des personnes dont le tempérament est enclin aux hémorrhoïdes; 2°. qu'elle arrive à l'âge où on est sujet aux mouvemens & aux écoulemens hémorrhoïdaux; 3°. qu'elle se termine bien plus promptement qu'une autre colique ; 4°. que plusieurs remedes utiles dans les autres coliques la rendent plus fâcheuse, & que ses symptômes sont en plus grand nombre, plus compliqués, plus extraordinaires & plus frappans que ceux des autres coliques.

STAHL est-il assez fondé à conclure en ces termes ? " Je ne doute pas que „ cette affection, qu'HIPPOCRATE a décrite sous le nom d'*ileus hæmatites*, ne „ soit celle que j'ai accoutumé de désigner du nom de colique hémorrhoïdale „? Il paroît en effet par plusieurs passages des livres d'HIPPOCRATE, que l'*ileus hæmatites* est une maladie longue, accompagnée de cruelles douleurs du bas-ventre, occasionnée par un engorgement des vaisseaux sanguins; mais il n'a rien qui ait rapport aux hémorrhoïdes : il seroit donc plus à-propos de le rapporter à une obstruction des vaisseaux du conduit intestinal, ou à la maladie noire occulte. Et en effet il y a dans cette maladie, dans l'*ileus hæmatites* & dans la colique hémorrhoïdale, des tran-

chées, des angoiſſes, des preſſions & des tenſions autour des hypocondres, de ſorte qu'on peut bien ſoupçonner qu'il y a de l'affinité entre ces trois maladies : j'examinerai dans la ſuite ſi elles different en quelque choſe. Il paroît aſſurément que ces auteurs, qui ſe ſont piqués de ſuivre les traces d'HIPPOCRATE, n'ont pas fait attention à l'identité qui exiſte entre la maladie noire & l'*ileus hæmatites*, & que les STAHLIENS ont paſſé ſous ſilence l'identité entre cette même maladie & les deux autres, quoiqu'ils aient très-bien décrit la troiſieme, ſavoir la colique hémorrhoïdale.

HOFFMANN eſt à la vérité le premier qui nous ait laiſſé une bonne hiſtoire de la maladie noire, ſoit dans ſes commencemens, ſoit dans ſes progrès, ou bien de la maladie noire tant occulte que déclarée. Après lui Mr. KÆMPF a décrit cette maladie avec exactitude ſous le titre, *de l'engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac* (*), ſans lui donner, il eſt vrai le nom de maladie noire. Les deſcriptions de l'un & de l'autre s'accordent très-bien avec celles des anomalies hé-

[*] Le titre latin eſt, *infarctus vaſorum ventriculi.*

morrhoïdales, lorſqu'elles tendent au vomiſſement de ſang ; nous devons cette deſcription à Mr. ALBERTI, qui l'a publiée dans ſon excellente diſſertation intitulée, *de hæmorrhoidum anomaliis* ; il y fait ſi bien voir le danger de cette maladie que nous croyons devoir en donner l'extrait. Après avoir très-bien dépeint la colique hémorrhoïdale, qui ſurvient, toutes les fois que les veines de l'inteſtin rectum ſont engorgées, il continue ainſi : " Si, ſans parler de la
,, veine hémorrhoïdale interne, il s'ac-
,, cumule une quantité conſidérable de
,, ſang dans les veines méſenteriques, on
,, eſt attaqué de cruelles tranchées au-
,, tour du nombril, leſquelles montant
,, plus haut juſques ſous le creux de
,, l'eſtomach, ſont accompagnées de beau-
,, coup de ſerremens, de difficulté de
,, reſpiration & de ſoupirs ; auxquels ſe
,, joignent des cardialgies des plus fâ-
,, cheuſes & des preſſions, qui augmen-
,, tent quelquefois juſqu'à cauſer l'éva-
,, nouiſſement, qui provoquent des
,, ſueurs froides, qui attaquent la tète
,, par un effet de ſa correſpondance avec
,, le bas-ventre, qui donnent lieu à des
,, rots accompagnés de beaucoup d'an-
,, goiſſe : en même tems ces ſymptômes
,, occaſionnent ſouvent une conſti-

„ pation des plus opiniâtres, & même „ des vents très-incommodes & doulou- „ reux, *dont plusieurs auteurs cherchent* „ *la cause dans l'atonie de l'estomac seu-* „ *lement ou des intestins.*

„ Ensuite lorsque ces anomalies ont „ une tendance plus prochaine à exciter „ le vomissement de sang, les symptô- „ mes dont nous avons parlé (il en avoit „ déja indiqué un bon nombre) devien- „ nent plus fâcheux, ils attaquent sur- „ tout avec plus d'impétuosité & de vio- „ lence la région située depuis le creux de „ l'estomac jusques vers l'hypocondre „ gauche : tels sont des serremens autour „ & au dedans de l'estomac, lesquels de- „ viennent bien plus considérables, après „ que le malade a avalé de la nourriture, „ quoiqu'en petite quantité, soit qu'elle „ soit molle ou solide ; c'est pour- „ quoi les personnes qui se trouvent dans „ ce cas, craignent extrêmement de „ prendre de la nourriture : elles éprou- „ vent dans ces circonstances des tran- „ chées sensibles, & des alternatives de „ gonflement dans l'estomac, de l'op- „ pression, des secousses accompagnées „ de sanglots, des attaques d'asthme, des „ rots qui ne s'échappent qu'avec angoisse „ & avec violence, des agitations con- „ vulsives qui parviennent jusqu'au

„ diaphragme & à l'eſtomac, des élan-
„ cemens ſans douleur dans l'hypocon-
„ dre gauche, des chaleurs paſſageres
„ dans le reſte du corps ; & dans les in-
„ tervalles des friſſons ſuperficiels, des
„ ſueurs froides ; il ſurvient des douleurs
„ gravatives de la tête, des commotions
„ mêlées de vertiges, des ſentimens
„ d'oppreſſion dans les hypocondres, des
„ refroidiſſemens des extrêmités des pieds
„ & des mains, des pertes d'appétit con-
„ ſidérables, l'affoibliſſement des forces
„ dans le reſte du corps, &c. " Je ſais que la plûpart de ces ſymptômes ont eu lieu chez ceux qui ont été attaqués de la maladie noire, qui ont quelquefois des douleurs atroces dans la poitrine, aux côtes, aux omoplates, aux reins, & je les ai ſouvent obſervés chez d'autres malades que j'ai avertis de la nature de cette maladie, & que j'ai ſoulagés par un traitement convenable.

Mais de tels malades ſont perdus ſans retour, ſi on méconnoît leur maladie, c'eſt ce que ſavoit bien Mr. ALBERTI, qui dit : „ ſi lors de ces combats cauſés
„ par les anomalies hémorrhoïdales, &
„ dans la ſuppoſition haſardée qu'ils
„ viennent de la foibleſſe de l'eſtomac
„ & du relâchement des viſceres, on em-
„ ploie des ſtomachiques & des remedes

„ qui mettent le ſang en mouvement, „ non-ſeulement toute cette ſuite de „ maux va en augmentant, mais encore „ on favoriſe & on accélere d'autant „ plus facilement & plus certainement „ l'éruption du ſang dans l'eſtomac, &c."

Si je compare encore les deſcriptions d'ALBERTI avec les obſervations des médecins François, tels que MM. VARNIER, BONTÉ, GEOFFROY, VANDERMONDE, BRIEUDE, AUBRELIQUE, LE CORDIER, FLEUR, CAMPARDON, D'ALLAS, RENARD, DU SAULSAY, tom. 6, 8, 12, 13, 22, ou avec les miennes, je trouve qu'elles ont autant de rapport entr'elles qu'il peut y en avoir entre des deſcriptions générales faites d'après plusieurs malades, & les hiſtoires particulieres de chaque malade : enſorte que ſi vous recueillez les divers ſymptômes que les obſervateurs ont indiqués, cela vous donnera une deſcription ſemblable à celle d'ALBERTI.

Eſt-ce donc que cette maladie noire a lieu, toutes les fois qu'on rend par le vomiſſement ou par les ſelles un ſang noir & ſemblable à de la poix? Gardez-vous de le croire, car il eſt pluſieurs cauſes qui excitent le vomiſſement de ſang figé; & ſi vous faites attention à l'iſſue de laquelle cette maladie a pris ſon

nom, vous verrez qu'il y a plusieurs especes de maladie noire. Il est vrai que HOFFMANN a distingué le vomissement de sang d'avec la maladie noire, quand il dit : ,, les indices & les caracteres aux-
,, quels on reconnoît la maladie noire
,, sont, la douleur & le gonflement de
,, l'hypocondre gauche, l'angoisse & le
,, serrement des hypocondres, la consti-
,, pation à la suite de laquelle arrive un
,, vomissement de matieres noires mêlées
,, d'une humeur acide ou bilieuse, & aussi
,, une évacuation de la même couleur par
,, le bas, avec perte d'appétit, abatte-
,, ment des forces, cardialgie, syncope :
,, le plus souvent cette indisposition est
,, précédée de cruelles douleurs de coli-
,, que ". *De morbo nigro*, §. 21.

Si ces symptômes ou d'autres, qui annoncent que la maladie se prépare depuis long-tems, n'ont pas lieu, il ne donne à cet accident que le nom de vomissement de sang, & il a publié deux dissertations, l'une sur le vomissement de sang, & l'autre sur la maladie noire. Mais dans cet ouvrage achevé, qu'il appelle *la Médecine raisonnée*, il regarde ces deux maladies comme n'en étant qu'une, & il a intitulé le chapitre où il en traite; *du vomissement de sang, soit qu'il soit accompagné ou non de selles noi-*

res, *ou bien de la maladie noire d'*HIPPOCRATE; & en effet, ces deux maladies ne different que par leur durée; comme l'apoplexie qui furvient tout-à-coup, à l'occafion de quelque violente agitation du fang qui donne lieu à la rupture des vaiffeaux du cerveau, differe de celle qui s'étant préparée infenfiblement par un engorgement des vaiffeaux du cerveau formé à la longue, a premiérement fait paroître les fymptômes qui proviennent de cet engorgement. Je rapporterai donc, fans tenir compte de cette différence, les principales caufes qui font que le fang eft forcé de fe répandre dans les inteftins, & je les éclaircirai par des obfervations.

Et en premier lieu, Mr. VANDERMONDE parle d'une maladie noire qu'on pourroit prefque regarder comme artificielle; car il s'agit d'une fille de fix ans, extrêmement pléthorique, qui après avoir avalé beaucoup de fang à la fuite d'un faignement de nez confidérable, s'en étoit vuidée en éprouvant des douleurs du bas-ventre, par le vomiffement & par des felles très-fétides & noires: elle fut rétablie par l'ufage du tartre émétique, qu'on lui ordonna fagement (car ce n'étoit pas ici une hémorrhagie de l'eftomac, mais un amas de fang fétide dans ce vifcere);

puis par l'ufage des acides, & enfin par celui du quinquina. *Journal de Médec.* Tom. VI. On peut rapporter ici avec raifon le vomiffement de fang & les felles noires du célebre géometre Mr. DE SENES, dont on doit la defcription à feu Mr. DE SAUVAGES, qui fut ci-devant mon maître & mon ami; il a donné à cet accident le nom de *vomiffement de fang à la fuite d'un anévrifme* : il fe trouva en effet que le malade avoit un anévrifme de l'aorte, qui étoit attaché à l'œfophage, & qui s'étant ouvert dans l'endroit par où il tenoit à cette partie, le fang s'en étoit répandu dans l'eftomac, de maniere à imiter la véritable maladie noire; & ce qu'il y a d'étonnant, c'eft que le malade fut convalefcent pendant quelques jours & fe leva; mais enfin s'étant mis à rire à la lecture d'un livre, il mourut fur le champ. Vous pouvez voir une obfervation tout-à-fait femblable décrite par Mr. TABARRANI, qui a vu une mort fubite occafionnée par un anévrifme de l'artere cœliaque, laquelle étoit adhérente à l'eftomac, & qui s'étant rompue à l'endroit de cette adhéfion, donna lieu au fang de s'épancher dans l'eftomac. La mélancolie produit fouvent cette maladie. Mr. GEOFFROY fait mention dans le même Journ. T. VIII.

p. 244, d'un homme ſexagenaire, menant une vie ſédentaire, ſujet depuis long-tems à des douleurs aiguës de l'eſtomac, à une ſenſation incommode dans toute la région épigaſtrique, à des digeſtions lentes & laborieuſes, à des vents & à la conſtipation, & qui ayant provoqué ces indiſpoſitions en prenant à diverſes fois de l'ipécacuanha & des purgatifs, avoit enfin rendu par le haut & par le bas du ſang très-noir; mais il mourut après un traitement, qui conſiſta à lui faire boire les eaux alcalines de Vichy, à lui donner du muſc, du camphre & de l'opium : il eſt vraiſemblable qu'on auroit pu le guérir en employant une autre méthode.

Pendant que j'écris ceci, j'ai la douleur de recevoir une lettre, où on me fait l'hiſtoire de la triſte maladie d'un homme que je chéris & que je vénere, mais qui eſt vraiment mélancholique, ſi jamais il en fut. Il y a trois ans qu'il étoit venu ici à une grande diſtance de ſa patrie, & il y avoit fait un ſéjour de pluſieurs mois, dans la vue de chercher un remede aux affections hypocondriaques & ſur-tout à l'extrême ennui auxquels il étoit en proie. Mais cette maladie qui étoit ancienne, & qu'on avoit traitée au commencement avec peu

de ménagement, a résisté à un traitement que j'avois cru très-bon. Cependant quoique trompé dans son attente, il n'a pas laissé de me continuer sa confiance, & quoique depuis long-tems il soit retourné dans un pays lointain, il m'a toujours écrit pour m'informer des nouveaux symptômes qui étoient un effet de son indisposition. Au milieu de l'hiver dernier, je lui avois conseillé de mettre de côté tous les remedes, & de se contenter d'user de tems en tems de lavemens émolliens, afin de se lâcher le ventre qu'il avoit constipé.

Le 21 Août 1768, il m'écrivit une lettre que je reçus au commencement de Septembre, & par laquelle il me prioit instamment de faire entiérement abstraction de sa premiere maladie, pour m'occuper uniquement d'une nouvelle, qui étoit absolument différente, & dont il faisoit la description suivante. Au commencement de Mai, il lui étoit survenu une sensation peu incommode dans la région de l'estomac, mais qui ne discontinuoit que rarement, & qui étoit accompagnée de nausées, de dégoût, & de mauvaise odeur à la bouche : il s'étoit purgé avec de la manne, des tamarins & du sené, mais cette purgation avoit eu un mauvais succès, car depuis

ce tems-là, tous les ſymptômes avoient empiré : cependant il ſe purgea encore au commencement de Juillet, avec la poudre *de tribus*; il en réſulta un nouveau ſurcroit de maux, & qui pis eſt, une douleur aiguë au creux de l'eſtomac, à la poitrine, aux hypocondres & dans toute la longueur de la moëlle épiniere, de la tenſion dans le bas-ventre, & de fréquens vertiges.

Lorſque je reçus cette lettre, j'étois auprès de mon pere que je chériſſois, qui étoit alors malade, & qui mourut peu de tems après. Pendant le délai que ſouffrit ma réponſe, je reçus une nouvelle lettre que m'écrivoit un chirurgien, que le malade avoit fait venir, & qui m'apprenoit que le malade après avoir éprouvé des douleurs aiguës dans la région épigaſtrique & dans tout le bas-ventre, une foibleſſe extrême, des maux de cœur & des défaillances, avoit enfin vomi une quantité conſidérable de matiere noire & de ſang coagulé, qu'il avoit fait par les ſelles une matiere noire, épaiſſe comme de la glu & extrêmement fétide, & qu'il étoit tombé dans un évanouiſſement de pluſieurs heures : il me demandoit mes conſeils, mais il craignoit qu'ils n'arrivaſſent après la mort du malade. Il me récrivit le 9 Octobre, que

le malade respiroit encore, mais qu'il étoit de la derniere foiblesse, que tout son corps étoit attaqué d'une enflure œdémateuse, qu'il étoit tourmenté d'un dégoût insurmontable, & qu'il avoit le croupion & les fesses écorchées, déja depuis quelques jours. Je donnai les conseils que demandoit un pareil état, en supposant que ce digne homme fût encore en vie; mais le premier courier m'apporta la nouvelle de sa mort.

Mr. MERLIN fait, dans le même ouvrage p. 517, l'histoire d'une maladie causée par des peines de l'esprit. Une femme âgée de trente ans, saisie de crainte pour les jours de son pere, avoit été tout-à-coup attaquée d'une douleur d'estomac, qui dura pendant huit jours sans fievre: le huitieme jour elle évacua en allant sur selle une grande quantité d'une matiere noire & semblable à de l'encre, d'une puanteur cadavéreuse: trois heures après, il survint des nausées, & dans l'espace de quelques heures, elle vomit trois fois des caillots de sang, puis elle fit encore quelques selles semblables à la premiere. Le troisieme jour il survint une fievre continue, avec la langue seche & très-noire, une chaleur brûlante à l'intérieur, une soif inextinguible, & des selles qui charioient quelque

que chose de noir, chaque fois qu'elle avoit pris un lavement. Elle se rétablit passablement en faisant usage des acides, & sur-tout des fruits d'été: elle ne se remit cependant entiérement qu'au bout de deux ans, au moyen des remedes destinés à résoudre les obstructions du foie. La colere donne lieu à la même maladie, & les auteurs font mention de vomissemens & de selles de sang qu'ils ont observés après de violentes coleres, & qui ont été mortels en peu de tems.

Mr. BOUCHER dit au même endroit qu'il a vu un paysan sexagenaire, qui sans aucune cause apparente, si ce n'est une vie dure & laborieuse, étoit tombé dans une très-grande foiblesse & avoit évacué par le bas une grande quantité de sang noir; que quelque tems après on l'avoit transporté à l'hôpital où il étoit mort, après y avoir langui pendant un certain tems. Cette maladie ne devoit-elle point son origine à ces efforts auxquels les paysans sont sujets? Il y a des observations analogues qui me portent à le croire.

Mr. CAMPARDON rapporte dans le même journal, Tom. XII, p. 306, le cas d'un homme de cinquante ans, qui après avoir fait un violent effort en re-

muant une pierre, avoit été pris d'une douleur aiguë, qui occupoit la region antérieure de la poitrine, l'eſtomac & les hypocondres, mais ſur-tout le milieu & la partie ſupérieure de la région ombilicale : le chagrin augmenta le mal & le malade fut dans un état d'angoiſſe pendant deux ans : alors après quelques tranchées, il évacua par le bas beaucoup de matieres fétides & ſemblables à de la poix; il tomba bientôt dans une foibleſſe exceſſive, & vomit des matieres pareilles; il a recouvré ſa ſanté par l'uſage des acides, des aceſcens, & de quelques purgations.

Cette maladie peut être l'effet d'une contuſion conſidérable des viſceres, comme PLATER en avoit déja averti, & ſuivant le témoignage de HOFFMANN, *de morbo nigro*, §. 19. où il allegue cette obſervation : " il me ſouvient, dit-il, „ d'un homme de ſoixante-cinq ans, qui „ fut attaqué il y a quelques années d'un „ vomiſſement de ſang & d'une pareille „ évacuation par le fondement, laquelle „ reſſembloit à de la poix noire liquide„. Cet accident avoit été occaſionné par une très-forte ſecouſſe du corps, & par un effort extraordinaire que cet homme avoit fait pour charger des ſacs ſur un âne : il mourut au bout de trois

jours, après avoir tenté inutilement de toutes ſortes de remedes. SCHENKIUS nous a conſervé une obſervation du grand GESNER, qui parle d'une femme laquelle ayant été jettée à terre & foulée aux pieds par ſon mari, avoit vomi depuis ce tems-là, tous les huit jours, & avec des douleurs exceſſives, du ſang très-noir; elle ſe trouvoit bien après cette évacuation, ſi n'eſt qu'elle avoit peu d'appétit.

On peut ranger dans cette claſſe, du moins comme appartenant aux léſions externes, les vomiſſemens de ſang cauſés par une bleſſure faite à l'eſtomac, tels que *le vomiſſement de ſang vulnéraire* de Mr. DE SAUVAGES; j'ai vu une pareille cauſe exciter tous les jours des ſelles très-noires & tout à fait ſemblables à de la poix, chez un homme qui ne ſurvécut que de quinze jours à ſa bleſſure, après avoir eu pluſieurs évanouiſſemens par jour. GALIEN a obſervé le premier un vomiſſement de ſang arrivé pour avoir avalé une ſangſue, & RIVIERE cite une pareille obſervation faite par un de ſes amis.

L'effet des remedes draſtiques appartient aux léſions externes, en ce qu'ils entament les vaiſſeaux ſanguins & excitent des pertes de ſang: on trouve cet exem-

ple mémorable dans PLATER. „ Un cé-
„ lebre jurifconfulte de notre tems, dé-
„ ja âgé, commençoit à avoir le ven-
„ tre tendu, ce qui lui faifant crain-
„ dre une hydropifie tympanite, dont
„ je lui avois prédit qu'il étoit menacé,
„ & ne fe contentant point des foins
„ que je lui donnois, quoiqu'il apper-
„ çut que fon ventre fe défenfloit au
„ moyen des lavemens que je lui avois
„ prefcrits, il prit en 1592, par le con-
„ feil d'un certain chymifte fameux em-
„ pirique, une très-petite quantité d'une
„ certaine liqueur, après quoi il com-
„ mença prefque à l'inftant qu'il l'eût
„ avalée à rendre une grande abondance
„ de matiere très-noire, enforte qu'il
„ falit tout le pavé de fa chambre de
„ cette matiere, qui reffembloit à un fang
„ noir & luifant comme de la poix, ce
„ qu'il fit en vomiffant non pas une
„ feule fois, mais à plufieurs reprifes : le
„ lendemain matin, il furvint une diar-
„ rhée femblable pour la matiere & pour
„ la couleur. Toutes ces évacuations le
„ réduifirent à une extrême foibleffe, en-
„ forte qu'il ne s'en remit & n'échappa
„ qu'à grand-peine, après avoir pris plu-
„ fieurs remedes. Cependant quoiqu'il
„ fe repentît d'avoir commis cette fau-
„ te, il ne laiffa pas de l'oublier, & peu

„ de mois après, cédant à sa fatale cré-
„ dulité, il prit derechef du même em-
„ pirique la même liqueur ou une pa-
„ reille; imprudence qui fut suivie des
„ mêmes vomissemens qui le réduisirent
„ sur le champ à la derniere foiblesse;
„ dans cet état & couché sur le dos, il
„ se mit à lever les mains jointes, en
„ demandant pardon à Dieu & à moi
„ d'une voix basse de ce qu'il n'avoit pas
„ suivi mes conseils, & bientôt après il
„ expira". *Observ.* p. 780.

J'ai rendu compte en peu de mots d'une semblable observation, dans l'*Avis au peuple*, §. 626 (*). Un marchand de Vevey âgé de cinquante & quelques années, robuste & musculeux, accoutumé à de fréquens voyages, jouissoit d'une très-bonne santé, si n'est qu'il se plaignoit de pesanteur d'estomac après le repas : il fut assez mal avisé que d'user pendant cinq jours de la fameuse poudre du fameux AILHAUD : le premier, le second & le troisieme jour, il fut purgé avec des tranchées, & le mal ne diminuoit point; le quatrieme il empira; le cinquieme, quelques heures après avoir avalé cette poudre, il tomba en

[*] A la fin de la note *a*.

défaillance, il vomit beaucoup de ſang, & fit pluſieurs ſelles d'une matiere très-noire: je fus appellé deux jours après, & je lui vis vomir du ſang noir & faire une ſelle abſolument noire : je me retirai après avoir preſcrit un traitement pareil à celui des obſervations I, IV & V. Je reçus des lettres par où on m'apprenoit que le vomiſſement de ſang avoit diſcontinué le troiſieme & le quatrieme jour, & que les forces ſe remettoient un peu, que cependant il arrivoit encore des ſelles noires : le cinquieme après une légere agitation d'eſprit, il mourut.

On demandera peut-être, s'il n'y avoit pas avant l'uſage du remede un engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac? Je n'oſerois ni l'affirmer ni le nier ; le malade n'avoit point éprouvé les cruels ſymptômes qui tourmentent la plûpart de ceux qui ſont atteints de cette maladie ; mais on a ſouvent obſervé des vomiſſemens de ſang, provenant d'une dilatation chronique des vaiſſeaux, ſans qu'ils fuſſent précédés d'aucun ſymptôme grave ; & Mr. BOUCHER fait mention dans le *Journal de Médecine*, tom. VIII, p. 524, d'une femme ſéxagenaire, qui avoit été attaquée de cette maladie ſans aucune cauſe apparente, & qui ne

s'étoit plainte auparavant d'aucune indiſpoſition, excepté d'une douleur ſourde dans la région épigaſtrique, laquelle s'étendoit juſqu'au dos dans la région oppoſée : elle guérit ſans le ſecours des acides par l'uſage des boiſſons adouciſſantes.

La maladie noire eſt auſſi un effet des erreurs qu'on commet dans le régime. Mr. MARTEAU *de Granvilliers* parle dans le *Journal de médecine*, tom. XIII, p. 226. d'une payſanne, qui après s'ètre fatiguée & échauffée à un travail pénible, ſe mit à boire du vin de pomme âpre & acide : demi heure après elle fut attaquée d'une douleur aiguë à l'eſtomac, laquelle ſe termina par un copieux vomiſſement de ſang: mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que depuis ce tems-là elle n'a pu uſer d'aucune autre nourriture que du lait pur, qu'elle vomiſſoit caillé & ſans effort au bout de deux heures : il y avoit déja vingt-ſix ans qu'elle vivoit de cette maniere, & pendant tout ce tems-là, elle n'avoit avalé autre choſe que du lait & n'étoit point allée à ſelle, ſi ce n'eſt que pendant le tems que durerent deux maladies aiguës qu'elle eſſuya, elle revomiſſoit le lait auſſi-tôt après l'avoir bu, tandis qu'elle ſupportoit bien le bouillon de

viande & le cidre, & que pendant tout le tems qu'elle uſa de ces boiſſons, elle eut le ventre libre.

Si les irritations excitées par des poiſons & par des erreurs diététiques produiſent la maladie noire, les irritations qu'excitent les maladies qui ont leur ſiege dans l'eſtomac, ne ſont pas moins propres à produire ce mauvais effet, & vous trouverez au même endroit, pag. 486 & 492, deux obſervations qui méritent tout-à-fait d'être lues, la premiere de Mr. AUBRELIQUE médecin, la ſeconde de Mr. FLEUR chirurgien, qui décrivent une maladie mortelle dans laquelle le pylore étoit ſquirrheux: le malade de la premiere obſervation avoit eu dans l'eſpace de quelques années pluſieurs accès de vomiſſement de ſang, leſquels étoient devenus plus fréquens les derniers mois: & ces meſſieurs ont fort bien obſervé que cette maladie eſt ſujette aux rechûtes, lorſqu'il y a des obſtructions. Mr. LE CORDIER parle à la p. 490 du même ouvrage d'un malade ſeptuagenaire, ſujet aux obſtructions, & qui avoit des retours de cette maladie trois ou quatre fois chaque année: ils étoient précédés de dégoût, de langueur, de laſſitude, d'angoiſſes & accompagnés d'évanouiſſemens: la maladie

cessoit d'elle-même, bientôt après avoir fait quelques selles très-noires & semblables à de la poix; mais la santé du malade étoit toujours mauvaise, & il n'a jamais voulu user des remedes propres à détruire la cause du mal. Mr. WHYTH rapporte deux observations semblables, dans son excellent traité des maux de nerfs, p. 204, 207. J'ai aussi vu des vomissemens noirs chez une personne qui avoit le pylore squirrheux; j'en rendrai compte ailleurs plus amplement; mais ce n'étoient pas des vomissemens de sang, & ils appartiennent à une autre espece de maladie noire.

Si les intestins sont attaqués d'un ulcere, leurs vaisseaux rendent quelquefois du sang, & on observe alors que les selles sont constamment ou périodiquement noires & comme de la poix: cependant le cas que HOFFMANN rapporte est rare „. Il me souvient, dit-il, „ d'avoir vu autrefois un bourgeois de „ Minden, qui fut attaqué d'une dou- „ leur très-violente & d'une tumeur „ autour de la région de l'estomac; il „ n'avoit point d'appétit & cette dou- „ leur augmentoit après le repas. Il „ revomissoit le plus souvent ce qu'il „ avoit mangé: il étoit outre cela mai- „ gre par tout le corps, il avoit des dou-

„ leurs aux articulations, beaucoup de „ foiblesse avec des évanouissemens fréquens, & ses excrémens devenoient „ noirs. Après avoir été ainsi malade „ pendant presque une année entiere, „ il céda enfin tranquillement à sa destinée. A l'ouverture du cadavre, il se „ trouva que l'estomac étoit petit, très-„ épais, comme charnu & blanchâtre; „ il y avoit au dedans de petits points „ rouges; & une légere incision en faisoit sortir une matiere noire. La premiere cause de cette maladie avoit „ été la boisson d'une grande quantité „ d'eau-de vie le matin ". *De morbo nigro*, §. 17. J'ai vu en 1755 un homme de cinquante ans, qui après avoir eu la dyssenterie en 1750, avoit eu une diarrhée continuelle si considérable que depuis déja cinq ans, il faisoit pour le moins six selles chaque nuit, & souvent vingt & au-delà pendant la journée avec des tranchées, & ces selles étoient fréquemment mèlées d'une sanie ichoreuse: de tems en tems, après avoir eu pendant quelques jours des tranchées plus fortes, il se trouvoit très foible & évacuoit par le bas des matieres noires, toutes semblables à de la poix & sanguinolentes, mais sans aucun mèlange d'hémorrhoïdes: cette évacuation, à ce

que l'on me dit, s'arrêtoit d'elle-même, & si je ne me trompe, elle étoit revenue six fois depuis trois ans; car je n'ai su tout cela que par le rapport qu'on m'en a fait, & je n'ai vu le malade qu'une fois quelques jours avant sa mort. J'aurois souhaité qu'on eût ouvert le cadavre, mais il étoit à la campagne, & je n'appris la mort du malade que plusieurs jours après qu'on l'eût enseveli.

FOREST fait mention d'une maladie qui ne differe pas beaucoup de celles dont je viens de parler, savoir de celle " d'une fille, qui, suivant cet auteur, ,, étoit âgée de vingt-deux ans, qui avoit ,, été long-tems sujette à des vomissemens continuels, & qui rendoit une ,, matiere fort noire comme de la poix ,, avec des vers: il s'ensuivit des évacuations semblables par les selles. Il paroît ,, vraisemblable que les vers avoient ,, rongé la substance des intestins & en ,, même tems leurs vaisseaux sanguins, ,, & qu'ils avoient ainsi occasionné cette ,, cruelle maladie ".

Mais on peut dire que la plupart de ces maladies ne sont que de fausses maladies noires. Il s'agit maintenant de rechercher les causes qui excitent réellement l'engorgement des vaisseaux, c'est à dire, la maladie noire occulte.

HOFFMANN & KÆMPF ont ſouvent vu cette maladie ſe former après des fievres intermittentes, & il ſera facile de le comprendre à quiconque aura obſervé une fois, combien les vaiſſeaux ſont pleins dans le tems de la chaleur de la fievre : or il eſt difficile que les vaiſſeaux délicats des inteſtins reprennent leur ton après avoir été ſi ſouvent dilatés : il eſt preſque incroyable, combien ils peuvent ſe diſtendre, & GUARINONI a vu les veines du meſentere groſſies au point de reſſembler à des boyaux plutôt qu'à des veines : cette dilatation eſt tellement capable de troubler les fonctions, que KÆMPF a vu la mort s'enſuivre ſans aucune hémorrhagie, comme il s'en eſt convaincu par l'ouverture du cadavre dont il fait mention au cinquieme cas.

La ſeconde des obſervations de HOFFMANN eſt remarquable. „ Un jeune homme étoit depuis long-tems malade „ d'une fievre quarte, dont ayant été „ guéri par je ne ſais quels empiriques, „ toute l'habitude de ſon corps en devint mauvaiſe, ſon teint devint livide „ & plombé avec un peu d'enflure autour des paupieres & une foibleſſe continuelle. Outre cela, il ſe plaignoit „ ſouvent, ſur-tout après avoir uſé de

„ choses venteuses, ou après quelque
„ agitation d'esprit, de douleur au côté
„ gauche, de dureté & de tension dans
„ le ventre. Enfin après avoir fait à
„ pied un chemin de quelques milles;
„ après s'être donné beaucoup de mou-
„ vemens & avoir eu des querelles avec
„ ses camarades, il fut inopinément
„ attaqué d'un vomissement de beau-
„ coup de matieres noires & cela à diver-
„ ses reprises: il s'évacua en même tems
„ par les selles des excrémens semblables
„ à de la poix noire & très-fétides.
„ Dans ces entrefaites, le malade eut
„ plusieurs évanouissemens qui arri-
„ voient, lorsqu'il vouloit se relever, &
„ il expira au bout des vingt-quatre
„ heures. A l'ouverture du cadavre qui
„ se fit le lendemain, il en sortit une
„ puanteur si désagréable que les assis-
„ tans ne pouvoient la supporter. Dans
„ l'estomac on vit que les vaisseaux
„ brefs étoient noirs & rompus, & on
„ trouva dans la cavité de ce viscere,
„ aussi-bien que dans celle de l'intestin
„ iléon, une matiere liquide, noire & fé-
„ tide; de plus, les vaisseaux de cet intes-
„ tin étoient noirâtres. Le foie parut un
„ peu plus dur qu'il n'auroit dû l'être
„ naturellement; mais la rate étoit si
„ dure qu'il sembloit que ce fût un car-

„ tilage, & qu'on pouvoit à peine avec „ un couteau bien tranchant entamer sa „ surface qui étoit blanchâtre ; quant à „ la substance intérieure, le peu qu'il „ en restoit de molle étoit rempli de „ sang noir". HOFFMANN observe, dans les remarques qu'il fait sur une autre observation, que la puanteur avoit été si grande qu'il avoit cru que le malade étoit mort de la corruption causée par quelque poison, plutôt que de l'hémorrhagie qui avoit été médiocre.

Si la fievre intermittente n'a pas produit la maladie, elle en a du moins accéléré les progrès chez un homme dont Mr. BETBEDER narre l'histoire dans le *Recueil d'observat. de médec. des hôpit. milit.* p. 277 : cet homme avoit eu en premier lieu la fievre intermittente, puis la fievre continue, & il se plaignoit depuis quelque tems d'une douleur sourde vers le cartilage xyphoïde, laquelle augmentoit par la pression & devenoit de jour en jour plus aiguë, lorsque tout d'un coup il fut attaqué d'un vomissement de sang noir & d'une évacuation semblable par les selles : cette maladie cessa dans l'espace de deux jours & la douleur se dissipa tout-à fait ; de sorte qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que la maladie devoit son origine à

un vaiſſeau de l'eſtomac extrêmement rempli de ſang, & dont la fievre avoit ſans doute hâté la rupture.

Mais il faut mettre au nombre des cauſes les plus fréquentes de la maladie noire la ceſſation de l'écoulement des regles, ſoit qu'elle arrive par un état de maladie, ſoit à raiſon de l'âge qui eſt ſur ſon déclin. On trouve dans HOFFMANN & dans KÆMPF des exemples qui y ont rapport: j'ai rapporté plus haut un cas ſemblable; & cet effet arrive de deux manieres: ou bien les regles étant ſupprimées, il s'enſuit dans peu un vomiſſement de ſang, comme je l'ai vu chez une pauvre femme, qui, étant déja conſumée de maraſme, m'apprit que ſa maladie étoit venue d'une ſuppreſſion de regles pendant qu'elle avoit été en chemin par un tems affreux; le troiſieme jour après de violentes douleurs de colique, il ſurvint des vomiſſemens & des ſelles noires que des femmelettes du peuple attribuoient à un ſortilege; cela l'avoit réduite à une extrême foibleſſe, elle n'avoit point pu recouvrer ſes forces, & les digeſtions étant délâbrées, elle étoit tombée dans la fievre lente & dans un maraſme mortel.

Ou bien au lieu des regles qui ſont ſupprimées, il ſurvient un vomiſſement

de ſang périodique qui revient chaque mois, qui ſans cauſer preſque aucune incommodité à la malade la ſoulage conſidérablement, & qu'on ne peut arrêter ſans danger. C'eſt le cas d'une obſervation de *Joachim* CAMERARIUS, rapportée par SCHENCK au ſujet d'une femme de grande nobleſſe; pléthorique & fort groſſe, " qui étoit attaquée tou-
„ tes les années pluſieurs fois d'un co-
„ pieux vomiſſement de ſang, ſans qu'il
„ en réſultât de la foibleſſe; ce qui lui
„ arrivoit preſque toujours dans le tems
„ deſtiné à l'évacuation de ſes regles
„ qui couloient alors fort peu: l'auteur
„ lui conſeilla de ſe faire quelquefois
„ tirer du ſang de la ſaphene, &c. Mais
„ s'étant laiſſé perſuader par d'autres
„ perſonnes & ayant négligé les reme-
„ des indiqués, elle arrêta à la vérité le
„ vomiſſement en faiſant uſage de forts
„ aſtringens; mais peu de tems après, elle
„ fut attaquée de la goutte & de violen-
„ tes douleurs de tête, en ſorte qu'ac-
„ tuellement & ſur ſes vieux jours, elle
„ eſt obligée de garder continuellement
„ le lit & qu'elle ſe plaint ſouvent, mais
„ inutilement, de n'avoir pas été docile
„ aux bons avis qui lui avoient été
„ donnés ".

Ou enfin, ſans qu'il arrive d'hémor-

rhagie les vaiſſeaux du canal inteſtinal s'engorgent, il en réſulte la maladie noire occulte accompagnée du concours des ſymptômes graves qu'elle occaſionne ; & le ſang ne s'échappe que long-tems après, ſoit de lui même, ſoit à la ſuite de quelque violence, comme il arriva à cette femme qui conſulta trop tard HOFFMANN qui en parle dans ſa ſixieme obſervation, laquelle ayant une ſuppreſſion des regles avec une douleur à l'hypocondre gauche, prit trois fois par jour cinquante gouttes d'élixir de propriété, remede dont l'uſage lui procura des ſelles & des vomiſſemens noirs qui lui donnerent la mort. Il parle au même endroit d'une femme qui fut plus heureuſe, & qui à la ſuite d'une ſuppreſſion de regles cauſée par la peur, éprouva le premier mois du dégoût, des angoiſſes exceſſives, des maux de cœur, des vomiſſemens, le refroidiſſement des extrêmités & de la rougeur au viſage : le troiſieme mois, les mêmes ſymptômes revinrent accompagnés d'un vomiſſement de ſang, qui ſe renouvella plusieurs fois dans l'eſpace de trois jours & qui l'affoiblirent prodigieuſement : cependant elle en réchappa.

MM. DALLAR & CAMPARDON rapportent le cas d'une fille dont les regles

ayant été supprimées après avoir dansé, fut attaquée de vomissemens & de selles d'un sang noir & pareil à de la poix, qui revinrent périodiquement les cinq premiers jours de chaque mois à cinq heures après-midi, & dont les retours furent ensuite irréguliers; elle en guérit pourtant très bien, *Journal de médec.* T. XII, p. 298. WELSCH a vu une femme dont les regles étoient dérangées, qui étoit sujette à des coliques, à des serremens de cœur & à des chaleurs passageres : enfin ses regles s'étant tout-à-fait supprimées, elle fut attaquée d'un vomissement de sang noir, accompagné de selles semblables.

Cependant ce ne sont pas seulement les femmes dont les regles ne vont pas bien qui sont sujettes à cette maladie; celles dont j'ai parlé aux observations V & VI étoient bien réglées : mais quelquefois elle est occasionnée, comme il arriva dans les deux cas de ces observations, par un vice que les vaisseaux ont contracté à la longue; d'autres fois par une pléthore que le flux menstruel, quelque bien réglé qu'il soit, ne peut pas évacuer suffisamment : & le même JOACH. *Camerarius* rend compte d'une observation, qui se rapporte fort bien à ce cas. „ Une certaine dame de qualité

„ d'une constitution sanguine, qui s'étoit
„ mariée il y a vingt ans & qui est à
„ présent veuve, est sujette depuis tout
„ ce tems-là à un vomissement de sang
„ très-abondant qui revient plusieurs
„ fois chaque année, qui ne l'incommo-
„ de point, & cela quoique l'évacua-
„ tion de ses regles se fasse convenable-
„ ment. Mais aussi-tôt que ce vomisse-
„ ment cesse, soit que ce soit de lui-
„ même, ou que le cours en soit empê-
„ ché par les remedes, elle se trouve mal
„ & sent une grande lassitude par tout
„ le corps. Ce qu'il y a aussi d'étonnant,
„ c'est que ce vomissement ne se soit
„ point arrêté malgré la saignée à la-
„ quelle elle a quelquefois recours. Je
„ l'ai donc avertie de prendre garde de
„ ne pas s'exposer au cours de la nature,
„ & sur-tout d'avoir soin d'observer
„ un régime convenable, en mettant
„ de côté tous les autres remedes un peu
„ violens ". SCHENCK, p. 359.

Les femmes qui ont passé l'âge critique ne sont pas non plus exemptes de cette maladie; car LANG fait mention dans ses lettres d'une abbesse de cinquante-huit ans qui avoit de la toux, qui étoit attaquée chaque année d'une douleur autour des hypocondres, sans fievre, & qui en étoit délivrée par un

vomiſſement de ſang ſpontané & copieux. CARDAN dit qu'il a vu une femme qui vomiſſoit le ſang toutes les années, depuis l'âge de trente-ſix ans, & qui avoit déja paſſé celui de quatre-vingt-ſeize.

La maladie noire tire auſſi ſouvent ſon origine de la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal. HOFFMANN a vu un homme qui, après une pareille ſuppreſſion, ſouffrit preſque pendant une année de très-violentes coliques, accompagnées de défaillances continuelles, après quoi il eut des évacuations de matieres noires par le vomiſſement & par les ſelles : il mourut enfin, ayant le colon attaqué du ſphacele, *de morbo nigro*, §. 8. Les hémorrhoïdes, comme je l'ai prouvé fort au long, & la maladie noire ſont auſſi la même maladie dont le ſiege eſt différent, & vous voyez tous les jours des perſonnes ſujettes aux hémorrhoïdes, qui lorſqu'elles fluent mal, ſe plaignent d'une douleur gravative à la région de l'eſtomac, qui ont des nauſées & qui rotent continuellement.

J'ai vu en 1750 une femme qui perdoit tous les jours par les veines hémorrhoïdales environ dix-huit onces de ſang, enſorte que la ſomme de ces pertes faites dans l'eſpace d'une année, &

pesées assez exactement, passoit quatre cent douze livres: or comme il arriva deux fois que le sang cessa de couler pendant deux jours, elle fut attaquée d'une cruelle douleur d'estomac, avec une angoisse excessive & des maux de cœur continuels, ensorte qu'elle vomissoit tout ce qu'elle avoit avalé; ces symptômes ne cesserent que lorsque l'écoulement fut rétabli, & il n'est pas douteux qu'ils n'eussent dégénéré en vomissement de sang, si le flux hémorrhoïdal avoit été plus long-tems supprimé.

L'abus du vin qui détruit les forces digestives, & qui dilate tous les vaisseaux au point de les faire enfin tomber dans un relâchement général, donne aussi quelquefois lieu à la maladie noire. HOFFMANN a vu un homme adonné au vin, qui n'avoit point d'appétit, qui étoit foible, maigre, sujet à une douleur de l'hypocondre gauche, ayant le teint plombé, & semblable à celui qu'on a dans la jaunisse, lequel, après avoir bu dans un repas une grande quantité de vin de Hongrie, fut attaqué d'évacuation d'une matiere noire par le vomissement & par les selles qui l'emporta le troisieme jour.

Cependant la maladie noire n'arrive pas toujours à la suite de quelque acci-

dent, mais elle est quelquefois l'effet d'une foiblesse naturelle des vaisseaux des intestins. BAUHIN nous a conservé l'histoire d'un valet de chambre " qui avoit ,, été valétudinaire pendant toute sa vie, ,, qui étoit tourmenté de tranchées & ,, de douleurs d'estomac, sur-tout après ,, les repas; il étoit souvent resserré, il ,, étoit maigre par tout le corps & avoit ,, le teint jaunâtre: enfin trois mois ,, avant sa mort, il rendit par le vomissement une très-grande quantité de ,, sang pur; ensuite il fut de nouveau ,, attaqué de ses tranchées ordinaires, ,, auxquelles se joignoient le matin & ,, le soir des vomissemens de matiere ,, noire: comme il étoit fort constipé, ,, je voulus qu'il prît des lavemens, lesquels amenerent une matiere semblable: il avoit aussi de fréquens évanouissemens. Le vomissement ayant ,, cessé, le ventre commença à lui enfler ,, huit jours avant sa mort ".

Enfin le vomissement de sang est un symptôme de fievre; & premiérement l'excellent TORTI a vu des malades attaqués d'une fievre intermittente maligne, qui lors du paroxysme évacuoit par les selles beaucoup de sang noir & semblable à de la poix, lesquels ont été très bien guéris par le seul usage du quin-

quina, page 182. Et Mr. WEBER nous a conſervé, dans le ſecond tome d'un petit traité qui eſt rempli de bonnes choſes, une obſervation excellente, & qui mérite tout-à-fait d'être lue, au ſujet d'une femme qui étoit attaquée d'une fievre quotidienne remittente, accompagnée de ſelles très-abondantes d'une matiere noire, ſanguinolente & pareille à de la poix.

Mais le vomiſſement de ſang eſt beaucoup plus fréquent dans les fievres continues, putrides ou malignes; car les vaiſſeaux ſe rempliſſant beaucoup par la chaleur de la fievre, & le foyer de la maladie étant dans les inteſtins, l'effort eſt plus grand vers ces parties; auſſi n'eſt-il pas étonnant ſi les veines des inteſtins ſe gonflent & ſe crevent enfin, tantôt avec le plus grand danger, tantôt avec ſoulagement; car j'ai vu pluſieurs fois l'un & l'autre de ces effets, enſorte que l'aphoriſme d'HIPPOCRATE, L. IV. *aph.* 21., n'eſt pas toujours vrai. Mais ce qu'il enſeigne dans l'aphoriſme ſuivant demeure très-vrai, *ſi dans les commencemens de quelle maladie que ce ſoit, on rend de la bile noire par le haut ou par le bas, c'eſt un ſymptôme mortel*: car j'ai obſervé que toutes les fois que cette évacuation étoit arrivée les premiers jours, la mort s'en étoit ſuivie peu de tems

après. Car ce symptôme dénote, o ùbien une extrême putridité qui détruit entiérement le ressort des intestins, ou bien une dissolution complette, ou une fievre excessive qui fait rompre les vaisseaux internes, alors assurément tout est perdu si la fievre augmente encore: mais si la maladie diminuant un peu, le basventre étant nettoyé, si alors, dis-je, les autres couloirs étant débouchés, les vaisseaux qui étoient engorgés depuis longtems se dégagent, la maladie prend souvent une bonne tournure, même chez des sujets déja âgés.

J'ai vu pendant les mois de Février, de Mars & d'Avril en 1768, une femme replette, âgée de près de quatre-vingts ans, qui étoit réchappée trois ans auparavant d'une apoplexie, & qui s'étoit tirée plusieurs fois de l'hydropisie ascite; laquelle étant attaquée d'une fievre continue avec redoublemens, fut attaquée quelques jours après d'une douleur violente & presque continuelle tout autour du bas-ventre, laquelle s'étoit appaisée après une saignée. Bientôt après, il survint une douleur insupportable au fondement, entre les fesses, acompagnée d'une tumeur aussi grosse qu'une pomme médiocre; ce n'étoit point une tumeur hémorrhoïdale, mais une tumeur cutanée, de celles que les

les auteurs appellent œdeme phlegmoneux; elle diminua beaucoup, de même que cette nouvelle douleur, après qu'on y eut appliqué des ſangſues; la douleur du bas-ventre ſubſiſtoit encore: on renouvella à pluſieurs repriſes l'application des ſangſues, & toujours avec beaucoup de ſoulagement pour le fondement qui ſe guérit preſque tout-à-fait, en ſorte qu'il recevoit déja très-facilement les lavemens, & que la fievre diminuoit tant ſoit peu; mais la malade n'avoit pas encore recouvré le ſommeil, il lui reſtoit de la douleur au bas-ventre, quoique moins forte, & de l'angoiſſe. Enfin au bout de ſix ſemaines, elle fit par les ſelles une grande quantité de ſang noir très-fétide, ce qui l'affoiblit paſſablement, mais elle ſe trouva mieux. Ses ſelles charierent pendant trois jours de ce même ſang qui étoit plus ou moins noir & compact. Elle uſa pour boiſſon de lait d'amandes, & pour nourriture de bouillons de poulets, cuits avec du gruau d'avoine; le quatrieme jour elle fut purgée avec de la manne & des tamarins, & ſe rétablit contre toute eſpérance; elle ſe porte encore bien actuellement, dix-huit mois après.

J'ai vu un homme de cinquante ans, le plus ſanguin que j'aie connu, ſujet

aux hémorrhoïdes, & à de très-copieux ſaignemens de nez, qui étant malade en 1755 d'une fievre bilieuſe, quoiqu'elle fût déja ſur ſon déclin, ne put cependant en aucune façon recouvrer le ſommeil ni le moindre appétit, mais reſta ſujet à des angoiſſes, à des mouvemens de colere, & à une douleur ſourde des reins, juſqu'à ce qu'il eût évacué par une ſelle une quantité de ſang noir & ſemblable à de la poix: mais faites attention que cela arriva ſur la fin de la maladie, & chez un malade qui n'étoit pas épuiſé; car c'eſt dans une pareille circonſtance qu'on peut reconnoître la vérité de cet aphoriſme d'HIPPOCRATE. *Si dans un épuiſement occaſionné par une maladie aiguë ou chronique, ou de quelque autre maniere, on rend par les ſelles de la bile noire ou une matiere ſemblable à du ſang noir, on meurt le lendemain.* Pendant que le malade dont je viens de parler ſe guériſſoit, il en mourut un autre plus jeune, qui avoit été attaqué de la même maladie, après avoir été abbattu par des chagrins & par une longue triſteſſe: ſa maladie fut irréguliere, il perdit d'abord ſes forces, &enfin quelques jours avant ſa mort, il rendit par les ſelles du ſang noir, mais liquide & extrêmement fétide, & il perdit en mê-

me tems le peu de forces qui lui restoient.

Il ne faut point être surpris de la diversité des événemens, lorsqu'on fait attention à la diversité des causes. La femme dont j'ai parlé plus haut, & le premier des deux malades précédens, étoient l'un & l'autre attaqués d'une plethore particuliere & d'une plénitude des veines des intestins, & ils ont été guéris par l'hémorrhagie qui en a été la suite. Chez le second, tout le sang qui étoit entierement corrompu s'étoit écoulé des mêmes veines, & il avoit en même tems rendu l'ame, comme il arrive souvent dans de semblables circonstances à ceux qui sont attaqués de l'hémorrhagie par le nez. Dans le dernier cas, l'hémorrhagie est symptômatique; elle est critique dans le premier, & assez semblable à celle que KÆMPF a observées deux fois, & qui ayant lieu chez des malades qui avoient un *engorgement dans les vaisseaux de l'estomac*, & après un long usage des remedes, les soulageoient & dissipoient entierement la maladie. L'hémorrhagie symptômatique ressemble à celles qui arrivent dans les maladies très-malignes, dans lesquelles le sang sort par tous les pores; il arrive fréquemment dans la fievre bilieuse d'Amérique qu'on rend du sang noir & putride par le vomissement

ou par le fondement, & par une forte de diarrhée gangréneuse, suivant le rapport de M. MOULTRIE : c'est aussi ce que M. LE ROY, *Mém. & obs. de médec.* page 55, a vu arriver dans les fievres malignes du Languedoc, & dont j'ai eu la douleur de voir ici plusieurs exemples, malheurs que déplorent également les médécins de toutes les nations.

Mais il ne faut point passer ici sous silence une observation rare de HOFFMANN, qui a rapport à la maladie noire qui survient dans les fievres aiguës. " Il „ s'étoit manifesté, dit-il, dans l'espace „ d'une seule nuit, au bras droit d'un „ enfant d'un mois, une tumeur con- „ sidérable qui devint bientôt livide, „ dure, & remarquable par l'enflure des „ veines; elle l'emporta au bout de trois „ jours, pendant lesquels ce pauvre en- „ fant ne cessa de crier, & après qu'il „ eût rendu par les selles une matiere „ semblable à de la poix noire. Cette „ tumeur maligne ayant été dissequée, „ tous les muscles qu'elle couvroit, aussi „ bien que les vaisseaux, parurent ron- „ gés, corrompus, pourris & engorgés „ d'un sang fétide, tandis qu'il ne restoit „ qu'une très-petite quantité de sang „ dans les autres vaisseaux du corps. Or „ il paroissoit que cette matiere noirâtre,

„ qui étoit ſortie par les ſelles, étoit „ venue en partie de l'eſtomac, & en „ partie des inteſtins, parce qu'il y reſtoit „ encore un peu de cette matiere, & „ que les vaiſſeaux des inteſtins paroiſ- „ ſoient être farcis d'un ſang noirâtre".

Voilà, mon très-cher ami, les principales eſpeces de maladie noire décrites par les obſervations; mais il reſte encore quelques queſtions à examiner que je vais expoſer ici. Premierement donc on peut réitérer ici la queſtion que j'ai déja faite plus haut, ſavoir, ſi la maladie que j'ai décrite eſt véritablement la maladie noire d'HIPPOCRATE?

Il eſt vrai qu'elle eſt la premiere eſpece de maladie noire d'HIPPOCRATE, qu'il décrit ainſi (†). „ Le malade vo- „ mit comme une lie, tantôt ſanglante, „ tantôt ſemblable à du vin de la ſe- „ conde cuvée (*vinum ſecundarium*), „ tantôt pareille à de l'encre de poly- „ pe (††); d'autres fois cette matiere eſt „ acide comme le vinaigre, quelquefois „ elle reſſemble à de la ſalive ou à de la „ pituite, ou bien elle eſt comme de

(†) *De morbis lib. ſec. morbus niger.*

(††) Ce polype étoit vraiſemblablement ce que nous appellons la ſeche, voyez dans le Dictionnaire de Mr. DE BOMARE à la fin de l'article *ſeche*.

„ la bile d'un verd pâle. Et lorsque le „ malade vomit le sang, ce qu'il a vomi „ a une puanteur cadavéreuse (†), & „ laisse dans le gosier & la bouche une „ sensation brulante, les dents en sont „ agacées, & ce sang fermente avec la ter„ re sur laquelle il est répandu. Et il sem„ ble au malade qu'il est tant soit peu „ mieux après qu'il a vomi, mais il ne „ peut ni se passer de nourriture, ni man„ ger beaucoup. Cependant lorsqu'il reste „ sans manger, il sent la faim (††), & „ sa salive est acide. Mais lorsqu'il a „ pris de la nourriture, il éprouve de „ la pesanteur dans les entrailles, il se „ sent picoté comme avec des stilets dans „ la poitrine & dans le dos; il a des „ douleurs de côté, & une petite fievre; „ il a la vue obscurcie, les jambes pe„ santes, il a un teint plombé (*color ni„ ger est*) & il tombe dans la consomp„ tion".

(†) Il n'y a dans le latin que *fœtorem*, qui signifie simplement puanteur; mais en cherchant ce passage dans l'HIPPOCRATE de l'édition de M. DE HALLER, j'ai trouvé *cadaver olere videtur*: il faut donc ajouter l'épithete de *cadavereuse*, épithete que Mr. TISSOT donne aussi à cette puanteur à la fin du paragraphe suivant.

[††] Je crois qu'il faut rendre ainsi cette expression *viscera sugunt*, qui de mot à mot signifie, les entrailles le sucent.

Assurément, si on compare ces descriptions avec le cas que j'ai vu & dont j'ai rendu compte plus haut, il ne restera aucun doute sur l'identité de la maladie noire d'HIPPOCRATE avec celle que j'ai décrite : car il est aisé de voir, premierement, qu'il y a eu un vomissement de sang dans l'une & l'autre de ces maladies, quoique l'auteur du livre attribué à HIPPOCRATE ait peut-être vu quelquefois des vomissemens de matiere noire qui n'étoit pas sanguinolente; mais alors il a eu tort de confondre les vomissemens noirs sanguinolents avec les vomissemens noirs non sanguinolents; cependant les vomissemens noirs sanguinolents présentent assurément toutes les variations de couleurs dont il est ici question, & tous les médecins ont observé qu'ils avoient cette puanteur cadavéreuse dont il parle.

Il y a dans cette description des passages qui ne paroissent pas tout-à-fait clairs, *le vomissement brule le gosier & la bouche, les dents en sont agacées, & ce qui a été vomi souleve la terre, & le malade ne peut ni se passer de nourriture, ni supporter une nourriture un peu abondante, mais lorsqu'il reste sans nourriture, il éprouve un rongement dans les visceres*

& la salive est acide (†). Il y a ici une erreur (qu'on me passe ce terme) qui revient souvent dans les livres d'HIPPOCRATE; savoir que l'auteur y donne l'histoire générale d'une maladie d'après une seule observation. Ce passage indique deux choses remarquables, l'acidité & la fermentation avec la terre. Les rots & les vomissements acides sont assurément des symptômes qu'on observe tous les jours chez tous ceux qui ont de mauvaises digestions; la plûpart des malades que j'ai vu attaqués de la maladie noire étoient sujets aux acides, & les femmes mentionnées dans les observations cinquieme & sixieme s'étoient plaintes d'agacement de dents après le premier vomissement.

Est-ce donc que le sang que les malades vomissent dans cette maladie est acide? Non assurément, car le sang ne devient point acide, & SOLENANDER qui a gouté ce sang, l'a trouvé exempt de toute acidité, & puisque celui dont

[†] Voilà la traduction littérale à laquelle j'ai cru devoir donner le sens qu'on a vu plus haut, & avant que d'avoir vu l'explication que Mr. TISSOT en donne: je n'ai pas cru devoir changer celle que j'ai donnée d'abord, puisqu'elle est d'accord avec cette explication; mais il a fallu, pour en faire sentir la nécessité, exposer ici le sens littéral.

parle HIPPOCRATE avoit une puanteur cadavéreuſe, il en faut conclure qu'il n'étoit pas acide: mais la matiere gluante & acide dont l'eſtomac eſt ſouvent rempli, & qui avant le vomiſſement y excitoit des douleurs, des rongemens & des ſenſations mordicantes, cette matiere, dis-je, rendue avec le ſang, donnoit des indices d'acidité, & fermentant avec une terre abſorbante, *elle ſoulevoit cette terre.* Mais il y a auſſi une autre raiſon de ce phénomene; car on obſerve qu'il a également lieu, lorſqu'on fait jaillir à terre le ſang de l'animal même le mieux portant, après l'avoir récemment égorgé; & ce ſang n'eſt aſſurément point acide. Auſſi m'étonnai-je de voir que des auteurs très-graves de nos jours diſent que la bile eſt acide, tandis qu'ils agiſſent d'une maniere qui s'accorde mal avec leur théorie, puiſqu'ils cherchent à corriger cette ſaburre acide par des remedes aceſcens.

La premiere maladie noire d'HIPPOCRATE eſt donc un vomiſſement de ſang, & c'eſt mal-à-propos qu'il a avancé que la bile étoit acide. Mais il donne la deſcription d'une ſeconde maladie noire, dans laquelle il parlera peut-être de l'évacuation d'une vraie bile noire. Ne le croyez pas, puiſqu'on ne peut pas mê-

me comprendre à quel titre il donne à cette indifpofition le nom de maladie noire. Voici cette defcription : *De morbis*, L. II, c. 72. Autre maladie noire : „ le malade eft jaunâtre & maigre, il „ a les yeux d'un verd pâle, la peau „ fine, & il eft foible. Et plus il y a „ de tems qu'il eft malade, plus auffi „ la maladie devient fâcheufe. Et il vo„ mit en tout tems, comme par une dif„ tillation médiocre, mais fréquemment, „ jufqu'à la quantité de deux petits go„ belets; il vomit auffi ce qu'il a mangé, „ & en même tems de la bile & de la „ pituite; & après le vomiffement, il a des „ douleurs par tout le corps, & quel„ quefois auffi avant que de vomir. Et „ il a de légers friffons avec un peu de „ fievre, & il vomit furtout après avoir „ mangé des chofes douces & huileufes". Il joint à cette defcription celle d'une maladie qu'il appelle de corruption, & qui eft tout-à fait femblable à celle-ci, fi ce n'eft que le malade vomit des grumeaux de bile coagulée, & qu'il en rend de femblables par les felles. Mais ni l'une ni l'autre de ces maladies ne reffemble à la maladie noire, & je ne parlerai d'aucune de ces deux.

La maladie des rots décrite dans le même livre, chap. 67, a plus de rap-

port avec la maladie noire, car elle a plusieurs symptômes communs avec la *maladie noire occulte* ; ce n'est pourtant pas la même maladie. Elle a aussi du rapport, comme je l'ai remarqué plus haut, avec *l'ileus hæmatites* : & on n'est souvent pas exempt dans la maladie noire de tous les symptômes de cachexie qu'HIPPOCRATE attribue à *l'ileus hæmatites* : de bons auteurs tels que MM. KÆMPF & BONTÉ, ont vu, & j'ai souvent vu moi-même les gencives pourries, rongées & très-fétides : j'ai aussi vu des malades avoir un teint cachectique, & un sang mal sain : cependant, soit dit sans déroger à l'autorité de STAHL, la maladie noire & *l'iléus hæmatites* ne sont assurément point la même maladie ; mais il n'est pas étonnant, si tandis que les forces digestives languissent totalement dans la maladie noire, il survient enfin une cachexie, à laquelle il me paroît qu'appartient plus particulierement *l'ileus hæmatites.*

Toutes les fois que le sang s'échappe par le vomissement ou par les selles, après de violentes & de longues douleurs de l'estomac & des intestins, chacun peut en déduire sans peine qu'il y avoit un engorgement des veines de l'estomac ou des intestins : mais il seroit assurément

bien à souhaiter qu'on eût quelque signe pathognomonique, qui donnât à connoître la maladie, lorsqu'elle est encore occulte, de maniere qu'il ne restât aucun doute, & qu'on pût ainsi éviter de tomber dans des erreurs funestes en méconnoissant cette maladie, & en la traitant comme si elle en étoit une autre. Mais malheureusement nous n'avons point encore de tel signe; ce qui n'empêche pourtant pas qu'un médecin ne puisse en avoir une connoissance certaine, lorsqu'ayant bien présens à l'esprit tous les symptômes décrits jusqu'ici, & surtout la description de la colique hémorrhoïdale qui tend au vomissement de sang, telle qu'elle est rapportée plus haut à la page 82; lors, dis-je, qu'il comparera ces symptômes avec les symptômes produits par les autres causes qui donnent lieu aux douleurs de colique.

Si donc il arrive qu'un malade qui n'a point de matieres amassées dans l'estomac ni aucune sorte d'obstructions, ni aucun vice de bile, ni trop de sensibilité dans le genre nerveux, s'il n'a commis aucune faute dans le régime, s'il n'est point sujet aux vents, & que malgré cela il sente de violentes douleurs, sur-tout à l'estomac, mais qui changent quelquefois de place; que ces douleurs

ſe faſſent reſſentir le plus ſouvent aux reins, ſouvent même tout le long de l'épine du dos, qu'elles augmentent après le repas, qu'elles augmentent ſurtout extraordinairement après l'uſage des alimens ou des boiſſons qui échauffent; que l'appétit ſoit irrégulier, qu'il y ait des relâches & des redoublemens ſans cauſe apparente, avec la ſenſation d'une chaleur interne, un ſurcroit de douleurs après les purgations, de la maigreur, de la pâleur, de la foibleſſe, & un fréquent preſſentiment d'évanouiſſement; il n'eſt preſque aucun doute alors qu'il n'y ait un engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac & des inteſtins; & cette conjecture ſera encore mieux fondée, ſi la perſonne attaquée de cette maladie eſt plethorique, ſi c'eſt un homme auparavant ſujet aux hémorrhoïdes, ſi c'eſt une femme mal réglée ou parvenue à l'âge de cinquante ans, ſi les douleurs diminuent par la ſaignée, par les hémorrhagies, par des alimens non ſalés, & par des remedes adouciſſans.

Cette maladie eſt longue, & on eſt ſouvent tourmenté pendant pluſieurs années avant que les vaiſſeaux ſe crevent, mais cette rupture ne ſe prévient que difficilement, & ſeulement au moyen d'une diete très-légere & d'une ſobriété

auſtere ; & il y a peut-être plus d'eſpérance de guériſon après cette rupture des vaiſſeaux, comme je l'ai fait voir plus haut par pluſieurs exemples. La guériſon eſt quelquefois aſſez durable, comme il paroit par les obſervations IV, VI, VII & VIII. D'autres fois la maladie revient au bout de quelque tems, ſurtout s'il ſubſiſte des cauſes qui irritent continuellement les inteſtins : c'eſt le cas de cette femme dont j'ai rapporté l'hiſtoire dans la V obſervation, & qui eſt déja atteinte depuis deux ans de nouvelles douleurs, leſquelles avoient ſi fort augmenté il y a quatre mois, qu'il ſembloit chaque jour qu'elle étoit ſur le point de vomir le ſang : cependant cette évacuation a été prévenue heureuſement juſqu'à préſent par la ſaignée, par une nourriture très légere, par le petit lait, par la pulpe de caſſe, & ſur-tout par les ſangſues appliquées au fondement ; application qui a merveilleuſement appaiſé les douleurs.

Demande-t-on quel eſt le prognoſtic de cette maladie ? L'iſſue en eſt toujours douteuſe : on vient pourtant ſouvent à bout de la guérir.

Veut-on ſavoir quelle eſt la méthode curative de la maladie tant occulte que déclarée ? Je n'ai rien à ajouter à ce que

j'en ai dit plus haut, dans les diverses observations que j'ai rapportées : mais je le répete, je fais grand cas des sangsues, dont j'ai souvent observé l'utilité.

Voilà, mon cher ami, ce qu'il y a de plus important à savoir touchant la premiere maladie noire d'Hippocrate; je ne parlerai point des autres, car il n'y est fait mention d'aucune évacuation de matiere noire, & c'est à la couleur que j'ai égard à présent ; circonstance à laquelle il paroît que l'auteur n'a pas fait beaucoup attention, lorsqu'il a donné le même nom à ces maladies.

Mais il y a d'autres indispositions dans lesquelles le malade rend par le haut & par le bas des matieres noires, & même ces évacuations ont souvent lieu dans de graves maladies du bas ventre ; j'en ai vu plusieurs exemples, & j'en ai encore actuellement sous les yeux. Elles accompagnent souvent les squirrhes du pylore, les endurcissemens du foie, les fievres intermittentes chroniques, les remittentes qui suivent le type des fievres quartes, & les obstructions de la rate. On en trouve plusieurs cas rassemblés dans l'excellent ouvrage de M. Lieutaud, ouvrage où je puise tous les jours de nouvelles connoissances. On parle fréquemment de cette maladie, elle

mérite que les médecins s'en occupent ; ce seroit un travail agréable, en même temps qu'utile de rendre compte des nombreuses observations qui ont trait à ses variétés & à ses causes, & d'en faire l'examen ; mais comme le libraire me presse maintenant de mettre fin à ce petit traité qui étoit commencé depuis plusieurs mois, il ne me reste pas assez de tems pour entreprendre ce travail ; je passe donc à d'autres choses.

IX *OBSERVATION.*

Un homme du peuple âgé de trente-six ans, après avoir servi pendant cinq ans dans les troupes de mer chez les Anglois, & avoir été enrollé de force chez les Prussiens, où on lui vola cinq cent florins d'empire, avoit fait neuf campagnes, le chagrin & l'angoisse dans l'ame. Il profita de l'occasion que lui fournit la bataille de Collin pour déserter, & pour se retirer dans sa patrie, où il se mit d'abord à travailler dans une imprimerie en qualité de pressier ; mais ne se trouvant pas assez robuste pour continuer ce travail, il chercha à gagner sa vie en s'occupant à celui de réparer les chemins : cependant

& malgré toute ſon activité, il fut plus d'une fois obligé de quitter ſon ouvrage à cauſe d'une cruelle douleur d'eſtomac.

Enfin ayant été forcé à garder le lit, par la continuité & la violence des ſouffrances qu'il enduroit, il me pria l'automne derniere de lui procurer du ſoulagement. M'étant exactement informé des ſymptômes de cette maladie, je ne trouvai rien de léſé dans les fonctions, ſi ce n'eſt que le ſommeil étoit empêché par les douleurs, & que l'évacuation des ſelles étoit ſi tardive que le ventre étoit preſque continuellement reſſerré. Le malade n'avoit point de dégoût ni de nauſées, excepté quand il s'étoit chargé l'eſtomac de mauvais alimens qui irritoient ce viſcere. Mais il ſentoit une douleur aiguë, continuelle, qui augmentoit ſouvent & qui ne ceſſoit jamais, qui devenoit ſur-tout plus forte après le repas, & dont le ſiege étoit renfermé dans d'étroites bornes, ſavoir au milieu de la région qui s'étend depuis le cartilage xyphoïde juſqu'au nombril.

En examinant avec attention quelles pouvoient être les cauſes d'une ſi cruelle maladie, je n'en trouvois preſque point qui puſſent avoir réduit le malade à un ſi triſte état, excepté une pierre dans les inteſtins ou un ſquirrhe: je ſoup-

çonnois même auſſi quelque vice dans le foie, à raiſon de l'opiniâtreté de la conſtipation ; & ce qui me confirmoit dans ce ſoupçon, c'eſt qu'en tâtant l'hypocondre, je trouvois que le limbe inférieur du foie étoit plus dur qu'il n'auroit dû l'être naturellement; mais comme cette dureté s'élevoit peu au-deſſus des extrêmités des côtes, il m'étoit difficile d'en porter un jugement ſûr. Le ſiege de la douleur, lequel pouvoit être à portée de la main, paroiſſoit être dans un état naturel, lorſque je le palpois légérement, mais quand je preſſois fortement dans cet endroit, cela cauſoit une ſi grande douleur que j'étois obligé de m'abſtenir de cette preſſion; ce qui indiquoit un vice dans le pancréas ſitué au deſſous.

Le malade n'attribuoit ſon état à aucune maladie précédente ; mais les fatigues de la guerre & le chagrin auquel il avoit été long-tems en proie, étoient bien propres à donner lieu à la formation d'un ſquirrhe. Quelques circonſtances me faiſoient croire qu'il y avoit une pierre, mais un plus grand nombre me perſuadoient qu'il n'y en avoit point. Je cherchai donc uniquement à réſoudre ce ſquirrhe, en ſuppoſant qu'il n'étoit pas encore complettement formé, & cela d'autant plus volontiers que je

m'assurois que les remedes destinés à remplir cette indication seroient utiles, au cas qu'il y eut une pierre. Mais je voyois avec le plus vif chagrin que malheureusement j'étois obligé de renoncer aux remedes les plus choisis, n'étant pas possible de se les procurer sur la fin de l'automne.

Je lui prescrivis cependant une nourriture légere, & je lui fis avaler des savons naturels les plus doux qu'on pût avoir dans cette saison; je lui fis appliquer les fomentations les plus émollientes, & j'eus soin qu'on lui donnât des lavemens deux ou trois fois par jour. Cela ne lui procura aucun soulagement, mais du dégoût. Il usa sans aucun succès d'une eau minérale artificielle. J'essayai si les calmans pourroient lui faire du bien, mais ils réussirent mal. Je mis enfin tous les remedes de côté, & je conseillai au malade de ne vivre que de lait, adouci de tant soit peu de miel. Il n'en fut point soulagé, & la maladie ne lui en laissa pas plus de relâche, excepté pendant quelques heures de la nuit, après avoir pris de l'opium dont je lui permis d'user tous les soirs depuis le milieu de Janvier; & déja plusieurs semaines avant sa mort, je consentis à ce qu'il en prît tous les matins,

je m'y ſentois engagé par un motif d'humanité & de religion, & parce que d'après ce motif, il me paroiſſoit affreux d'abandonner un homme à des douleurs ſi cruelles & ſi infructueuſes, tandis que la bonne Providence nous a pourvus avec largeſſe d'un remede propre à adoucir ces douleurs.

Je n'ignorois pas que l'opium étoit contraire à toutes les indications curatives, 1°. en affoibliſſant les forces de l'eſtomac, ce que prouva le dégoût que le malade éprouva ſur la fin de ſa maladie pour toute eſpece d'alimens; 2°. en rendant le ventre plus pareſſeux; 3°. en empêchant le dégagement des matieres coagulées; 4°. en privant les remedes de leur efficacité; 5°. en abattant les forces de l'ame. Mais il n'eſt rien de pire que la douleur, & lorſqu'il n'y a plus d'eſpérance de guériſon, il ne reſte plus rien à faire qu'à adoucir les douleurs.

Un autre médecin fit ſaigner le malade au mois de Février: c'eſt ſans doute un deſſein utile que de diminuer la quantité de l'*humide radical* chez un homme, quelqu'épuiſé qu'il ſoit depuis long-tems par la maladie, par le jeûne, par les douleurs & par la privation du ſommeil, ſi on peut eſpérer d'abréger par-là la longueur de cette maladie. Mais cette

faignée ne fut-elle point faite dans un autre but? *Je suis un Davus & non pas un Œdipe.*

Il n'y avoit point de jauniffe: le malade pouffa des hurlemens les dernieres femaines de fa vie, ce qui me fit craindre plus d'une fois qu'il n'y eût un cancer à l'intérieur: le peuple, par un effet de fa fuperftition, les attribua à un ferpent qui rongeoit les entrailles de ce malheureux. La refpiration avoit été aifée & reguliere pendant tout le cours de la maladie, & elle continua à l'être également jufqu'au dernier jour. Les douleurs ayant tant foit peu diminué, il furvint un léger dérangement d'efprit qui dura une heure, & le malade expira le 1 Avril à cinq heures du matin, fans avoir éprouvé aucune difficulté de refpirer. Le pouls ne s'écarta point de l'état naturel, fi ce n'eft qu'il s'affoiblit.

Je croirois à peine que le cadavre de cet homme, qui étoit haut de fix pieds & d'une taille quarrée, ne pefoit que cinquante livres; mais le chirurgien qui a fait la diffection & fon aide en ont été les témoins. La peau étoit dure & laide; les mufcles du bas ventre étoient minces, maigres & noirâtres; il n'y avoit à la place de l'épiploon qu'un fragment de membrane très-mince de la largeur

de la paume de la main. Les inteſtins offroient un aſpect dégoutant. La membrane externe du duodenum, le pylore, la partie de l'eſtomac qui en étoit la plus proche, & les inteſtins qui l'avoiſinoient, étoient tachés d'un jaune foncé. L'eſtomac étoit vuide & parfaitement ſain, mais il étoit un peu trop panché à gauche, où il étoit caché ſous le foie; celui-ci étoit extrêmement gros ſans aucune attache, s'élevant au deſſus de la troiſieme côte, & ne faiſant qu'une maſſe continue avec la rate. Sa ſurface étoit par-tout hériſſée de tubercules; il étoit dur au toucher comme de la pierre, excepté dans l'endroit où ce viſcere reçoit la veine-porte. Sa dureté beaucoup plus grande que celle d'un cartilage, & preſque égale à celle d'un os récemment formé, faiſoit qu'il cédoit à peine au ſcalpel, & on ſentoit par-ci par-là craquer du gravier en le coupant. Il étoit abſolument vuide de ſang, & avoit la couleur du fromage nouveau; il s'écartoit cependant un peu moins de l'état naturel vers ſa partie concave & moyenne. Un morceau qu'on en découpa ſe trouva plus peſant que du marbre. Le lobe inférieur qui étoit très-dur & très-gros comprimoit toutes les parties voiſines.

La véſicule du fiel étoit petite, cylindri-

que, ne contenoit qu'une petite quantité de bile fluide & très-noire, mais rien de coagulé. La rate étoit un peu plus grosse que le naturel, d'une couleur noirâtre, fort remplie d'un sang noir & fluide, que je faisois couler avec la plus grande facilité, en y faisant une légere blessure; ensorte qu'il n'étoit presque pas possible de douter que le sang ne se fût épanché au dedans du tissu cellulaire, ou qu'il n'existât une anastomose, au moyen de laquelle un seul vaisseau de ce viscere venant à se vuider, tous les autres se vuident par-là : & ce qui mérite d'être remarqué, c'est que la rate étoit si éloignée d'être endurcie que lorsque le sang s'en fut écoulé, elle tomba en pourriture.

Il ne faut donc pas chercher plus long-tems la cause des douleurs qu'avoit souffertes ce malade; car quel est le médecin qui ignore que le squirrhe du foie cause de violentes douleurs d'estomac? Est-ce donc qu'on a mal à propos attribué de semblables douleurs au pancréas, tandis qu'il n'étoit point en faute? On trouve assurément, dans le *sepulcretum* de BONNET, Livre III, sect. 7, plusieurs exemples de cruelles douleurs d'estomac, causées par le squirrhe du pancréas; c'est ce qui parut à découvert après avoir écarté l'estomac, car le pancréas étoit trois fois

plus gros que le naturel, plus dur que le foie, plus graveleux, de la même couleur & de la même pesanteur : c'étoit donc ce mauvais état du pancréas qui avoit été la véritable cause des douleurs; car l'estomac étoit comprimé entre ces deux visceres, aussi durs que des pierres, comme dans une presse.

Ajoutez à cela que la surface de la partie moyenne inférieure du pancréas sembloit menacée du cancer, car elle avoit je ne sais quoi de livide, & étoit parsemée de ces tumeurs qui viennent de l'expansion du tissu cellulaire; lesquelles je crois être le signe pathognomonique du cancer actuellement existant, ou prêt à se former. Il n'y avoit point d'adhérence non naturelle dans tout le bas-ventre. Pour les autres cavités, comme il paroissoit par l'histoire de la maladie, qu'on n'y devoit trouver aucun vice, je m'abstins volontiers de les faire ouvrir, d'autant plus que j'y étois obligé, parce que le moment de l'ensevelissement approchoit. Il paroît que le squirrhe étoit déja complettement formé depuis long-tems; par conséquent les remedes n'avoient pu produire aucun effet.

Les regles de précaution qui découlent de cette observation, & qu'il importe aux médecins d'observer, n'échap-

peront pas à votre pénétration, & il seroit ennuyeux de s'y arrêter plus longtems. Cependant permettez-moi d'ajouter une autre observation qui s'est présentée la même semaine, & qui à la vérité n'est pas d'une aussi grande importance, mais qu'il ne faut pas regarder comme inutile.

* * *

Un garçon âgé de quatre ans, qui avoit été guéri tout nouvellement de l'atrophie des enfans par l'usage du quinquina & de l'extrait de trefle de marais, rendit un matin dans le lit, avec une légere démangeaison au fondement, un ver ordinaire, & en même tems un tænia naissant; celui-ci ressembloit à un gros fil blanc, uniforme, long d'environ vingt-cinq pouces, plié en rond en quatre ou cinq contours, & tout à fait semblable à ceux que Mr. LINNÉ a trouvé dans les fontaines de Suede, & qu'un seul médecin a trouvé dans une fontaine de la Suisse. Mr. HALLER, qui n'ignore rien de ce qui a trait à l'histoire naturelle, a observé qu'il se trouve fréquemment de tels vers dans les poissons; mais je ne me rappellois point d'avoir lu ou entendu dire, qu'il en fût sorti de pareils du corps humain & chez

un enfant : cependant j'ai appris peu de tems après d'une dame véridique que cela étoit arrivé quelquefois à sa fille jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de dix ans ; mais que depuis quinze ans elle n'avoit éprouvé aucun symptôme qui parût indiquer la présence d'un tænia. Comme au moment où on me montra ce ver, j'étois sur le point de faire un voyage, je demandai qu'on me le conservât dans du lait ; & je fus bien aise à mon retour de m'être procuré par-là la facilité d'examiner attentivement, 1°. si ce ver avoit quelque mouvement ; 2°. s'il avoit pris de l'accroissement dans le lait ; 3°. si après l'avoir coupé, il se reproduiroit de chaque portion un animal entier ?

Je voudrois aussi qu'on fit attention (*a*, combien il est ridicule de donner à ce ver le nom de solitaire, puisqu'on l'a vu habiter avec des strongles, comme plusieurs observations l'ont déja fait voir ; *b*), que cette observation est un nouveau témoignage qui confirme la vertu vermifuge du quinquina ; que la véritable cause de la génération des vers est une foiblesse du système gastrique, & que cette même observation démontre que le véritable moyen de guérison consiste à fortifier ce système ; *c*) j'observerai

exactement, si cet enfant aura dans la suite le ver plat. Il s'est écoulé neuf ans depuis ce tems-là, & ce jeune garçon qui est plein de vie & de santé n'a jamais apperçu depuis lors aucun tænia. J'ai cependant vu plusieurs personnes qui, après avoir été une fois délivrées de cet animal, par l'usage du remede que vendoit ci-devant le chirurgien *Noufer*, & que vend à présent sa veuve (*), ont été peu d'années après de nouveau sujettes au ver plat: il est donc faux que lorsque ce ver est une fois sorti, il ne s'en reproduit point d'autre.

* * *

J'ai parlé jusqu'ici de ce que j'ai appris par des dissections de cadavres, je dirai à présent des bons effets d'une incision sur une malade.

Une fille âgée de trente ans d'une constitution robuste, jouissant d'une santé constante & d'une réputation intacte, commença il y a vingt huit mois à se plaindre d'une céphalée pour laquelle elle vint me consulter quelques semaines après, se sentant déjà affoiblie.

(*) On fait que le roi de France a payé généreusement ce secret, & la fait publier il y a quelques années.

Ce mal la tourmentoit jour & nuit, & elle ne pouvoit point dormir. Le ſiege de la douleur, là où elle étoit la plus vive, occupoit un ſi petit eſpace qu'un ſou l'auroit couvert ; il étoit ſitué à l'angle interne poſtérieur de l'os pariétal du côté droit ; tout le devant de la tête éprouvoit de la douleur, & cette douleur étoit ſi furieuſe qu'il ſembloit à la malade, tantôt qu'on la brûloit, tantôt qu'on lui fendoit le crâne. C'étoit aſſurément un mal bien affligeant.

Elle demeuroit à la campagne où elle étoit née, & je ne l'ai vue que rarement ; mais ſa mere ou ſon beau-pere me rendoient un compte exact de ſa maladie. J'ai eſſayé tout ce que l'art de la médecine pouvoit me ſuggérer, & autant que mes connoiſſances dans cet art pouvoient me le permettre, j'avois du moins la ſatisfaction de voir que ma malade étoit docile, auſſi bien que les perſonnes qui la ſoignoient. Elle ſe ſentit ſoulagée, mais pour peu de tems, par des ventouſes ſcarifiées qu'on appliqua ſur la partie douloureuſe ; elle éprouva un ſoulagement un peu plus durable au moyen d'une abondante ſuppuration, excitée par des cantharides appliquées à la tête.

La ſaignée fut inutile : il en fut de

même de celle qu'on lui fit en ouvrant l'artere temporale, enſuite de ce que je me ſouvenois d'avoir lu autrefois dans les lettres de *Conrad* GESNER que ce grand homme avoit guéri deux cents ans auparavant une maladie aſſez ſemblable par une pareille ſaignée. Les bains de pieds tiedes furent ſans ſuccès, auſſi-bien que les bains froids de tout le corps, & une douche d'eau froide verſée ſur la tête: je fis donner trois fois de l'opium, mais inutilement: je ne réuſſis pas mieux en ayant recours au ſéton, qui avoit été d'un ſi grand ſecours à cette malade dont parle RUYSCH: en un mot, toutes mes tentatives furent inutiles.

Les regles coulerent réguliérement pendant tout le cours de la maladie. La ſanté ne fut troublée en rien pendant pluſieurs mois, excepté par rapport au mal de tête & à l'inſomnie qui étoit preſque continuelle. Mais depuis quinze mois environ, les forces étant abattues par la continuité de la douleur & par la privation du ſommeil, la foibleſſe obligea la malade à garder le lit, & la machine commença à tomber en décadence. Il ſurvint ſucceſſivement du dégoût, des coliques, des vers longs & le tænia, deſquels elle ne s'étoit point apperçue juſques alors, depuis l'âge où on eſt ſu-

jet aux vers ; elle en fit plusieurs & à diverses fois ; elle fut tourmentée de palpitations presque continuelles, d'angoisses, & d'un endolorissement de toute la peau.

Après lui avoir laissé passer tout l'hyver sans remedes dont j'avois voulu qu'elle s'abstint, je pensai à l'entrée du printems à un moyen, qui me parut le seul propre à sauver la malade d'un si misérable état ; c'étoit d'inciser l'endroit de la douleur en y faisant une large plaie jusqu'à l'os, afin que les nerfs de la peau & des muscles étant ainsi entiérement coupés, cette partie douloureuse devint incapable d'éprouver la douleur. Je ne doutois presque point que la guérison ne s'ensuivît, & les doutes que j'aurois pu avoir ne m'auroient point empêché de faire cette tentative, puisqu'une espérance incertaine est préférable à un désespoir certain. J'avoue que ce qui causoit la douleur, pouvoit résider au dessous de cette douleur, ce pouvoit être quelque vice dans l'os capable d'irriter désagréablement les muscles ; & dans ce cas, l'incision n'auroit pas été capable de guérir cette maladie, mais elle la mettoit à découvert & frayoit en même tems un chemin aux topiques & au trépan.

La malade eut assez de courage pour

vouloir se soumettre de bonne grace à cette opération, s'inquiétant peu des plus cruels tourmens, pourvu qu'ils pussent mettre fin à sa maladie. Le chirurgien fit cette incision le 12 Avril 1760, en fendant la peau par une incision cruciale jusqu'au péricrane, de sorte que chaque incision fut longue de deux pouces. J'eus soin de faire exciter une suppuration abondante; & le troisieme jour après l'opération, j'irritai dix fois le péricrane à nud avec un instrument de fer tranchant, sans que la malade le sentît aucunement, soit que je l'eusse avertie ou non que je voulois essayer cette irritation. Le septieme jour je réiterai les mêmes expériences avec le même succès, ce que le chirurgien trouva admirable & dont il fit l'épreuve, laquelle il a réiteré ensuite plusieurs fois avec le même résultat. Le péricrane n'est donc pas sensible La plaie fut fermée le cinquieme de Mai.

La malade fut plus heureuse qu'elle ne s'y attendoit, elle fut quitte de la douleur qui la tourmentoit au moment où la peau fut incisée, & cette douleur n'est jamais revenue depuis lors. La douleur gravative de la tête se dissipa petit à petit; & elle ne se plaint actuellement de rien que de foiblesse, de palpitations,

d'un endoloriffement à la peau du tronc & des membres, & de dégoût. Le fommeil revient, quoique lentement. Mais comme tous ces fymptômes ne font que les effets d'une cachexie produite par le manque de mouvement & par les veilles, j'efpere qu'ils fe diffiperont à la faveur de la vigueur de l'âge & de l'efprit de la malade.

Elle a déja ufé avec fuccès de l'ipécacuanha pour débarraffer fon eftomac des naufées qui l'incommodoient. Un mêlange de rhubarbe & de racine de pied de veau détachera & entraînera les impuretés amaffées dans les inteftins; il ranimera le ton des vifceres, redonnera du jeu au mouvement périftaltique & rétablira les forces de l'eftomac. J'efpere de terminer la cure par le moyen du quinquina & du fer, pourvu que l'organifation de tout le fyftème de l'extérieur de la tête ne foit pas encore dépravée, ce que donnent lieu de craindre la longueur & l'opiniâtreté de cette maladie; car fi cela étoit, il feroit à craindre que les parties voifines n'en fouffriffent bientôt; mais cela même n'auroit aucun rapport au traitement de la douleur, & fi ce malheur, que Dieu veuille éloigner, avoit lieu, il prouveroit feulement qu'on a trop tardé à ufer du

remede, mais non pas qu'il eût été inutile en y ayant recours de bonne heure. Quelle a été la cause de la maladie ? La malade n'en a indiqué aucune d'éloignée que des fardeaux trop pesans qu'elle avoit portés sur la tête. La cause prochaine consistoit en une humeur fortement fixée sur les nerfs & peut-être sur une ramification assez considérable du nerf dur, laquelle passe dans l'endroit qu'occupoit le siege de la douleur. J'écrivois ceci au mois de Mai de l'an 1760: peu de tems après la malade a changé de demeure, & comme cette demeure est fort éloignée de la ville, je ne l'ai point vue depuis ce tems-là; mais j'ai cependant appris plusieurs fois par son frere, que sa santé étoit toujours chancelante, mais que les grandes douleurs n'étoient point revenues.

Quel corollaire peut-on déduire de cette observation ? Que la médecine d'aujourd'hui est trop molle, qu'elle donne trop dans les remedes qui favorisent la mollesse, & que c'est mal-à-propos qu'elle a renoncé à des remedes d'une efficacité plus mâle. On fait trop rarement attention à cette observation d'HIPPOCRATE, *que le fer guérit les maux qui résistent aux médicamens.* Mais, & c'est un malheur à déplorer, cette médecine

mâle qui voyoit de mauvais œil, la trop grande timidité dans les doses & la crainte des instrumens de chirurgie, cette médecine héroïque à laquelle les anciens se plaisoient, est tombée en désuétude : les Arabes, SENNERT, ETMULLER, STAHL, HOFFMANN, la plupart des Allemands, des Italiens & des François, tant de ce siecle que du siecle passé, l'ont méprisée. *Conrad* GESNER, TORTI, HALLER & quelques autres modernes en ont fait usage, mais ne l'ont pas encore rétablie.

* * *

Cet hiver qui a été fécond en maladies, m'a fourni plusieurs autres observations utiles ; mais je suis las de vous avoir entretenu de tant de miseres, & j'ai d'autres choses à vous dire.

Vous avez déja reçu la seconde édition de ma lettre à Mr. RONCALLO (*), laquelle est purgée des fautes qui avoient défiguré la premiere, au point que dans des endroits il n'y avoit point de sens, tandis que dans d'autres le vrai sens étoit perverti. Pourquoi, avez-vous dit alors,

(*) Ce qui suit étoit déjà écrit le 12 de Décembre 1759, mais j'avois eu plusieurs raisons pour le laisser jusqu'à présent parmi mes papiers.

a-t-on fait une seconde édition de ce traité, dont la médecine auroit bien pu se passer sans rien perdre? Je ne répliquerai rien à cela; j'avoue que ce petit écrit est inutile, si on ne veut regarder comme utiles que les ouvrages qui contiennent quelque chose de nouveau, ou qui éclaircissent quelque vérité encore trop obscure: je ne puis cependant pas le regarder comme inutile, une observation attentive ne m'ayant que trop appris à connoître la légéreté des hommes, & sachant très-bien qu'autant ils sont faciles à embrasser une erreur qu'on leur présente sous un point de vue qui les intéresse vivement, autant ils sont portés à la mépriser, si on leur en a fait une fois sentir le ridicule.

La fougue avec laquelle j'ai vu le comte RONCALLO PAROLINI, déja renommé par d'autres ouvrages, attaquer l'inoculation, m'a fait craindre, légérement à la vérité, que des lecteurs d'ailleurs d'un esprit superficiel ne s'en laissassent imposer par le nom que cet auteur s'est fait & par la véhémence de son style, au point de regarder comme nuisible une méthode que l'Esculape de Brixen décrioit comme dangereuse, & que les invectives ameres qu'il s'est permises, ne leur parussent des raillons tran-

chantes. Il m'a paru que le seul moyen de parer à ce danger étoit de faire voir que la brochure entiere de Mr. RONCALLO ne contient pas la moindre chose qui soit contraire à l'inoculation.

C'est un grand feu sans force, & dont la violence n'aboutit à rien (*).

J'avoue cependant, comme j'en ai déja averti dans cette même lettre (**), que je n'aurois pas épousé cette querelle, si je n'y avois pas été invité fort obligeamment par des gens que je considere infiniment & qui sont chers aux gens de lettres par plus d'un endroit, tandis que vous-même vous refusiez de vous en charger. Mon caractere ne me permettoit pas de suivre la maniere de procéder injurieuse de Mr. RONCALLO. Mais pourquoi n'aurois-je pas repoussé par des *plaisanteries sans fiel* un adversaire qu'on ne peut réfuter par des raisons, puisqu'il a lui-même renoncé absolument aux raisons? Mr. le comte, se fiant à sa réputation, a cru que sa colere porteroit des coups mortels à l'inoculation, mais ils ne m'ont pas paru

(*) . . . . *Magnus sine viribus ignis Incassum furit.* . . .

(**) C'est la lettre adressée à Mr. RONCALLO, la premiere de ce recueil.

tels. Il se plaindra peut-être que ma lettre est fort différente de celle que j'avois adressée à Mr. DE HAEN : je ne désavoue pas cette différence; cependant cette plainte sera assurément injuste, & devra paroître telle à tous ceux qui ayant parcouru les opuscules de Mrs. DE HAEN & RONCALLO verront combien leurs écrits different entr'eux de toute maniere. Et vous, mon cher ZIMMERMANN, vous appercevrez bien une seconde raison de cette différence qu'il y a entre mes deux lettres, vous qui savez combien je fais cas du professeur de Vienne, combien j'ai de vénération & d'amitié pour lui, sentimens qui me sont communs avec tous les médecins.

Ce n'a été qu'avec chagrin que je suis entré en lice avec lui, & avec des forces assurément inférieures aux siennes : je ne l'aurois jamais fait pour un objet de moindre importance; mais pour parler avec ARISTOTE, je suis ami de PLATON, je le suis de SOCRATE, mais je suis encore plus ami de la vérité. Ce sont les droits de celle-ci que j'ai tâché de revendiquer, autant que mes foibles talens pouvoient me le permettre. Et mes efforts ne manquent point d'être secondés par le nombre des autorités, & des

autorités d'un rang diftingué, & les avantages certains que l'inoculation a par devers elle me donnent bonne efpérance. Mais il me manque l'approbation de mon illuftre antagonifte, puifqu'au contraire, après avoir lu attentivement ma lettre, il a jugé que l'inoculation n'étoit pas auffi bien défendue qu'il l'avoit cru. Je n'ai cependant rien de nouveau à ajouter, à moins que je ne vouluffe rifquer de vous ennuyer à force d'accumuler les témoignages des auteurs les plus refpectables. Ayant donc renoncé à toute efpérance de convaincre Mr. DE HAEN, je n'ai pas feulement fongé à écrire pour difputer fur cette matiere, mais je faifis avec empreffement cette occafion de m'entretenir là-deffus avec vous, comme avec un ami.

Je mets de côté toutes les autres objections de peu d'importance, lefquelles il faut abandonner aux railleurs, pour m'occuper de ces quatre que Mr. DE HAEN propofe, & dont la folution paroît embarraffante.

1°. *Que la petite vérole naturelle n'eft pas fort dangereufe.*

2°. *Que la petite vérole inoculée l'eft tout autant.*

3°. *Qu'il y a tant de perfonnes qui ont deux fois la petite vérole que la fécurité*

qu'on peut ſe promettre de l'inoculation ſe réduit à peu de choſe.

4°. *Qu'il y a un tel nombre de perſonnes qui n'ont jamais la petite vérole, qu'on doit être perpétuellement en crainte de la faire prendre à quelqu'un qui en auroit été exempt toute ſa vie.*

Il tâche d'étayer ſon premier principe par pluſieurs autorités; je lui en avois opoſé un plus grand nombre avec cette différence que la plupart de celles qu'il cite, ſont auſſi en ma faveur, mais cet auteur diſtingué veut preſque par-tout qu'une exception ſerve de regle. J'en pourrois citer une infinité d'autres, mais Mr. DE HAEN n'en trouveroit que bien peu à citer. Dans la lettre adreſſée à Mr. RONCALLO, j'ai fait uſage de deux nouvelles autorités. Qu'il me ſoit permis d'en rapporter ici quelques-unes de toutes récentes & une autre, qui avoit été omiſe lors de l'impreſſion de la premiere lettre. „ A Amſterdam, ce ſont les pa„ roles de KERKRING, la petite-vérole „ régnoit au commencement de l'an „ 1669, de maniere que ſur environ cent „ & trente perſonnes qu'on enterroit „ chaque ſemaine, il y avoit cent en„ fants qui étoient morts de la petite„ vérole ". L'auteur anonyme de *l'eſſai ſur la nature*, &c. *de la petite vérole*

(*) eſt témoin „ que, dans les années
„ 1671 & 1672, il avoit regné dans plu-
„ ſieurs comtés en Angleterre, une petite
„ vérole accompagnée de mauvais ſymp-
„ tômes, que plusieurs en étoient morts,
„ & que dans la petite ville qu'il habi-
„ toit & dans la paroiſſe, il en étoit mort
„ environ ſoixante-ſix ".

Lorſque Mr. DE HAEN a rendu compte des nécrologues de Londres, il a dû être affligé en voyant que la petite vérole avoit tué à Londres 2096 perſonnes en 1683, 3138 en 1710, 3538 en 1752, 2359 en 1754, & en général qu'une année comportant l'autre, le nombre des morts alloit chaque année à 2000. Qu'on ſuppoſe donc maintenant qu'il meurt chaque année à Londres trente mille perſonnes, il s'enſuivra que la ſeule petite vérole en emporte la quinzieme partie, en partant des mêmes calculs que Mr. DE HAEN nous a oppoſés dans la vue de nous réfuter. Mais ſi vous faites attention que dans cette ville qui eſt extrêmement peuplée, il meurt beaucoup d'étrangers qui ont eu la petite vérole ailleurs, & que pluſieurs enfans de Londres en meurent hors de la ville, vous verrez bientôt que le calcul que nous

(*) *Tentamen de natura, &c. variolarum.*

oppoſons à nos adverſaires eſt bien modéré. Outre cela ce calcul eſt établi, comme ſi tous les hommes avoient la petite vérole ; mais s'il y en avoit un bon nombre qui en fuſſent exempts, comme le prétendent les ennemis de l'inoculation, combien le danger de la mortalité n'en ſeroit-il pas plus grand ? C'eſt ce que Mr. DE LA CONDAMINE a obſervé avec ſagacité.

Voici des paroles remarquables de Mr. LIEUTAUD qui a vieilli dans l'exercice d'une pratique nombreuſe. *Il réſulte de tout ce que nous venons d'expoſer que la petite vérole eſt une maladie des plus meurtrieres : l'inoculation pratiquée ailleurs avec beaucoup de ſuccès eſt le ſeul moyen qui puiſſe arrêter cette mortalité : il faut eſpérer qu'on ouvrira enfin les yeux, & que le bien public l'emportera ſur les vues & l'intérêt des particuliers.* Une autorité non moins reſpectable que celle-là, c'eſt celle de Mr. TRALLES, de cet excellent homme qu'on peut mettre à tant de titres au rang des premiers médecins de notre ſiecle, & qui fait auſſi grand cas de l'inoculation : je rapporterai d'autant plus volontiers ce qu'il en dit, qu'il fait très-bien voir en même tems les dangers de la maladie & l'utilité du remede. „ Il eſt fâcheux, dit-il,

„ que nous n'ayons pas encore pu
„ par-tout en Allemagne parvenir, aussi-
„ bien qu'en Angleterre, à détruire les
„ préjugés anciens de nos peres & de
„ nos amis, préjugés qui s'opposent à
„ une invention qu'on devroit par-tout
„ approprier au bien public. Mais la véri-
„ té & l'expérience se répandront toujours
„ davantage, elles éleveront leur forte
„ voix, & après avoir détruit solidement
„ les objections des théologiens, des
„ moralistes & des médecins, elles triom-
„ pheront enfin aussi des obstacles que
„ leur oppose la pusillanimité : combien
„ de milliers de personnes ne conserve-
„ ront-elles pas alors à leurs parens, à
„ leurs freres, à leurs sœurs, à leurs
„ maris, à leurs femmes, à leurs amis!
„ Combien n'épargneront-elles pas un
„ jour de deuils aux maisons les plus
„ illustres, & même aux maisons roya-
„ les ! Quel ne sera pas le nombre im-
„ mense de chef-d'œuvres de la DIVINI-
„ TÉ qui ne seront pas détruits, qui ne
„ seront pas effacés du nombre des vi-
„ vans ! "

Cet homme célebre n'ignore cependant pas, puisqu'il en avertit, que plusieurs milliers d'enfans échappent heureusement à la petite vérole, soit par le secours de la nature, soit par celui de

l'art ; mais auſſi des obſervations impartiales & exactes lui ont appris, de même qu'à d'autres médecins, qu'il y a des petites véroles heureuſes & d'autres qui ſont funeſtes ; & comme cette variété eſt un effet de celle qui arrive dans les circonſtances phyſiques dans leſquelles ſe trouvent ceux qui prennent cette maladie, c'eſt aux gens de l'art à examiner avec ſoin quelles ſont celles de ces circonſtances qu'il faut éviter, & quelles ſont celles dont on doit déſirer le concours, afin de profiter de celles-ci pour procurer la petite vérole. Les Genevois regrettent tout nouvellement la perte de pluſieurs perſonnes que cette maladie leur a enlevées, entr'autres le ſecond des comtes de HOLSTEIN, & Mr. DE PLESSEIN appartenant à une maiſon très-noble. La mort des princeſſes de Naſſau m'a rappellé un paſſage qui a trait aux petites véroles qui attaquent particuliérement certaines familles, il eſt de Mr. SIDOBRE dont la réputation à la vérité eſt d'ancienne date, mais dont Mr. DE HAEN parle avec éloge, quoique peu de médecins le citent : „ la petite vérole, „ dit-il, eſt funeſte dans certaines familles. Nous avons vu à Montpellier „ des enfans de familles illuſtres être „ emportés en peu de tems, après avoir

„ été tourmentés des plus fâcheux ſymp-
„ tômes de la petite vérole ".

Il n'y a-qu'à lire tout le chapitre qui traite du pronoſtic de cette maladie, pour ne pouvoir preſque plus douter qu'elle eſt dangereuſe : & dans le moment où j'écris ceci, je reçois un ouvrage tout fraîchement ſorti de la preſſe ; intitulé *des maladies des enfans & de celles de la peau* (†), dont on dit que l'auteur eſt un ancien médecin de Montpellier, & dans lequel je trouve ce qui ſuit au ſujet du pronoſtic de la petite vérole : „ quelquefois l'épidémie de la pe-
„ tite vérole eſt bénigne ; mais ſouvent
„ elle eſt ſi mauvaiſe qu'il n'en réchap-
„ pe qu'un petit nombre " : & au commencement du chapitre il dit : " ces
„ épidémies ſont de terribles fléaux pour
„ le genre humain, & quelquefois elles
„ ſont ſi dangereuſes qu'elles tuent un
„ nombre prodigieux de perſonnes ".
Cet auteur ne paroît pourtant pas tenir le parti de l'inoculation.

Qu'y a-t-il enfin ? de quelque côté que nous portions nos regards, nous trouverons qu'il y a des petites véroles très-fâcheuſes ; & ſi vous exceptez peut-être vingt médecins, tous les autres avec

(†) *De morbis puerilibus & cutaneis.*

tout le genre humain regardent cette maladie comme une maladie affreuse; & on ne peut se permettre de passer sous silence que, tandis que les ennemis de l'inoculation s'efforcent à démontrer la bénignité de la petite vérole, ils citent les succès de Lœber, qui a pleuré plusieurs de ses propres enfans que la petite vérole lui a enlevés, ce que Hamberger a publié avant sa mort. Sans m'arrêter donc davantage à des témoignages nouveaux & superflus qui prouvent cette triste vérité, je passerai au second principe, savoir, *que la petite vérole inoculée tue presque autant de monde que la petite vérole naturelle.*

Nos célebres adversaires se trouvent ici d'accord avec nous, en ce qu'ils égalent le danger de la petite vérole inoculée avec celui des petites véroles naturelles les plus bénignes, telles qu'ils les supposent : mais on peut leur objecter qu'il en est de très-mauvaises; il faut donc employer la méthode qui procure les avantages des plus bénignes. Et on peut très-bien appliquer ici les paroles du grand Harvei, qui, en parlant de la multitude de futilités qu'on opposoit aux observations qui établissoient inébranlablement la circulation du sang, disoit : „ quiconque veut savoir ce qui

„ en eſt, doit voir ſi ce qui a rapport à „ cette queſtion, & qui eſt viſible & „ tombe ſous les ſens, eſt vrai ou ne „ l'eſt pas; ou bien il doit s'en rapporter au témoignage de ceux qui ont „ fait les expériences; il n'y a point de „ moyen plus évident pour s'inſtruire „ & pour parvenir à la certitude ".

Je ne puis paſſer ſous ſilence ce que je lis, pendant que ceci s'imprime, dans une lettre très-ſavante & très-polie de Mr. DE HAEN. *Il y a deux moyens d'éviter la mortalité dans cette maladie. Le premier eſt l'inoculation, l'autre eſt une bonne méthode de traiter la maladie.* Maintenant nous ſommes aſſurément preſque du même avis. Ce célebre auteur a eu la bonté d'accompagner cette lettre de l'excellent opuſcule qu'il a publié en dernier lieu (*), où je trouve ces mots à la page 102, „ la même année derniere en „ 1759, j'ai entendu des médecins déteſter en ma préſence l'extrême mortalité de la petite vérole de cette an- „ née, & ſuivant le nécrologue de Vien- „ ne, il leur en eſt mort l'année précéden- „ te environ 500 perſonnes ". Ce ſavant diſtingué objecte qu'après la mort de perſonnes qui avoient été inoculées, on

(*) *Febrium diviſio*, &c.

avoit publié des loix qui défendoient l'inoculation chez de semblables sujets: cela lui donne lieu de tourner cette méthode en ridicule par des plaisanteries pleines de sel.

Mais est-il assez impartial? Des imprudens ou des fanatiques, car je ne disconviens pas que l'inoculation n'ait ses fanatiques, ont inoculé une personne attaquée de la phthisie; est-il donc ridicule que des médecins mieux instruits aient attribué la mort de cette personne à la phthisie, & qu'ils défendent d'inoculer par la suite des personnes atteintes de cette maladie? N'est-il pas probable que, tandis que tant de personnes se mêlent de l'inoculation, il y en aura plusieurs qui l'emploieront mal-à-propos, & faut-il la taxer à cause de cela? Faut-il interdire la médecine électrique, parce que faute de l'avoir administrée avec précaution, elle a été inutile aux uns & nuisible à d'autres? Le sort du quinquina a été autrefois le même que l'est aujourd'hui celui de l'inoculation; & tandis qu'il guérissoit des milliers de personnes, il faisoit du mal à une ou deux à qui on l'avoit donné sans précaution; les partisans de ce remede n'en craignoient pas plus de se déshonorer & de le décréditer en avouant leur im-

prudence : pourquoi les partisans de l'inoculation seroient-ils privés d'un pareil privilege, & pourquoi ne citerois-je pas ici un passage de S. JÉROME qu'a cité en pareil cas l'excellent Mr. BADI ? *Ceux qui ne croient pas un fait, dont ils ne veulent pas reconnoître la réalité, le nient ordinairement en fermant les yeux à l'évidence.*

Il seroit ennuyeux & inutile de s'arrèter à la troisieme & à la quatrieme objections, puisqu'elles ont été refutées ailleurs fort au long, & que leur futilité est reconnue *sur les montagnes par les bergers, sur les théâtres par les poëtes, dans les assemblées par les ignorans, dans les bibliotheques par les savans, & dans les écoles par les maîtres.*

Mr. DE HAEN avertit que je n'ai rien dit de la moralité de la question, & que j'en ai remis la solution au célebre CHAIS, parce qu'elle nous avoit paru trop difficile à Mr. DE LA CONDAMINE & à moi. Il est vrai que j'ai abandonné à ce vénérable pasteur cette décision qu'il avoit prise sur lui de son propre mouvement ; mais je ne l'ai pas abandonnée sans y toucher, puisque j'emploie un argument qui est le seul, il est vrai, dont je me serve, mais qui est très-fort, que plusieurs personnes ont trouvé solide,

›lide, & qui, à ce que j'eſpere, a été 'ouvé tel par mon adverſaire, puiſqu'il 'en dit pas un mot.

Enfin, comme je vois que les rai- ›ns par leſquelles il inſiſte ſur l'impoſ- bilité de l'inoculation d'après les pré- ɜptes des inoculateurs, & d'après l'hiſ- ›ire des épidémies, par où il prétend émontrer qu'on ne trouvera jamais un ɜms favorable à l'inoculation ; comme : vois, dis-je, que ces raiſons n'ont fait npreſſion ſur perſonne, je ne m'en oc- ɜperai pas : mais j'examinerai, ainſi u'il convient que je le faſſe, ce dont ɜ grand homme veut bien faire part u public dans la ſeconde édition de *inoculation juſtifiée* (*), que j'ai déja romiſe il y a long-tems, mais que je eux garder encore pendant quelque ɜms dans mes papiers, fondé ſur cet dage, qui dit qu'on fait aſſez tôt ce que on fait aſſez bien.

Mais je ne veux pas garder le ſilence ɹr le petit ouvrage de Mr. DE HAEN, ıns vous déclarer que Mr. VAN SWIE- 'EN m'a fait eſpérer qu'il écriroit en ıveur de l'inoculation, ce dont on verra

(*) Cet ouvrage, dont il a déja paru trois édi- ons à Lauſanne, ſe trouve chez *François Graſſet & compagnie*, éditeurs des ouvrages de Mr. Tiſſot.

la preuve, ſi je ne me trompe, dans le quatrieme tome de ſes commentaires; car ſon illuſtre ami n'auroit pas manqué de dire qu'il déſapprouvoit l'inoculation, s'il eût été du même avis que lui: & il feroit aſſurément bien affligeant que cet ouvrage immortel tranſmit à nos derniers deſcendans la cenſure d'une pratique, de laquelle on s'étonnera alors qu'on ait pu un jour conteſter par-tout l'utilité.

Je ne me mets donc point en peine des vaines déclamations & des invectives, qui de tout tems furent marquées au coin de l'erreur; & au lieu de ſe fâcher, on ne fera que rire aux dépens de cet écrivain qui, poſſédant auſſi-bien la géographie que le latin & l'hiſtoire littéraire, dit de Mr. DE HAEN, qu'il eſt *profeſſeur à Vindobone en Allemagne*, & qui appelle l'inoculation *une pratique plus meurtriere que les guerres les plus ſanglantes*; peut-on s'empêcher d'en rire (*)? Mais on reprime cette envie de rire, pour donner des larmes au malheur de Mr. CANTWEL, car tandis qu'il s'efforce de démontrer que la petite vérole naturelle eſt bénigne, & que l'inoculée eſt maligne, l'événement

(*) *Riſum teneatis amici.*

refute ſon diſcours, & la mort de ſa fille unique, tuée par la petite vérole naturelle, prouve que ce pere infortuné s'eſt trompé. Mais je me fais de la peine de renouveller une affliction ſi amere (†).

Voici ſur quoi je fonde mon aſſurance; le mercure, le tartre émétique, l'opium, le quinquina, l'ipécacuanha & je ne ſais combien d'autres remedes, dont on a long tems blâmé & condamné l'uſage, l'ont enfin emporté ſur la calomnie; l'inoculation, dont l'utilité eſt bien plus grande & qui a les mêmes obſtacles à ſurmonter, aura auſſi un jour le bonheur d'en triompher. L'irritabilité dont vous prenez la défenſe aura auſſi cet avantage, quoiqu'elle ait à eſſuyer les contradictions de tant d'adverſaires dont une partie cependant ſont vaincus, mais qui n'ont négligé aucune tentative pour n'être pas forcés d'avouer leur défaite. D'autres, voyant déja qu'on ne peut plus la nier, prétendent qu'elle n'a pas été inconnue aux anciens; objection qu'on n'avoit pas eu honte d'oppoſer à la circulation. Qu'on accorde, ſi l'on veut, que l'irritabilité n'eſt qu'une ancienne découverte renouvellée; mais ſi les anciens en ont parlé dans leurs ouvrages,

(†) *At infandum tædet renovare dolorem.*

pourquoi tous les adversaires de cette doctrine l'ont-ils ignoré ? C'est quelque chose de tout-à-fait ridicule que les subterfuges de cette vanité, qui fait qu'on est injuste envers ses contemporains, & qu'on attribue à des gens qui ne sont plus tout ce qu'on ne peut pas s'arroger.

Il est une autre classe de ces gens qui se contentent de taxer une invention de futilité, & de s'écrier que c'est une inutilité bonne pour la plaisanterie. Mais ces mêmes gens exciteront assurément vos risées, si vous voyez comme ils élevent jusqu'aux nues les plus petites découvertes de physique, d'anatomie & de botanique, jusqu'à un osselet, tel que tout cadavre en offre en assez bon nombre à chaque anatomiste, ou bien si vous voyez comme ils déduisent au long un différend survenu entre deux auteurs, dont chacun s'approprie la découverte d'un troisieme : nos descendans riront d'un pareil jugement, eux qui verront que cette prétendue inutilité est comme une base inébranlable sur laquelle sont établies la physiologie, la pathologie & la thérapeutique.

Je n'ai aucun intérêt à tenir le parti de l'irritabilité, je n'y suis porté par aucun préjugé suggeré par l'autorité d'un

maître : Mr. DE HALLER n'a jamais été le mien, quoique les auteurs du journal des ſavans le croyent ainſi; il eſt vrai, & j'en conviens avec plaiſir & avec reconnoiſſance, que je lui dois beaucoup de choſes dans la théorie & dans la pratique; ſciences, dont il a également traité en maître : mais avant que je connuſſe ce grand homme, avant que je vous connuſſe, monſieur, (& je vous ai connu l'un & l'autre trop tard à mon gré), j'avois fort bien compris d'après la lecture de vos ouvrages que la doctrine de l'irritabilité ne répandoit pas moins de jour ſur la médecine que celle de la circulation du ſang : ces deux belles découvertes ſont le pendant l'une de l'autre, & ſi on retranche l'une, l'autre demeure comme boiteuſe.

Il y a cinq ans que j'indiquai, dans une brochure faite à la hâte, quelques utilités pratiques de l'irritabilité; il en eſt une infinité d'autres qu'un examen plus attentif m'y a fait découvrir, & qu'il me ſeroit facile d'indiquer aujourd'hui; & je vois avec plaiſir combien il eſt avantageux de connoître parfaitement d'auſſi excellens perſonnages que Mrs. GAUBIUS & TRALLES.

Il eſt un troiſieme ordre de gens qui vous paroîtront ſinguliers : je veux par-

ler de ceux qui, étant forcés d'admettre l'irritabilité, se forgent une hypothese qui la présente sous une face nouvelle, du moins à leurs yeux & différente de celle dont vous parlez, sans être fondés sur aucune expérience. Ils accordent l'irritabilité à toutes les parties solides du corps humain, tandis qu'il est démontré avec une certitude mathématique que toutes ces parties, excepté les chairs, en sont dépourvues. Tout en étendant les domaines de cette propriété, ils lui ôtent de son activité, & en lui refusant le pouvoir de mettre le cœur en mouvement, ils en font une propriété universelle à la vérité, mais qui n'est pas d'une grande importance. On peut à peine croire que, tandis que les disciples de Mr. DE HALLER, & ceux qui dans toute l'Europe ont répété les mêmes expériences avec les mêmes résultats, & ont vu qu'il n'y avoit que la fibre musculaire qui fût irritable, & qu'ils ont démontré invinciblement que cette propriété étoit la source des mouvemens vitaux, qu'il se trouve d'un autre côté des gens qui méprisant les expériences, & n'ayant observé nulle part l'irritabilité, veulent qu'elle existe dans tout le corps, & qui en même tems prétendent qu'elle est incapable de mettre en jeu

les mouvemens vitaux. Ah ! eſt-il poſſible que l'eſprit humain s'aviliſſe à ce point là, & que chacun aime mieux ſe forger & s'approprier une erreur que d'embraſſer la vérité chez autrui ?

Mais ne croyez pas que ce ſoient là toutes les erreurs qu'on commet au ſujet de l'irritabilité. Car il eſt des gens qui, ne faiſant pas une diſtinction exacte des marques caractériſtiques de l'irritabilité & de la ſenſibilité, attribuent l'une & l'autre aux nerfs. Il eſt vrai que lorſqu'on a coupé les nerfs, un muſcle ne conſerve pas long tems ſon irritabilité ; s'enſuit-il qu'il faille attribuer cette propriété aux nerfs qui n'en ſont point doués ? Non aſſurément. Qu'eſt-ce donc ? L'irritabilité eſt une propriété des muſcles qui ſont dans un état d'intégrité & ſains, & quelle que ſoit la cauſe qui diminue cette intégrité, l'irritabilité en ſouffrira ; or les nerfs ſont néceſſaires pour l'intégrité des muſcles. Un muſcle eſt tiede dans ſon état d'intégrité, lorſqu'il eſt froid, ſon irritabilité eſt détruite, faudra-t-il à cauſe de cela attribuer cette propriété à la tiédeur ? On y eſt autant autoriſé qu'à l'attribuer aux nerfs. Et les nerfs & la tiédeur ſont des conditions ſans leſquelles elle ne peut avoir lieu. Le mouvement d'un

horloge dépend de la gravitation du pendule, mais si quelqu'une des roues, même la plus petite, est courbe ou inclinée, cela fait cesser le mouvement de cette machine, lequel ne dépendoit cependant point de cette roue. Cette comparaison est très-juste. Mais où trouvera-t-on quelqu'un qui admette une comparaison contraire à une hypothese à laquelle il est attaché? En réfléchissant sur tant d'inconséquences, je me suis rappellé plus d'une fois ces jolis vers de GUARINI, qu'on peut très-bien appliquer ici en en changeant un peu le sens :

A che del saper nostro
Insuperbite, o miseri mortali?
Questa parte di noi ch' entenda e vede
Non è nostra virtù, ma vien dal cielo.
Esso la da come a lui piace, e toglie (*).

Plut-à-Dieu que cette erreur fût la derniere sur cette matiere! mais nous ne sommes pas assez heureux pour cela,

(*) Voici le sens de ces vers ; *oh! misérables mortels, pourquoi vous enorgueillissez-vous de notre savoir? Ce n'est pas à notre intelligence que nous sommes redevables de ces organes par lesquels nous entendons & nous voyons, mais ce sont des dons du ciel, qu'il nous accorde ou nous ôte comme il lui plait.*

car vous trouverez bien des gens qui attribuent l'irritabilité à l'ame ; ils abjureroient cependant bientôt cette erreur, s'ils possédoient bien toute l'histoire de l'irritabilité, car l'irritabilité est peut-être encore plus grande dans les végétaux que chez les animaux, puisqu'il paroît qu'elle seule fait dans les plantes les effets qu'elle ne fait chez les animaux qu'autant qu'elle agit de concert avec la sensibilité. L'ame & l'irritabilité n'ont donc rien de commun ; mais il ne falloit pas ôter à l'ame la prérogative qu'on lui a accordée d'être l'origine des mouvemens du corps. Les partisans de ces opinions ne sont cependant point d'accord en ceci, & comment le seroient-ils, tandis qu'ils sont dépourvus d'expériences ?

Mais cette prérogative de l'ame ne se soutiendra pas long-tems ; Mr. BATTIES a fait voir en dernier lieu avec beaucoup de force qu'elle étoit nulle, & j'espere faire voir bientôt qu'elle n'existe point, je prouverai en même tems ouvertement qu'il n'importe point à la religion que les mouvemens vitaux des animaux soient un effet de l'influence de l'ame plutôt que de celle d'un principe matériel ; & même, si on pouvoit une fois prouver que la matiere est incapable de

perpétuer le mouvement, nous ferions assurément bientôt réduits au point d'accorder une ame à tout être vivant & aux plantes, même à celles qui ont le moins de vie, puisqu'il y a une infinité de plantes dans lesquelles la somme des mouvemens vitaux est plus grande que chez un bon nombre d'animaux. La vie des plantes ne dépend cependant d'aucun secours externe, qui ne se trouve pas chez les animaux : le mouvement a donc la même origine dans les uns & les autres, & il n'y en a point de plus efficace que l'irritabilité.

C'est quelque chose de fort important que cette analogie entre les animaux & les plantes; les anciens ne se sont point contentés de l'observer légérement, & certains modernes ne l'ont que trop méprisée, le sachant & le voulant : vous pourrez l'examiner en détail dans le livre intitulé (de la nature ;) mais qu'il me soit permis de vous en parler ici en peu de mots, afin que mieux instruit par votre réponse, je puisse approcher de plus près de la vérité. LA METTRIE, cet auteur fameux dans un tems, a publié un petit ouvrage où il ne manque pas de génie, dans lequel il a exposé quelques affinités, sur-tout des affinités anatomiques; mais en cherchant à déduire de

cette comparaiſon la vraie cauſe des mouvemens communs à ces deux claſſes, il faudra que je recherche avant toutes choſes quelle eſt l'influence qu'ont ſur l'une & l'autre les cauſes univerſelles du mouvement dans notre globe, ſurtout l'air & le ſoleil; & ſi je ne me trompe, je démontrerai avec la plus grande facilité que l'influence de l'un & de l'autre eſt la même, chez les animaux & dans les plantes.

Perſonne n'ignore que la privation de l'air fait périr auſſi promptement les plantes que les animaux. Perſonne n'ignore qu'un air corrompu eſt également mortel pour le jardinier & pour la laitue. Et l'influence du ſoleil n'eſt pas moindre que celle de l'air. Le regne végétal a ſes eſpeces nocturnes, & dans le tems que ſe livrent au ſommeil les oiſeaux & les autres animaux que la néceſſité ou quelque abus n'oblige pas de veiller, dans le tems que s'y livrent les malades dont les forces affoiblies ſe remettant & prenant le deſſus ſur celles de la maladie, en font ceſſer les redoublemens, dans le tems que le ſommeil adoucit les infirmités qu'occaſionne chez les enfans une trop grande foibleſſe, & après qu'ils ont été aſſez bien pendant le jour; dans ce même tems, les plantes jouiſſent d'un repos

qui leur eſt propre, comme l'a découvert Mr. DE LINNÉ; & Mr. HILL a prouvé que ce repos étoit dû à l'abſence du ſoleil. Tandis qu'en automne la circulation ceſſe peu-à-peu dans les plantes, elle ceſſe auſſi chez une infinité d'eſpeces d'animaux. Il ſemble qu'auſſitôt les uns & les autres de ces êtres ſont privés de la vie. Lorſque le printems ramene la chaleur ſur la terre, ils reprennent les uns & les autres de la vie par une pareille gradation.

Les obſervateurs attentifs ſavent qu'il eſt des plantes à l'aſpect deſquelles on peut juger à coup ſûr au milieu du jour, ſi le ſoleil luit ou s'il eſt caché par des nuages; les voyageurs ſavent combien il leur importe d'être à l'abri du ſoleil, ſoit que cet abri leur vienne d'un nuage, d'un arbre ou de quelqu'autre corps qui en intercepte les rayons: car lorſqu'il luit, les inſectes qui en ſont plus animés les tourmentent, au lieu qu'ils languiſſent & l'épargnent lorſqu'il ne paroît pas. Et en ceci l'influence du ſoleil paroît beaucoup plus grande ſur les inſectes que ſur les plantes, ce qui fait en faveur de notre ſyſteme. Mais je l'avoue, je ne daignerois pas chercher à réfuter cet argument, car on pourroit y objecter avec raiſon que cette



différence vient de celle des élémens dans lesquels se trouvent les plantes & les animaux. Car tandis que la terre qui est dense conserve long-tems sa chaleur, elle la communique pour quelque tems aux plantes & presque dans le même degré, lors même que la cause de cette chaleur a disparu; l'air étant beaucoup moins dense perd bientôt la chaleur qu'il avoit reçue.

L'inaction fait languir les animaux, le défaut de mouvement fait aussi languir les plantes, & cette observation donne déja l'explication de plusieurs phénomenes. Chaque espece d'animaux est pourvue des alimens qui lui sont propres, & ils périssent s'ils en manquent; il n'est point aujourd'hui de physicien qui nie qu'il y ait un pareil choix pour la nourriture des plantes. Tel animal qui vit naturellement dans tel climat, dans telle terre & dans telle eau, ne pourra prospérer nulle autre part; chaque plante a aussi son lieu natal, hors duquel elle ne peut plus avoir ni vigueur ni vie; les végétaux ont aussi leur nostalgie (que nos adversaires en prennent occasion, s'ils veulent, de ridiculiser les Suisses). Les plantes ont leurs maladies, & des maladies qui ont de l'affinité avec celles des animaux; les remedes des unes

& des autres ne different pas beaucoup. En un mot, & ſans parler d'une infinité d'autres comparaiſons, c'eſt des mêmes cauſes que dépendent dans ces deux regnes, l'accroiſſement, la ſanté, la vie, les imperfections, les maladies, la mort; donc les mêmes cauſes, ou du moins des cauſes de même genre, ſont l'origine des mouvemens vitaux.

On repliquera peut-être que les mouvemens ſont plus grands chez les animaux que dans les plantes; la réponſe eſt toute prête. Il ſeroit facile de démontrer qu'il eſt un plus grand nombre de plantes, dans leſquelles la ſomme des mouvemens, qui réſulte de la maſſe qui ſe meut, de la viteſſe du mouvement, du chemin à parcourir, de la force des réſiſtances, eſt plus grande que dans les animaux d'une maſſe égale. Au reſte rien n'empêche, & je l'accorde volontiers, que la cauſe interne du mouvement des plantes, concourant avec les cauſes externes, que cette propriété qui n'a lieu ni dans les minéraux, ni dans les plantes mortes, & qui eſt plus active dans telle plante, tandis qu'elle eſt plus foible dans telle autre; que cette propriété, dis-je, n'ait plus d'efficacité chez les animaux : je prétens ſeulement qu'elle eſt de même genre, ſavoir qu'elle eſt ma-



térielle, & j'eſpere que je le prouverai un jour invinciblement. Elle eſt la baſe inébranlable de toute certitude dans l'économie animale. Elle eſt la vraie nature. Il eſt vrai qu'elle peut être troublée par des cauſes morales; mais que s'enſuit-il de là ?

Cette irritabilité eſt le pendule de l'horloge, mais il eſt beaucoup de choſes qui peuvent diminuer, augmenter, troubler les effets de l'action de ce pendule, & l'ame eſt de ce nombre. Car les mouvemens que celle-ci excite ſont toujours de courte durée, irréguliers & turbulens : les mouvemens vitaux au contraire ſont continus & uniformes; ceux-ci ont donc une autre origine, & il eſt heureux que cela ſoit ainſi, car la circulation ſeroit continuellement dans un état d'égarement, ſi le mouvement du cœur dépendoit de l'ame, ou plutôt elle tomberoit bientôt dans cet état; car une machine dans laquelle il y auroit des mouvemens auſſi turbulens ne ſubſiſteroit pas long-tems. Une obſervation journaliere ne démontre-t-elle pas que le terme de la vie eſt d'autant plus court que l'ame s'eſt plus ſouvent mêlée de la circulation ? Aſſurément je ne pourrois guere croire que les animiſtes même les plus zélés ſe laiſſaſſent amener au

point de confier à leur ame les rênes de leur cœur, si cela étoit au pouvoir de l'homme.

A l'occasion de ces partisans de l'ame, du nombre desquels sont plusieurs savans très-célebres par leurs connoissances & par leurs talens, & à qui je dois de la vénération, je ne puis m'empêcher de vous témoigner combien de fois j'ai été surpris de voir que ces auteurs, qui attribuent la plus grande influence sur le corps à un être spirituel, sont les mêmes qui se fondent avec le plus de confiance sur les mathématiques, pour expliquer par elles les phénomenes de cette machine *pneumato-corporelle*. Je ne suis point ennemi des mathématiques, du moins autrefois n'ai-je point été novice dans cette science, ayant été disciple de deux grands mathématiciens Mrs. CALENDRINI & CRAMER dont on doit chérir à jamais la mémoire, mais depuis que j'ai commencé à comprendre ce que c'étoit que la médecine, j'ai toujours cru que les mathématiques étoient de peu d'usage, non pour le médecin lui-même, mais pour la médecine; & la multitude de livres de médecine mathématique que j'ai lus depuis ce tems-là ne m'a pas engagé à penser différemment.

Je conviens que connoiſſant les propriétés élémentaires de notre corps, on pourra ſans doute très-bien expliquer ſes mouvemens, & cela avec autant de certitude qu'on l'a fait par rapport aux planetes ; mais de trouver ces propriétés, c'eſt là une grande difficulté. L'élaſticité, l'irritabilité, la chaleur & le froid, d'où dépendent la dilatation & la condenſation, les diverſes acrimonies & la ſenſibilité, ont de grandes influences & des influences inégales pour chaque individu dans la mécanique du corps humain, & on ne peut les ſoumettre à aucun calcul : l'attraction entre les corps les plus prochains a auſſi ſes influences qu'on n'a pu encore aſſujettir à aucun calcul exact. Quelles ſeront donc les propriétés élémentaires d'après leſquelles vous ſoumettrez une fonction au calcul, tandis que les cauſes même les plus connues de cette fonction n'admettent juſqu'ici aucune eſpece de calcul ? De quelle utilité ſeront des calculs fondés ſur des propriétés élémentaires hypothétiques ?

Voici comme raiſonnent les animiſtes ; les mouvemens vitaux agiſſent avec une force ſupérieure à celle des cauſes mécaniques, mais l'effet ne peut pas avoir plus d'activité que ſa cauſe ; donc ces mouvemens tirent leur origine d'une

cauſe immatérielle. Mais il y a ici un ſophiſme, tel que celui que les dialecticiens appellent une *énumération imparfaite*, car en faiſant l'énumération des cauſes, ils n'en indiquent que quelques-unes ſans parler des autres. Il eſt vrai que la force des mouvemens vitaux eſt ſupérieure à celle des forces mécaniques de la plupart des corps inanimés; mais où ont-ils appris qu'il n'eſt point d'autre force dans les corps animés; où ont-ils vu que cette force, dont l'exiſtence eſt déja démontrée invinciblement, ſoit aſſujettie aux mêmes loix que les corps privés de vie? L'effet ne peut avoir une activité plus grande que celle de ſa cauſe, j'en conviens; mais il y a encore ici une énumération imparfaite, en ce que ces meſſieurs ſe plaiſent à ne conſidérer que la force qui agit, ſans parler de celle qui réagit, & qui, ayant lieu dans un corps où elle eſt comme empriſonnée, n'a beſoin que d'être un peu aidée pour rompre ſes liens & agir avec un effort prodigieux.

Il ne manque point de ſemblables exemples, ſoit dans la nature, ſoit dans les arts. Un habile artiſte fait conſtruire une voûte de maniere que, tant que la clef de cette voûte demeurera à ſa place, elle ne pourra céder à aucun effort;

cette clef peut être faite de façon qu'une très-petite force ſoit capable de la remuer de ſa place ; mais auſſi-tôt qu'elle eſt ôtée, la voûte tombe avec une force prodigieuſe; eſt-ce que cette force lui venoit de la très-petite force qui a remué la clef? Point du tout, cette force avoit lieu dans cette voûte.

Lorſqu'on frotte un caillou avec de l'acier, avec une force qui ne mettroit pas une demi-livre en mouvement, il en ſort aſſez de feu pour réduire une ville entiere en cendres & en fumée ; & quel eſt le nombre qui exprimera de combien l'effet a ſurpaſſé la cauſe qui l'a produit ? Mais il y avoit dans les corps qui ont été conſumés une cauſe inconnue qui y exiſtoit avant cet effet, & dont la force étoit de beaucoup ſupérieure à la premiere. Suppoſons maintenant que la force du feu ſoit inconnue à tout le monde, & il y a peut être pluſieurs forces pareilles dont on ignore encore l'exiſtence : ſi un habile artiſte avoit conſtruit une machine, au moyen de laquelle l'approche d'une ſeule étincelle excitât un grand mouvement, nos médecins mathématiciens argumenteroient ainſi avec un grand appareil de mathématiques & peut-être de métaphyſique. *L'effet ne peut pas être plus grand*

que sa cause, mais le mouvement de cette machine est plus grand que celui qui a fait sortir l'étincelle, donc il ne vient pas de cette étincelle; mais de quelque esprit capable de produire le mouvement. Il en est entiérement de même par rapport à l'irritabilité, ou à quelque autre force motrice des mouvemens vitaux. Il y a trop de présomption à rejetter tout ce qui est nouveau : un jour instruit un autre jour, & la postérité découvrira ce que nous ne savons pas, pourquoi notre siecle blâmeroit-il ce qu'ignoroient les précédens ? Il est peut-être une infinité d'autres propriétés qui ont été données à différentes especes de corps, qui sont soumis à des loix de mouvement jusqu'ici inconnues, & qui exciteront dans la suite de nouvelles querelles, aussi longtems qu'il existera des hommes qui auront honte d'apprendre quelque chose des autres.

Sans parler donc de tous ces calculs auxquels on emploie trop de tems inutilement, il ne reste que la seule observation qui soit propre à enrichir la médecine : c'est, je l'avoue, une route difficile & que peu de gens peuvent suivre, tandis que celle des hypotheses est aisée à tenir pour tout le monde. Toutes les fonctions du corps dépendent du mou-

vement & du ſentiment ; c'eſt de l'irritabilité que vient le mouvement que les muſcles donnent aux autres parties ; l'ame ſent par les nerfs, & c'eſt par le moyen des nerfs qu'elle produit des mouvemens qui lui ſont propres ; c'eſt de ces divers mouvemens que dépend la nature des diverſes humeurs & l'appareil des diverſes ſecrétions. Si vous faites attention à ces trois choſes dans un eſprit d'obſervation, en conſidérant en même tems quel peut être l'effet des circonſtances extérieures & environnantes, des alimens & des remedes, vous approviſionnerez bientôt la médecine d'une foule de bonnes choſes qu'on n'auroit jamais trouvées en ſuivant le chemin battu. Mais il eſt bien tems de mettre un frein à la rapidité de ma plume : tout en voulant vous entretenir en peu de mots d'une maladie aſſez rare, j'y ai ajouté pluſieurs choſes étrangeres à ce ſujet ; puiſſent-elles ne pas vous déplaire ! Portez-vous bien, mon cher ZIMMERMANN, mon illuſtre ami, & ne faites pas attendre long-tems aux gens de bien les excellens ouvrages que vous vous propoſez déja depuis long-tems de publier, & que vous avez achevés en partie, celui qui traite *des tempéramens*, dans lequel vous expoſerez dans un ſi

grand jour les effets de l'irritabilité, celui *de la ſolitude du médecin* & celui de *l'expérience en médecine* : recevez de bon cœur cette petite diſſertation, quelle qu'elle ſoit; je l'apprécierai ſuivant le cas que vous en ferez : je vous ſalue derechef; & ſoit que vous fixiez votre demeure dans votre patrie, & que mépriſant généreuſement les honneurs, vous vous concentriez dans le ſentiment intérieur de votre propre mérite (*); ſoit qu'étant né pour de plus grandes choſes, vous cédiez aux inſtances du magnifique recteur de l'univerſité de Gottingue, & que vous y agréyez la chaire de profeſſeur que vous rempliriez, en y enſeignant la véritable médecine pratique; ne ceſſez point d'aimer le meilleur de vos amis.

Lauſanne le 6 *Mai* 1760; & *pour la ſeconde fois, le* 10 *Octobre* 1769.

(*) J'ai cru qu'il falloit rendre ainſi ces vers :
Contemnere honores
Fortis, & in te ipſo totus teres atque rotundus.

LETTRE

A MONSIEUR

ALBERT DE HALLER,

Préſident de la ſociété royale des ſciences de Gottingue, membre de l'académie royale des ſciences de Paris, de la ſociété royale de Londres, &c. &c. &c.

SUR

LA PETITE VÉROLE, L'APOPLEXIE ET L'HYDROPISIE.

LETTRE

LETTRE A *MONSIEUR DE HALLER*, SUR LA PETITE VÉROLE, L'APOPLEXIE ET L'HYDROPISIE.

MONSIEUR,

COMME vous possédez parfaitement l'histoire de la médecine, vous n'ignorez pas que les Arabes, qui ont les premiers observé la petite vérole, ont indiqué la véritable méthode de la traiter.

Ils ont averti qu'elle est du nombre des maladies chaudes; & ils ont employé une méthode curative, propre à empêcher que l'inflammation n'aille trop loin : cette méthode consistoit à faire de copieuses saignées, à donner des rafraîchissans, des acides, des lavemens, & à

prescrire une diete très-légere, tandis qu'en même tems ils préparoient la peau, par des vapeurs émollientes, à donner au venin une issue facile. Ils ranimoient les forces languissantes en donnant de l'opium, & ils resserroient le ventre lorsqu'il étoit trop relâché.

Depuis le tems d'ALBUCASIS, qui a été à peu-près le dernier des médecins arabes, & qui a vécu sur la fin du onzieme siecle, jusqu'à la fin du seizieme, les médecins du tems de la basse latinité ont plutôt avili la médecine qu'ils ne l'ont changée. Au commencement du seizieme siecle, PARACELSE qui méprisoit ses prédécesseurs, qui vantoit avec exagération les remedes chymiques & l'opium, fut le fondateur d'une secte, qui dans les maladies aiguës, sur-tout dans les éruptives, cherchant à faire sortir le venin par la peau, rejettoit avec horreur les saignées, les rafraichissans, les lavemens & toutes les évacuations, excepté la sueur. Cette méthode s'établit si bien, sur-tout dans le traitement de la petite vérole, que depuis PARACELSE il se trouve peu de médecins qui aient été entiérement exempts de ce préjugé. Mais pendant deux siecles on a employé des diaphorétiques très-échauffans, des compositions thériacales, des bézoardiques,

des narcotiques, qui en ajoutant à l'activité du virus variolique, ont dévasté toute la terre. Mais, comme vous le dites très-bien, *il importe aux médecins d'ensevelir tout cela dans un éternel silence, pour ne pas laisser aux hommes un souvenir qui pourroit leur rendre odieux le nom d'un art qui leur est si salutaire.*

SYDENHAM a été le premier qui ait élevé la voix contre cette abominable pratique, & qui ait rétabli la méthode rafraichissante.

BOERHAAVE suivant ses traces l'a recommandée avec cette énergie mâle qui lui appartenoit; aussi les disciples de ce grand médecin l'ont-ils adoptée avec empressement; ils l'ont répandue, & aujourd'hui elle n'est inconnue nulle part, & elle est journellement utile à plusieurs personnes; il n'y a plus rien à désirer à cet égard, si ce n'est que tout le monde en fasse usage, & que s'il y a des défauts on les corrige.

L'opium, dont les Arabes faisoient usage avec tant de précaution, a été le remede que SYDENHAM a principalement employé dans sa méthode, il s'y fioit comme à une derniere ressource dans les cas les plus désespérés; il le regardoit comme un calmant capable d'appaiser les plus violens désordres de la sup-

puration. Pour les esprits acides il n'en a pas dit un mot, excepté lorsqu'il s'est agi de la petite vérole maligne. Les auteurs de nos jours ne paroissent pas penser autrement. Le traitement de la petite vérole, & des réflexions attentives sur la nature de cette maladie, m'ont appris à penser un peu différemment. Je vous envoye, monsieur, mes observations & mes réflexions là dessus avec quelques autres sur l'apoplexie & sur l'hydropisie, non dans la vue d'ajouter à vos connoissances, mais pour vous prier d'y faire vos corrections.

J'ai eu moi-même la petite vérole bénigne au mois d'Août de 1743, étant à l'âge de quinze ans, occupé à étudier la physique, & désirant de devenir un jour médecin. Un médecin âgé & respectable me prescrivit un régime utile, qui consistoit à user de thé au lait & de pommes ou de pruneaux cuits; mais il me fit prendre le soir de la thériaque. La nuit qui suivit l'usage de ce remede fut si mauvaise que je refusai absolument d'en reprendre; & j'ai appris dès là, pour ne l'oublier jamais, que les remedes échauffans nuisent dans la petite vérole.

Trois ans après en 1746, j'étois à Montpellier où une cruelle épidémie me

fournit l'occasion d'observer plusieurs personnes atteintes de la petite vérole; mais un apprentif ne sait pas observer. Je lus pourtant le petit traité de LA METTRIE, & les chapitres dans lesquels SYDENHAM parle de cette maladie. Il m'étoit tombé par hasard dans le même tems entre les mains le petit ouvrage de THOMSON sur l'opium, où ayant appris que l'opium *est un remede très-chaud*, & étant instruit d'ailleurs que la principale vertu de la thériaque lui venoit de l'opium, je crus que ce narcotique étoit un remede nuisible dans la petite vérole.

J'admirois cependant les grands succès que lui attribuoient SYDENHAM & LA METTRIE mes guides : mon esprit étoit en suspens, & j'aurois pu dire avec vérité.

Ce n'est pas à moi à concilier les différends importans que vous avez entre vous (*).

L'événement a augmenté mes craintes au sujet de l'opium. La plupart des médecins, des chirurgiens & des apothicaires, les meres elles-mêmes donnoient dans cette ville beaucoup de diacode &

(†) *Non nostrum inter vos tantas componere lites.*

de gouttes de SYDENHAM. On n'en faisoit point usage, ou du moins rarement, dans le grand hôpital où on reçoit ces enfans que des parens barbares font exposer, mais dont l'Etat prend soin. Pendant que cette affreuse maladie tuoit une infinité de personnes, il en mouroit fort peu dans l'hôpital, où l'on suivoit la méthode que je viens de dire. Le médecin de l'hôpital publia un tableau d'une demi-page, dans laquelle il prouvoit par des observations que l'opium étoit nuisible. Il gardoit un profond silence sur ce qu'il y avoit d'essentiel à dire sur la maladie & sur le remede.

Les années suivantes, il m'est aussi arrivé d'observer plusieurs petites véroles; & il a été rare que j'aie vu le diacode être utile dans cette grave maladie. De retour dans ma patrie en 1749, je réfléchis attentivement sur les observations précédentes, sur celles que m'avoit fournies nouvellement une épidémie, dont un grand nombre de personnes furent atteintes l'année suivante, & sur ce que j'avois lu dans les meilleurs auteurs qui traitent de la petite vérole; mais outre cela je pratiquois beaucoup, or la pratique est au-dessus de toutes les instructions des maîtres: ayant donc observé soigneusement les

effets de l'opium chez les malades & chez moi-même, qui en éprouvai toujours des maux de tête, de l'angoiſſe, de la ſoif, & une fois de l'ardeur d'urine, je compris que l'opium étoit un remede déplacé dans la petite vérole qui eſt une maladie fâcheuſe & inflammatoire, & cela d'autant plus qu'elle eſt plus grave, que la fievre eſt plus aiguë, & que la ſuppuration eſt plus prochaine.

J'ai eu le plaiſir de voir peu de tems après mes obſervations confirmées par l'autorité du célebre Th. SIMPSON, qui dans le petit ouvrage qu'il a écrit ſur la méthode de SYDENHAM ſe trouvoit être parfaitement d'accord avec moi au ſujet de l'opium.

J'ai enfin vu en 1758 que Mr. YOUNG penſoit comme moi. La premiere partie de l'excellent ouvrage que Mr. TRALLES a publié ſur l'opium, & que je lus cette année, me fit eſpérer qu'il ſeroit auſſi du même avis; mon eſpérance fut remplie dans la ſeconde partie que je ne reçus que tard. J'ai eu la ſatisfaction de voir que cet auteur reſpectable y avoit expoſé ſavamment toutes les idées que j'avois déja depuis long-tems avec pluſieurs autres choſes: & je ne puis aſſez exprimer combien j'ai été charmé à la lecture de ſes avis qui ont tant de

rapport avec mes obſervations qu'un œuf ne peut pas en avoir davantage avec un autre.

Mais excepté Mr. SIMPSON qui eſt déja mort à ce que j'apprens (*), & qui, comme pluſieurs choſes le font penſer, a ſervi de guide au médecin de Montpellier; exceptés Mr. YOUNG l'ainé auſſi médecin, à ſuppoſer qu'il ſoit encore en vie, & Mr. TRALLES; je ne connois point d'autre médecin qui craigne l'uſage de l'opium dans la petite vérole. Il ne ſera donc pas inutile que je produiſe un nouveau témoignage contre cet uſage. Mais permettez-moi auparavant de vous expoſer en peu de mots l'idée que je me fais de la petite vérole.

Il eſt reconnu que la petite vérole n'eſt pas une maladie ſpontanée occaſionnée par diverſes fautes commiſes dans le régime; & perſonne ne s'arrête aujourd'hui à quelques obſervations qu'on oppoſe à ce principe. Elle eſt

(*) J'avois été mal informé, & dans le tems que j'écrivis ceci pour la premiere fois, Mr. SIMPSON étoit plein de vie & de ſanté, comme me l'appirt Mr. PRINGLE, & la pratique lui fourniſſoit tous les jours de nouvelles obſervations, qui le confirmoient dans ſon ſentiment ſur les effets dangereux de l'opium. Depuis lors, il a payé le tribut à la nature.

donc produite par un venin d'un genre particulier dont l'air eſt de tems en tems infecté, & qui étant introduit dans les humeurs du corps humain, les corrompt inſenſiblement. La ſanté chancele pendant quelques jours, juſqu'à ce que la nature irritée par ce qu'il y a de ſtimulant dans cette acrimonie, excite la fievre, qui eſt le plus ſouvent inflammatoire, mais qui varie ſuivant les circonſtances du malade, de la ſaiſon & du régime : cette fievre ne s'appaiſe enfin que lorſque le venin, après s'être introduit & propagé, s'eſt dépoſé à la peau en la défigurant par des puſtules phlegmoneuſes, qui d'abord ſont très-petites, qui groſſiſſent inſenſiblement & qui finiſſent par ſuppurer. Si tout le venin ſe dépoſe ſans exciter une grande multitude de puſtules, la maladie eſt terminée après l'éruption, entant que ces puſtules groſſiſſent, mûriſſent & ſe deſſechent ſans exciter aucun trouble. Voilà l'eſpece de cette maladie qui eſt la plus bénigne.

Mais ſi la quantité du venin eſt ſi conſidérable qu'il pouſſe un très-grand nombre de puſtules, alors l'irritation de la peau, la ſuppreſſion de la tranſpiration qui devoit ſe faire par cette ſurface, la réſoption du pus, donnent bientôt lieu à une nouvelle fievre, qu'on

rappelle la fievre fécondaire ou de suppuration, & qui est très-dangereuse.

Il est un troisieme cas. Si la peau ne peut pas suffire au dépôt de tout le venin, ou si les forces ne sont pas suffisantes pour le pousser au dehors, la fievre ne cesse point, mais elle continue sans relâche accompagnée de redoublemens très fâcheux & de symptômes terribles, & chaque jour il pousse de nouveaux boutons sous les premiers.

Il y a deux sortes de traitemens dans les maladies virulentes, ou bien on dompte le venin par un antidote reconnu propre à produire cet effet, ou bien on garantit le corps contre la violence des symptômes, ensorte que le venin ne puisse en exciter que de légers. Des auteurs célebres ont entrepris de guérir la petite vérole par la premiere méthode, mais leurs efforts ont été jusqu'ici inutiles. Et ce n'est peut-être pas un si grand malheur, car la constitution de nos corps étant telle qu'ils sont sujets à prendre cette maladie aussi long-tems qu'ils ne l'ont pas eue, la destruction d'un virus introduit autrefois, n'empêcheroit pas l'effet d'une nouvelle contagion, & nous serions obligés de recevoir le cours de ce virus pendant toute notre vie, & d'avoir recours à son antidote pour le

dompter. Il ne reste donc uniquement que le second traitement, & de travailler à adoucir une maladie que chacun doit essuyer. Il est vrai qu'il seroit bien plus facile de parer à cette maladie au moyen d'un antidote connu.

Le caractere inflammatoire que l'on connoît à cette maladie a indiqué la meilleure méthode, dont l'usage a confirmé l'utilité. Mais ce caractere inflammatoire, qui est le véritable caractere de la petite vérole, est quelquefois changé par des qualités accidentelles de l'air & par divers levains de maladies qui sont cachées dans l'intérieur du malade. C'est de ces deux sources que sont provenues ces especes de petites véroles que les observations ont décrites, & qu'il faut guérir avec des remedes différens de ceux que fournit la classe des rafraichissans. Car comme toutes les autres causes morbifiques agissent diversement suivant les différentes circonstances qui accompagnent leur admission dans le corps, il en est de même du virus variolique. *La petite vérole suit la constitution du corps, quoique les circonstances des tems y apportent je ne sais quels changemens.* Je vais à présent passer aux effets de l'opium dans la petite vérole.

1°. L'opium eſt du genre des ſudorifiques les plus échauffans (*), & c'eſt le principal de tous. Les zélés partiſans de l'opium défendent cependant l'uſage de ces remedes. Pourquoi parlent-ils en faveur du plus actif, tandis qu'ils défendent ceux du même genre qui ſont les plus doux ?

2°. Les humeurs ſont âcres, & même d'une âcreté exceſſive, & ſouvent corroſive. A quoi ſervira l'opium, qui eſt un remede extrêmement âcre & corroſif? Peut être que cette âcreté étant oppoſée à l'acrimonie morbifique corrigera celle-ci? Point du tout; car,

3°. Toutes les humeurs ſe corrompent dans la petite vérole, & le célebre ALSTON a averti que l'opium tend à l'acaleſcence plutôt qu'à l'acidité. Outre cela les expériences démontrent que la ligature des nerfs excite en très-peu de tems une putridité affreuſe & même la gangrene dans les parties où ces nerfs aboutiſſent; mais l'opium empêche, comme la ligature, les fonctions des nerfs; il

---

(*) Il y a cinq ans (en 1764) que Mr. BARD a publié quelques obſervations, qui au premier coup d'œil paroiſſent rendre douteuſe la propriété échauffante de l'opium, mais après y avoir bien fait attention, il ſe trouve que la vérité démontrée par l'illuſtre TRALLES demeure inébranlable.

eſt donc à craindre que l'opium n'augmente la putridité, tant parce que c'eſt de l'opium, que parce qu'il provoque le ſommeil, pendant lequel les humeurs ſéparées par les ſécrétions ſe corrompent d'elles-mêmes, faute de mouvement.

4°. Qui eſt-ce qui n'a pas vu, lu, ou entendu dire, que l'uſage tant interne qu'externe de l'opium dans les maladies inflammatoires a produit pluſieurs fois la gangrene ? Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il y a ici un homme qui eſt privé des doigts de l'un de ſes pieds, ayant été obligé de les faire couper à cauſe d'une terrible gangrene, qui ſuivit de près l'application d'une teinture d'opium qu'on avoit faite dans la vue de diſſiper une douleur phlegmoneuſe. Mais dans les mauvaiſes petites véroles inflammatoires, on a toujours à craindre que la gangrene ne ſe manifeſte ; pourra-t-on donc ſans danger preſcrire de l'opium, tandis que tout eſt dans une chaleur brûlante, tandis que tout le corps n'eſt en quelque ſorte qu'un phlegmon ?

5°. Tous les vaiſſeaux ſont dans un état de plénitude par la quantité & la raréfaction des humeurs : car c'eſt en vain que certains auteurs veulent nier cette raréfaction, en appliquant trop ſtrictement au corps humain les regles de

physique qui conviennent aux autres corps. Les meilleurs médecins ne souhaitent d'employer que les remedes qui empêchent la raréfaction & qui, en mettant en jeu toutes les sécrétions, désemplissent les vaisseaux. L'opium les empêche toutes excepté la sueur, qui est la seule qu'on puisse obtenir par son moyen; & il augmente tellement la raréfaction que, suivant une observation que Pierre BORELLI fit en 1660, il obligea une veine qu'on avoit ouverte à se rouvrir, & qu'il excita une hémorrhagie mortelle : il est donc contraire dans cette maladie. Et en général le sommeil nuit, quand la saignée est avantageuse, & le peuple lui-même n'a point tort de le regarder comme dangereux après la saignée; car leurs propriétés sont opposées, & il arrive tous les jours de voir des malades, qui sont fâchés d'avoir perdu par le sommeil le mieux être que la saignée leur avoit procuré.

Nous avons tous bonne espérance, & cela avec raison, lorsqu'il survient une salivation abondante : il est démontré que l'opium supprime cette évacuation; il ne peut donc manquer de nuire. Je sais que quelques personnes nient cet effet mais c'est mal-à-propos, & SYDENHAM lui-même, ce partisan de l'opium, a avoué

que la ſalivation diminuoit pendant le ſommeil, mais qu'après l'écoulement en redevenoit plus abondant. Mais ſi elle ne ſouffre par-là aucune diminution, pourquoi a-t-il eu ſi ſouvent recours à l'oxymel ſcillitique dans la vue qu'en excitant des nauſées il fît beaucoup ſaliver? D'autres ont avoué que l'opium diminuoit la quantité de la ſalive; mais combien procure-t-il d'avantages en dédommagement de ce défaut? J'ai toujours vu le défaut, mais je n'ai pas encore apperçu les avantages. L'uſage de l'opium diminue à coup ſûr la ſalivation & d'une maniere dangereuſe.

6°. Il eſt difficile de comprendre comment un ſommeil artificiel pourroit être utile, tandis que le naturel lui-même eſt nuiſible; car j'ai été plus d'une fois obligé d'écarter celui-ci par le ſecours de l'art, voyant qu'il étoit ſuivi de ronflement, d'angoiſſe, d'irrégularité du pouls, d'enflure du viſage, de la ceſſation des ſecrétions, & parce que je craignois que le malade ne tombât facilement de ce ſommeil dans la léthargie;

. . . . . *Facilis deſcenſus Averni,*
Sed revocare gradum ſuperaſque evadere ad auras,
. . .

Hoc opus, hic labor est. . . . .
Pauci potuere (*).

Lorsque dans les petites véroles des plus bénignes de celles qui attaquent les enfans, j'ai donné du diacode pour appaiser les douleurs qui les faisoient pleurer, n'en craignant aucun mauvais effet dans une maladie aussi légere, j'ai vu bien plus d'une fois que le sang se portoit à la tête, que les yeux & les paupieres étoient enflés.

Et il ne faut pas s'étonner si le sommeil nuit dans la petite vérole, puisqu'une observation attentive nous apprend que ceux qui ont de la fievre, en sont plutôt incommodés que soulagés. Car quel est le médecin qui ne les a pas vus être plus mal après le sommeil qu'avant? Ceux qui sont attaqués d'esquinancie trouvent tous les jours qu'ils ont plus de peine à avaler après le sommeil; ceux qui ont des douleurs de tête s'en plaignent davantage dans le même tems; ceux qui sont sujets à la difficulté

---

[*] Il est facile de descendre jusqu'à l'Averne,
Mais ce n'est qu'avec bien de la peine & de grandes difficultés
Qu'on revient sur ses pas & qu'on peut s'échapper pour revenir sur la terre.
Peu de gens ont pu vaincre ces obstacles.

de refpirer, refpirent avec plus de peine; les perfonnes atteintes du rhumatifme éprouvent des douleurs plus aiguës, lorfqu'elles commencent à s'endormir, auffi fe gardent-elles bien de fe livrer à ce fommeil qui eft accompagné d'angoiffe & fouvent de fpafmes; les pléthoriques fe trouvent plus foibles après le fommeil, parce que leurs nerfs ont éprouvé une plus forte compreffion. Les médecins de l'antiquité ont fait de femblables obfervations, puifqu'ils ont défapprouvé le fommeil dans les fievres, *dans la crainte que la chaleur que la fievre détermine au dehors, ne fe jette fur les parties intérieures*; & c'eft peut-être à ce précepte que fe rapporte cet aphorifme d'HIPPOCRATE dans lequel il juge du danger des maladies (aiguës à ce qu'il paroit) par les effets du fommeil. Le fommeil n'augmente point une légere indifpofition, mais il rend beaucoup plus fâcheufe une maladie grave.

Je vois tous les jours que le fommeil eft nuifible lorfqu'il y a de la fievre; vous l'avez vu plufieurs fois, comme vous avez eu la bonté de m'en avertir; c'eft ce qu'a pareillement fouvent vu Mr. YOUNG, qui fait auffi, comme chacun peut le voir, que les vaiffeaux font fort pleins pendant le fommeil; ce qui

eſt une ſuite néceſſaire de la diminution des ſécrétions, & il ajoute que le ſommeil produit tous les ſymptômes de la pléthore & même de l'obſtruction; il eſt aiſé de comprendre par-là combien il peut être nuiſible dans les maladies; & j'oſe affirmer, comme un axiome vrai dans la pratique, que le ſommeil qui rafraîchit les perſonnes qui ſe portent bien, échauffe celles qui ont de la fievre.

Au premier coup d'œil, cette propoſition paroît être un paradoxe; mais quelqu'un qui examinera avec attention les cauſes du ſommeil dans l'état de ſanté & dans celui de maladie, & les effets du ſommeil, comprendra d'abord ce qui en eſt. Il arrive ou par le défaut des eſprits, ou bien par la compreſſion des nerfs; chez les perſonnes qui ſont en ſanté, il eſt le plus ſouvent l'effet de l'une & de l'autre de ces cauſes. Les eſprits s'épuiſent par le travail de la journée, & le ſoir il s'allume une légere fievre dont preſque perſonne n'eſt exempt. Voici quel eſt le ſoir l'état d'un homme ſain; les eſprits ſont en défaut; ſouvent auſſi il arrive que la partie la plus déliée des humeurs s'épuiſe, ayant été diſſipée par le mouvement; les humeurs crues, provenant des alimens qui ne ſont pas encore cuits, ſont l'effet d'un ſtimulant;

très-souvent la tête se remplit plus d'humeurs que les autres parties; le sang commence à devenir d'une densité inflammatoire, car les longues veilles donnent lieu aux plus mauvaises fievres inflammatoires. Le remede vient de la maladie même, & la machine à laquelle le mouvement nuiroit devient incapable de ce mouvement : le corps se prépare nécessairement au repos, & ce repos répare les inconvéniens qui résultent des actions & de ce qu'on a avalé.

Cela arrive, parce que les impressions extérieures tant physiques que morales qui aident à l'action du cœur cessent, & que la circulation se rallentit. Le pouls devient donc plus rare aussi-bien que la respiration, qui dans la plupart des cas suit le mouvement du cœur dans une proportion connue. Le sang se meut plus lentement vers les couloirs, il s'ensuit qu'il sépare une moindre quantité d'humeurs par les sécrétions, & que la transpiration même qui se fait par la peau est moins considérable, quoiqu'il semble qu'on doive conclure le contraire de la moiteur de la peau, qui vient du peu de matiere de la transpiration qui ne s'exhale pas. Le sang ne perd donc rien ou peu de chose, son mouvement étant moins considérable il se condense moins,

& il devient moins alcalefcent ; ce qui eft crud fe cuit, s'affimile ; étant cuit il s'applique aux couloirs ; il en réfulte l'humectation, la réparation & la nutrition des parties folides. Les efprits fe réparent, les forces fe rétabliffent & on fe leve bien pourtant le matin, après s'être couché malade le foir, car l'état d'un homme qui eft fur le point de s'endormir eft un état de maladie. Le fommeil en remédiant aux caufes de cette maladie ramene la fanté.

Mais l'état d'un fébricitant eft bien différent. Le fommeil chez lui n'enleve point les caufes de fon indifpofition, il ne la diminue donc point. Il eft en obftacle à la guérifon, donc il augmente la maladie. Une obfervation incomplette a fait tomber dans l'erreur. On a vu que chez les gens qui fe portent bien, le fommeil de la nuit ralentit la circulation, & que ceux qui dorment font rafraichis ; on en a conclu que le fommeil avoit la propriété de rafraichir toujours & dans tous les cas, fans faire attention que ce rafraichiffement vient de la ceffation des caufes du mouvement & de la chaleur. On a vu que le fommeil furvenoit après l'ufage de l'opium, on en a déduit ce précepte : *le fommeil rafraichit, l'opium endort, donc le dernier*

effet de l'opium est de rafraichir ; donc l'opium sera utile dans la petite vérole, lorsqu'on souhaitera de procurer un rafraichissement exquis. Mais la proposition est fausse & la conclusion l'est aussi. Le sommeil, encore un coup, ne diminue la vitesse de la circulation & la chaleur que lorsque les causes du mouvement diminuent pendant qu'on dort. Lors même qu'on jouit de la meilleure santé, il survient tous les jours une petite maladie fébrile occasionnée par le travail de la journée, & à laquelle la nature a voulu remédier par ce paisible repos que nous appellons le sommeil; alors le sommeil est le seul bon fébrifuge. Mais dans toute autre fievre, il n'a plus cette propriété. Les fonctions du cœur ne sont pas les mêmes dans l'état de santé qu'elles sont dans la maladie; dans le premier cas elles cessent pendant le sommeil, mais non pas dans le second; leur effet est donc différent.

Un homme est atteint d'une fievre bilieuse qui doit se guérir en évacuant le ventre & les urines & par une copieuse boisson délayante & acide; la fievre est-elle moins forte à son réveil? Point du tout. Pendant le sommeil, le rallentissement du mouvement péristaltique donne lieu à des amas, à la stagnation & à une

plus grande pourriture des matieres putrides des inteſtins; les urines coulent moins, la tranſpiration diminue, circonſtance que je ſerois tenté de regarder comme fort importante; les matieres âcres ſont donc retenues dans le ſang & elles ſont plus ſtimulantes; le cœur bat plus fréquemment, la fievre eſt plus aiguë. Outre cela le manque de changement d'air fait que la chaleur eſt plus grande; la boiſſon manquant, rien n'empêche les progrès de la putridité, le ſommeil a donc nui de pluſieurs manieres. On peut appliquer le même raiſonnement à la petite vérole: le ſommeil ne peut emporter aucune des cauſes de cette maladie, ni la diminuer en rien, il les augmente au contraire & retarde la guériſon; il rend donc la maladie plus violente.

Mais dira-t-on, le ſommeil eſt néceſſaire pour réparer les forces, & il eſt néceſſaire que les forces ſe réparent, donc le ſommeil eſt néceſſaire. La majeure eſt fauſſe, la mineure eſt douteuſe, & la concluſion eſt fauſſe. Comme le ſommeil rafraichit ceux qui ſe portent bien en empêchant les cauſes de la chaleur, de même il répare les forces en remédiant aux cauſes qui les avoient abattues; mais dans la fievre elles ſont abattues par la

maladie laquelle le sommeil ne diminue pas, & les moyens de les réparer manquent; il ne redonne donc point alors de forces, ce que prouve une observation journaliere. Il n'y a que des remedes qui domptent la maladie qui fortifient véritablement; plus on lui ôte de ses forces & plus le malade en reprend, & dans ce but quelques onces de jus de citron seront beaucoup plus utiles dans une fievre accompagnée de putridité que le sommeil le plus long.

Ne croyez pourtant pas, cher HALLER, que je désapprouve absolument le sommeil & l'usage de tout narcotique dans les maladies aiguës; il s'en faut bien. Je veux seulement dire que le sommeil nuit souvent à ceux qui ont de la fievre, & que les narcotiques leur nuisent encore plus souvent en augmentant la maladie, & en contrariant les vertus des remedes. Il m'est souvent arrivé d'observer, & je l'ai encore observé tout nouvellement pendant que j'écrivois ceci, que des fébricitans qui s'étoient mal à-propos laissé persuader d'avaler de l'opium le soir, se sont trouvés plus mal le matin, après avoir passé une cruelle nuit. Je sais par contre qu'il fait de très-bons effets, lorsqu'on l'employe dans les maladies, après qu'on a enlevé la pléthore

qu'on a délayé le ſang inflammatoire & relâché les vaiſſeaux ; car alors il agit en qualité de diaphorétique & fait des effets admirables. Mais il doit être manié prudemment & par un médecin prudent, Mr. DE HAEN a fait d'excellentes obſervations à ce ſujet.

J'ai vu dans la petite vérole confluente, qu'un malade qui n'avoit point dormi pendant huit jours entiers, ne s'en étoit pas trouvé plus mal enſuite ; j'ai ſouvent eu ſoin d'en faire réveiller d'autres qui tomboient de tems en tems dans l'aſſoupiſſement, voyant que leur reveil étoit accompagné d'angoiſſe à cauſe de la ſuppreſſion de la ſalivation, dont l'écoulement continuel ne peut être arrêté pendant une minute que le goſier n'en devienne plus enflé. Je l'ai vue aller à la quantité de ſept livres dans l'eſpace de vingt-quatre heures. La ſalivation dure quelquefois plus long-tems, & après qu'on a déja ſurmonté la maladie, & même juſqu'au trentieme jour, comme je l'ai vu, elle incommode les malades, mais je n'ai pas voulu la faire ceſſer ; car c'eſt une criſe utile, & qui ceſſe d'elle-même à meſure que le ſang acquiert une nouvelle diſpoſition & que les ſolides ſe fortifient, ſur-tout lorſqu'on prend de l'exercice ; je me ſouviens d'avoir

voir vu une fille étique dont la maladie avoit commencé par une toux, qui étoit ſurvenue après avoir ſupprimé la ſalivation au moyen d'un gargariſme aſtringent.

Il ne manque point d'autres raiſons à alléguer contre l'uſage de l'opium dans la fievre ſecondaire de la petite vérole; car,

7°. Le médecin doit choiſir des remedes qui ſoient tels que non-ſeulement ils favoriſent les criſes qui doivent procurer la guériſon de la maladie, (or nous avons vu que l'opium leur eſt contraire à toutes), mais auſſi qu'ils éloignent les ſymptômes, qui lorſqu'ils ſurviennent, rendent la maladie mortelle. Tant s'en faut que l'opium ait cette propriété dans notre cas, puiſqu'il eſt plutôt propre à exciter tous ces ſymptômes. La plupart de ceux qui meurent de la petite vérole périſſent par la léthargie ou par l'orthopnée, qui vient des humeurs qui ſe ſont accumulées dans les poumons; où trouvera-t-on un remede qui puiſſe tuer plus ſurement de ces deux manieres?

On craint continuellement qu'il ne ſurvienne la phrénéſie, l'eſquinancie, la pleuréſie, la péripneumonie, l'inflammation du foie, la rétention d'urine &

la gangrene des inteſtins; on chercheroit en vain un moyen d'occaſionner plus promptement ces accidens.

8°. Les malades ont des angoiſſes, ils ſont ſouvent en délire, ils éprouvent de la chaleur & de la ſoif; l'opium donne de l'angoiſſe, du délire, de la chaleur & de la ſoif.

9°. L'opium fait les mêmes effets que le vin. Qui eſt-ce qui feroit boire du vin à longs traits, lorſque la ſuppuration eſt dans toute ſa force?

10°. On éprouve quelquefois des démangeaiſons inſupportables. Qui eſt-ce qui ignore que l'opium les augmente?

11°. Je vois que les plus habiles médecins défendent abſolument l'uſage de l'opium dans les fievres aiguës, ou que du moins ils l'emploient avec beaucoup de circonſpection; je ne puis pas comprendre pourquoi on l'emploie ſi hardiment dans la fievre ſecondaire, qui eſt peut-être la plus aiguë de toutes les fievres, à moins qu'on ne croie qu'il eſt doué d'une vertu ſpécifique antivariolique, ce que je n'ai pas appris que perſonne ait penſé. La fievre de la petite vérole fournit les mêmes indications que la fievre putride la plus terrible; RIVIERE a conſeillé autrefois de traiter celle-là comme celle-ci: comment eſt-ce

que le même remede agira différemment dans des maladies tout à fait semblables ?

Passez enfin en revue toutes les propriétés de l'opium, vous n'en trouverez aucune qui ne soit contraire aux véritables indications, excepté peut-être celle qu'il a de faire suer & d'appaiser les douleurs. Mais pourra-t-il être utile de ces deux manieres ? Point du tout. 1° Suivant les préceptes de la médecine ancienne aussi-bien que suivant ceux de la moderne, on ne cherche point à faire suer, pendant qu'il y a de la fievre. 2°. Pour faire suer, il est nécessaire de faire que les humeurs se portent à la peau, & que de plus elle se trouve dans un état qui ne s'oppose pas à cette évacuation ; mais il se trouve tel dans la petite vérole que la sueur ne peut en aucune façon avoir lieu. Il est donc dangereux de forcer les humeurs à se porter à la peau, il ne s'ensuit aucune évacuation, mais une plus grande tension & inflammation de la peau ; l'irritation en devient plus grande & la fievre augmente. Et cette impossibilité n'est point inconnue aux habiles gens qui emploient l'opium ; car en même tems ils cherchent à évacuer les humeurs par le ventre & par les urines, évacuations qu'ils ont soin d'ailleurs de supprimer,

lorſqu'ils veulent exciter la ſueur ; ils imitent en cela fidélement la nature dont nous prévoyons la tendance à opérer une ſecrétion à la peau, lorſque les ſelles ſe ſuppriment & que les urines coulent moins.

Il appaiſera les douleurs. Mais aſſurément il augmente les cauſes de la douleur, ſavoir l'engorgement des vaiſſeaux & l'inflammation de la peau. Il ne lui reſte donc d'efficace qu'autant qu'en émouſſant la ſenſibilité du ſiege commun des ſenſations, il ôte à l'ame la faculté de ſentir la douleur. Mais cet engourdiſſement vient de ce qu'il augmente la compreſſion du cerveau ; or combien n'y a-t-il pas de danger à procurer le ſoulagement des douleurs, lorſqu'on ne peut y parvenir qu'en augmentant la cauſe des douleurs & toutes les autres circonſtances les plus graves de la maladie ?

L'opium eſt donc un remede dangereux dans la fievre ſecondaire de la petite vérole, entant qu'elle eſt une fievre aiguë, inflammatoire & putride, & qu'il augmente tous les ſymptômes que la fievre excite.

Je parle d'après mon expérience, je ne dis rien que de véritable ; il eſt vrai que pendant deux ans j'ai quelquefois été

dans l'incertitude, n'ayant pas encore assis mon jugement au sujet de l'opium; mais depuis dix-sept ans, tant que j'ai été seul consulté & que j'ai pu agir à mon gré, je n'ai jamais employé les narcotiques dans une fievre secondaire dangereuse, & j'en ai vu plusieurs & de très-fâcheuses, & je puis assurer en toute vérité que je n'ai perdu aucun des malades que j'ai traités ainsi. Ayant été très-souvent appellé pour des malades qui avoient été assez mal avisés que de prendre du diacode à grandes doses, sans corriger ses qualités nuisibles par un régime assez rafraichissant, j'ai eu la douleur de lui voir produire de très-mauvais effets auxquels j'ai eu le bonheur de remédier quelquefois, graces à la bonne Providence, par l'usage des purgatifs & des acides; d'autrefois les remedes ayant été employés trop tard, ils ont été sans succès.

Je fus appellé à la campagne au printems de 1754, auprès d'un gentilhomme âgé de cinquante ans, qui étant au septieme jour de sa maladie, usoit de narcotiques par le conseil de deux autres médecins. Je le trouvai attaqué d'une esquinancie, qui s'étoit manifestée depuis quelques heures, & qui l'empêchoit déja d'avaler & de boire. Je conseillai inu-

tilement la ſaignée. J'obtins qu'on ſuſpendit l'uſage des narcotiques pendant vingt-quatre heures. On donna pluſieurs lavemens au malade, & il put avaler. Le neuvieme jour, on eut de nouveau recours aux narcotiques, le goſier ſe boucha après la ſeconde doſe. Le dixieme le délire ſurvient, & le paſſage eſt fermé à tous les remedes; je ſollicite en vain la ſaignée, l'uſage des lavemens & l'abſtinence des narcotiques, que le malade ne pouvoit pas avaler, qu'il put boire quelques heures après; mais on mêloit du diacode dans ſa boiſſon; il ſurvient de l'angoiſſe, le délire augmente & le pharinx s'obſtrue derechef. Le douzieme jour le malade tombe dans la léthargie. On le ſaigne au pied & au bras par le conſeil de cinq médecins, mais c'étoit trop tard: on applique des cantharides, malgré que nous nous y oppoſaſſions le médecin ordinaire & moi: on enveloppe le malade dans la peau d'un mouton écorché en notre préſence, pour ſe conformer à une pratique populaire, extravagante & nuiſible. Le ronflement ſurvient la nuit ſuivante, & le malade meurt. Ce pere de famille vivroit vraiſemblablement encore pour le bien de la ſociété, ſi on avoit mis de côté le diacode, & qu'on lui eût fait boire

autant d'onces d'efprit acide. Car j'ai vu plufieurs perfonnes couvertes d'une grande quantité de boutons de petite vérole, qui n'ont eu ni délire ni angoiffe, pas même pendant une minute, & qui fe font tirés d'affaire à fouhait : mais il eft vrai qu'ils n'ont pas feulement avalé une goutte de firop de coquelicot.

Faut il donc taxer tous les plus grands médecins de l'Europe à l'exception peut-être d'un ou deux, faut-il taxer ces principaux chefs de la vraie médecine, qui cherchent à modérer la violence de la fievre de fuppuration par le moyen de l'opium ? A Dieu ne plaife ! Il en eft plufieurs pour qui perfonne n'a plus de vénération que moi, & leur méthode eft fi parfaite à tout autre égard que l'emploi qu'ils font d'un feul remede, qui ne s'accorde pas parfaitement avec leurs principes, ne peut prefque pas être dangereux. D'ailleurs, ils font fi fages & fi expérimentés que j'oferois jurer que quoiqu'ils recommandent l'opium en thefe générale, ils s'en abftiennent dans plufieurs cas. Et puis ils prefcrivent le plus fouvent le firop diacode, qui, tel qu'il eft dans les boutiques, eft comme je l'ai vu fouvent plutôt adouciffant que narcotique ; quelquefois même il tient

plutôt des acides à raiſon du ſucre que des qualités de l'opium. Cette différence avoit déja lieu du tems de SYDENHAM, à ce qu'il paroît par une obſervation très-connue qui eſt de cet auteur; ſavoir que les femmes hyſtériques ſe trouvent bien de l'uſage du laudanum liquide & mal du diacode, & par une regle de précaution qu'il nous a tranſmiſe, en diſant que l'expérience a prouvé que l'opium liquide, qui eſt d'ailleurs d'un ſi grand uſage dans la petite vérole, échauffe quelquefois, & que le diacode n'a point cet inconvénient.

Il faut donc bannir l'uſage de l'opium du traitement de la petite vérole? Point du tout; il a mérité des éloges dans cette maladie & même des éloges diſtingués, mais non pas dans le cas pour lequel on le recommande principalement.

Je l'emploie, 1°. lorſque les forces vitales paroiſſent affoiblies, & que la néceſſité demande des cordiaux. Par exemple, il ſe préſente ſouvent à moi des enfans délicats, foibles, qui ont le genre nerveux trop mobile, qui ſont attaqués avant l'éruption de ſymptômes irréguliers, qui les premiers jours de l'éruption ont le pouls inégal & foible, qui ſont refroidis & tombent en ſyncope. Alors je ranime les forces par l'uſage de l'o-

pium, qui eſt le plus excellent remede que l'on puiſſe donner toutes les fois qu'il s'agit de chaſſer un venin errant de l'intérieur à l'extérieur. C'eſt ainſi qu'au moyen d'une ſeule doſe, un peu grande à la vérité, de laudanum liquide, je diſſipai il n'y a pas long-tems entiérement une angoiſſe des plus cruelles qu'éprouvoit depuis huit jours un homme de qualité, le venin de la goutte lui irritant l'eſtomac. Une violente douleur ſe jetta ſur l'articulation & l'eſtomac fut dégagé.

Mais dans la petite vérole, l'uſage de ce remede peut facilement dégénérer en abus. Le venin étant dépoſé à la peau, les forces qui auparavant étoient abattues ſe raniment d'une maniere étonnante, & ſi on ne met pas de côté l'opium qui a ſauvé la vie, il l'ôtera bientôt à l'approche de la fievre de ſuppuration qui eſt des plus violentes, & qu'il faut calmer par les plus puiſſans rafraichiſſans. J'ai guéri l'été dernier un enfant, qui avoit pris une dragme & demi de laudanum liquide entre le troiſieme & le quatrieme jour de la maladie; la mobilité & la foibleſſe rendant ce remede néceſſaire, l'éruption fut abondante & parfaite, & le malade fut très-bien pendant quelques jours. Entre le neuvieme & le

dixieme jour, il prit six dragmes d'esprit de soufre, parce que la fievre de suppuration le demandoit. Il est rare que j'aie vu un pareil changement chez les adultes. Mais lorsque j'ai vu que les enfans, aussi-bien que tous ceux qui étoient d'une constitution délicate, qui avoient le genre nerveux mobile & l'esprit abattu, avoient besoin d'opium, je leur en ai donné hardiment dans la vue de donner de la force à la circulation, d'appaiser l'irritation des nerfs & de redonner de la vigueur à l'esprit.

2°. Ce remede est d'un grand usage pour les enfans qui ont une petite vérole bénigne, mais qui supportent avec peine la douleur que leur causent les boutons, ou qu'on ne peut pas engager à garder la chambre; alors l'opium endort les douleurs, il empêche le refroidissement, & la maladie parcourt paisiblement ses périodes; car les inconvéniens qui peuvent résulter de la petite dose d'opium qu'on donne en pareil cas, ne sont que d'une petite ou même de nulle conséquence.

3°. Lorsque dans le tems de l'éruption, les humeurs se jettent sur les intestins sans qu'il y ait d'inflammation, & qu'il survient une diarrhée qui menace d'abattre entiérement les forces,

j'ai vu alors l'opium ſurpaſſer mon attente en forçant le virus à retourner à la peau ; la diarrhée étant arrêtée, la peau devenoit moite, les exanthemes repouſſoient, & les forces revenoient.

Il arrive auſſi quelquefois, dans les petites véroles malignes, que le ventre étant trop relâché pendant toute la maladie, il en réſulte un abattement total des forces, avec de fréquentes défaillances & le refroidiſſement des extrêmités : j'ai ſouvent alors été obligé d'employer l'opium à grandes doſes ; je n'ai même pas craint d'avoir recours au diaſcordium qui fortifie un peu les inteſtins, à raiſon de ſa qualité légérement aſtringente. Il eſt alors à propos d'y joindre l'uſage de la mixture ſimple en la mêlant avec des eſprits purement acides. Ne me taxez pourtant point d'uſer ici d'un mêlange mal aſſorti, après avoir blâmé plus haut un pareil défaut ; car ce n'eſt point au même ſymptôme que j'oppoſe l'opium & les acides, qui ſont de qualités contraires ; mais lorſque j'ai le chagrin de voir que le malade eſt attaqué d'une diarrhée ſymptomatique, qui pourroit lui cauſer la mort, j'arrête cette diarrhée par les remedes qui lui ſont propres, tandis que je combats de toutes

mes forces la putridité qui eſt la cauſe de la maladie.

4°. Si les malades, ſur-tout ceux qui ſont jeunes, ont employé des remedes trop chauds, ou qu'ils aient trop pris d'alimens, & que leur régime n'ait pas été affez rafraichiſſant, s'ils ont eu longtems le ventre reſſerré, ſi on l'a lâché à contretems par des remedes trop âcres, ſi on a trop renvoyé la purgation, ſi enfin on a commis quelque faute par rapport aux ſix choſes non-naturelles (*); alors dans le tems du deſſéchement des boutons, ces malades ſont ſouvent attaqués d'une diarrhée abondante dont l'effet eſt non ſeulement d'entraîner les reſtes du venin, mais encore de faire que les inteſtins étant irrités par le venin, toutes les humeurs y affluent; les puſtules s'affaiſſent bientôt, s'exténuent, ſe vuident & deviennent ſemblables à une bourſe vuide, enſorte qu'on peut alors les appeller avec raiſon des puſtules ſi-

(*) Les médecins ſcholaſtiques ont appellé ainſi les choſes qui n'entrent point dans la compoſition du corps humain, mais qui entretiennent la vie & la ſanté par leur bon uſage & leurs conditions requiſes, ou qui les détruiſent par leur abus & leurs mauvaiſes qualités; ce ſont l'air, les alimens tant ſolides que liquides, le mouvement & le repos, le ſommeil & la veille, les matieres ou les humeurs retenues ou évacuées, & les paſſions de l'ame.

liqueuſes ; la peau devient pâle & flaſque ; les ſyncopes & le délire ſurviennent ; les extrêmités ſe refroidiſſent & le malade périt. Je ſais que pluſieurs ſont morts de cette maniere. J'ai été témoin de la mort de deux pour leſquels on m'avoit appellé trop tard. Le premier rendoit le dernier ſoupir au moment où j'entrai dans la chambre ; le ſecond vécut encore deux heures. J'en ai ſauvé pluſieurs, auprès de qui j'avois été appellé à tems, en leur faiſant prendre beaucoup de laudanum, dont l'effet eſt de réprimer l'excès du mouvement périſtaltique, & de rétablir la circulation cutanée : j'y joins la boiſſon du lait qui, à raiſon de ſa qualité émolliente, enveloppe les matieres âcres & qui répare les forces.

Les véſicatoires ſont auſſi utiles dans ce cas, mais ils operent un peu tard ; & ce qui ne plaira peût-être qu'à un petit nombre de lecteurs, c'eſt que l'opium & les cantharides ſont des remedes qui agiſſent d'une maniere analogue dans la petite vérole, & dans quelques autres maladies, & que je les ai fort ſouvent employés en même tems. Les cantharides raniment les forces comme l'opium, elles font de même couler les humeurs à la peau, & arrêtent la diar-

rhée. J'ai ſouvent employé utilement l'opium, lorſque le malade étant foible, l'éruption avoit été précédée d'un ſommeil accompagné de ſpaſmes, & il a produit dans l'eſpace d'une heure l'effet que les véſicatoires auroient fait trop tard.

Il y a un ſeul ſymptôme dans lequel je m'abſtiens d'uſer des narcotiques, quoique leur effet ſoit ſi ſalutaire dans les autres cas; ſavoir, lorſque l'acrimonie virulente ayant quitté la peau, ſe jette ſur les poumons, le pouls étant très-fréquent, très-vîte & foible, la peau étant ſeche, y ayant de l'orthopnée, de l'angoiſſe & du délire. Ce cas eſt aſſurément grave & des plus dangereux qui s'offrent au médecin dans la petite vérole: j'y ai quelquefois remédié heureuſement, lorſque j'ai été appellé tout de ſuite, en faiſant appliquer des véſicatoires très-forts & larges aux gras de jambes, en preſcrivant de boire abondamment & chaudement de la décoction d'orge & de ſureau miellée, avec de très-petites doſes de ſoufre doré d'antimoine. Au bout de quatre ou cinq heures la fréquence du pouls diminue, l'angoiſſe ceſſe, la peau devient moite & les forces augmentent. La poitrine étant tout-à-fait dégagée & la fievre abattue,

on peut aider à la nature avec un léger narcotique ; il convient de faire suppurer longtems les jambes.

Les cantharides sont fort nuisibles dans cet assoupissement qui vient de la violence de la fievre & de la trop grande plénitude des vaisseaux : elles nuisent sur-tout dans une violente fievre de suppuration, malgré tout ce qu'ont pu dire, il y a trente ans, l'illustre J. FREIND & ses sectateurs pour s'opposer à ce sentiment, & je vois avec plaisir que les modernes abandonnent cet usage. Si jamais elles ont été utiles dans cette fievre, elles l'ont été uniquement en évacuant une grande quantité de pus : mais cet avantage est accompagné de tant d'inconvéniens que ce feroit commettre une faute très grave que d'employer les cantharides dans ce dessein, sur-tout tandis qu'on peut se promettre le même avantage, sans tous ces inconvéniens, en faisant des incisions aux jambes & aux bras ; méthode que les Anglois emploient depuis longtems, & que l'on suit en deça de la mer depuis quelques années : d'ailleurs il reste douteux si les cantharides évacuent un vrai pus variolique existant avant leur application, ou un pus qu'elles auront nouvellement produit. Voici quels sont les effets des cantharides mis

en parallele avec les indications : *a*) elles augmentent la fievre, l'inflammation, la chaleur & la putridité que nous cherchons à diminuer; PANAROLE a vu les cantharides accélerer si fort la circulation que, durant la fievre qui en résulta, le sang s'ouvrit un chemin par une veine qu'on avoit ouverte plusieurs heures avant l'application de ces mouches : *b*) elles excitent l'inflammation de la peau laquelle on doit chercher à appaiser : *c*) elles diminuent souvent l'écoulement des urines, tandis qu'on doit favoriser cette évacuation : *d*) elles rendent souvent les douleurs plus aiguës, tandis qu'il est question de les adoucir : *e*) elles font obstacle à la liberté du ventre qui est un avantage que l'on désire : en un mot : elles ne satisfont à aucune indication, & font en opposition à plusieurs.

5°. Un léger narcotique est utile après les purgations sur la fin de la suppuration, comme c'étoit la coutume de SYDENHAM; car les convalescens ont le genre nerveux mobile, & les purgatifs excitent des désordres que l'opium réprime.

On me fera peut-être cette question, puisque vous mettez de côté les narcotiques dont les autres médecins se servent pour diminuer la violence de la fievre, quel remede employez-vous? Je

réponds que j'emploie la même méthode rafraichiſſante qui étoit familiere aux Arabes, & qu'a ſi bien expoſée Mr. DE HAEN, cet homme ſi cher à la médecine par tant d'endroits, & pour qui j'ai beaucoup d'amitié. L'omiſſion des narcotiques n'ôte rien à l'efficacité de cette méthode : mais outre cela, je l'augmente en y joignant un uſage abondant d'eſprits acides.

Les acides végétaux, que les Arabes avoient déja recommandés, ont été employés par pluſieurs médecins juſqu'au tems de SYDENHAM, quoiqu'en même tems ils preſcriviſſent, enſuite d'un préjugé aveugle, des abſorbans, des bezoardiques & des compoſitions thériacales. SYDENHAM ne faiſoit pas grand uſage de ces acides : mais dans une eſpece de petite vérole maligne gangréneuſe, qui fit beaucoup de ravage l'année 1670 & qui revint en 1674, il employa enfin cette derniere année l'eſprit de vitriol en en faiſant mêler dans la biere, juſqu'au point de la rendre d'une acidité agréable : il parle derechef du même remede employé dans le même cas, dans ſon excellente lettre à G. COLE, & dans ſon *procédé entier* (*). Mais ce qui vous

(*) *In proceſſu integro.*

étonnera, c'eſt qu'il avertit par-tout qu'il faut employer ce remede juſqu'à ce que l'éruption des boutons ſoit complette, & qu'il paroit l'abandonner dans le tems de la ſuppuration; il n'a donc pas ſu combien il étoit efficace contre la fievre ſecondaire.

Les médecins Anglois, qui ont d'ailleurs ſi fort enrichi la médecine, & à qui je reconnois volontiers & avec gratitude que je dois beaucoup d'excellentes choſes, ſuivant les traces de SYDENHAM, emploient l'eſprit de vitriol avec des aromates dans les petites véroles malignes anomales, mais ils gardent le ſilence ſur ſon uſage dans la fievre ſecondaire: ils ne l'auroient pourtant pas gardé, s'ils avoient ſu comme moi qu'il n'y a pas de plus puiſſant ſecours que celui-là (*). Et ils agiſſent aſſurément d'une maniere conſéquente, en ce que tandis qu'ils emploient les narcotiques dans le deſſein d'appaiſer la fievre, ils s'abſtien-

(*) Lorſque j'ai écrit ceci, je ne connoiſſois pas un petit ouvrage de Mr. LANGRISH publié peu de tems auparavant ſous le titre de *plain directions in regard to the ſmall pox*, dans lequel il recommande un uſage abondant des acides & même des acides minéraux, contre la violence de la fievre de ſuppuration, & où il borne l'efficacité des narcotiques.

nent des esprits acides; car ce sont des remedes qui ne s'accordent point, & qui se détruisent mutuellement, comme il paroîtra plus bas. Mais j'ai lieu d'espérer que l'illustre TRALLES, qui connoît les dangers de l'opium, se rangera facilement à mon avis, & qu'il approuvera l'usage des esprits acides, & assurément je me réjouirai & me ferai honneur de son consentement, comme je me fais honneur d'avoir en ma faveur celui de SYDENHAM qui ne l'avoit pas prévu; car ce qu'il dit de la véritable vertu de l'esprit de vitriol est un consentement pour moi.

Mais je ne puis pas comprendre comment un si grand médecin ne l'a pas employé comme une ressource assurée contre la furie de la suppuration, toutes les fois que je lis dans ses écrits, *je pensois que l'esprit de vitriol pouvoit satisfaire à l'une & à l'autre de ces intentions, de résister à la putridité & d'abattre l'extrême chaleur*; car c'est parce que ce remede a cette double efficace qu'il remplit les indications de la fievre variolique, sur-tout s'il fait couler les urines & la salive (*). Or les esprits

(*) Il n'augmente pas proprement la salivation; car tandis que les malades urinent beaucoup, ils ont moins besoin des autres évacuations, & ils

acides font capables de produire tous ces effets, fuivant l'avis que vous en avez donné le premier, monfieur, fi je ne me trompe, & que perfonne d'autre n'a peut-être donné jufqu'ici, lorfqu'en faifant l'hiftoire d'une épidémie qui a régné à Berne, & dont la putridité demandoit des acides, vous dites : *le neuvieme jour au foir, on ajouta à la boiffon du phlegme de foufre. Le dixieme jour, les mêmes puftules (noires) font devenues jaunes, après avoir fait ufage d'un acide plus fort, & l'appétit eft un peu revenu.* Mais on n'a pas fait affez d'attention à ces belles obfervations, & il paroît que fi elles ont fervi de guide à quelqu'un, ce n'eft qu'à un petit nombre de médecins.

L'état de cette fievre devient très dangereux par la chaleur, par l'inflammation de la peau, par l'arrêt de la tranfpiration, par la réforption continuelle du pus, dont le paffage dans le fang excite toujours de la fievre, comme perfonne ne l'ignore, & par l'état de putridité des humeurs qui eft fi contraire à la nature humaine. Elle indique donc

---

crachent réellement moins, mais ils crachent avec facilité, & ils ne fouffrent pas de la falivation, comme cela arrive fouvent lorfqu'on emploie une autre méthode.

un remede qui diminue la chaleur de la fievre, qui faſſe ſortir par d'autres couloirs la matiere de la tranſpiration qui eſt retenue, qui empêche les effets de la réſorption du pus, & qui écarte la putridité qui commence à s'emparer des humeurs. C'eſt ce que peuvent faire les eſprits acides dans les cas les plus graves, mais non pas d'autres remedes, même les mieux choiſis. *J'ai vu*, dit Mr. TH. SCHWENCKE, *le lait de beurre & le jus de citron ne rien changer chez un malade à la putridité variolique, mais dégénérer dans peu en cette putridité.*

J'avois employé heureuſement les acides minéraux dans les petites véroles malignes proprement ainſi dites, ſurtout dans les ſanguinolentes; je les ai oppoſées pour la premiere fois à la fin de l'année 1754 à la fievre ſecondaire, dans un cas grave auquel je ne voyois aucune eſpérance de pouvoir remédier par les acides végétaux, & par les autres remedes que l'on vante pour ces ſortes de cas. Une eſquinancie étoit ſur le point de ſe manifeſter: je l'éloignai par le moyen de la ſaignée, & j'eus ſoin que le malade bût à diverſes répriſes, dans l'eſpace de trois heures, une mixture compoſée de deux dragmes d'eſprit de nitre, mêlées avec autant d'on-

ces de ſirop de violette qui en devint d'un beau rouge, & d'une grande quantité d'eau de fontaine. Cela fit que la fievre diminua, & que les urines coulerent abondamment & au-delà de mon eſpérance. Je continuai à en conſeiller l'uſage, mais à plus petite doſe; je lâchai le ventre, & la malade, que j'avois craint de perdre, réchappa heureuſement: je l'aurois ſans doute perdue, ſi j'avois manqué de lui faire prendre de l'eſprit de nitre.

L'année ſuivante qui a été fort féconde en petites véroles, j'ai ſouvent employé le même remede, & j'ai guéri heureuſement pluſieurs malades attaqués des petites véroles confluentes les plus terribles, en prenant garde que pendant tout le cours de la maladie, ils ne goûtaſſent abſolument rien que de la tiſane d'orge, des émulſions, du jus de citron, du ſucre, des eſprits acides, de l'eau de fontaine, & en m'abſtenant ſur-tout de l'uſage des narcotiques.

Je preſcris les eſprits acides, non ſeulement dans la fievre de ſuppuration, mais auſſi toutes les fois que la fievre eſt trop allumée, & ils n'ont pas encore trompé mon attente. Tout nouvellement, j'ai eu à traiter une fille de dix ans chez qui il ſe manifeſta, environ la

ſoixantieme heure de la maladie, une fievre ſi violente accompagnée de délire, d'angoiſſe, & de je ne ſais quelles taches très-petites & brunes à la peau, qui étoient ſans doute des ecchymoſes occaſionnées par la violence de la fievre, que j'étois en peine de ce qui en réſulteroit. Après un lavement, je lui fis prendre trois dragmes d'eſprit acide dans l'eſpace de quatre heures. La fievre diminuoit peu à peu. La malade paſſa une nuit tranquille, & le matin il ſe manifeſta une roſée de ſueur avec les premieres puſtules d'une petite vérole trèsbénigne. Je donne ces acides à trèsgrandes doſes dans la fievre de ſuppuration, & j'ai guéri en dernier lieu une malade qui n'a avalé dans l'eſpace de quarante heures que deux onces d'eſprit de ſoufre avec du ſirop de violettes, & de très légeres émulſions.

J'ai vu cette automne des enfans attaqués de ſaignemens de nez & de piſſemens de ſang, avec de vilains boutons & un pouls très-fréquent, qui ſe ſont guéris heureuſement en ne prenant pour toute nourriture, pour toute boiſſon & pour tout remede, que de grandes doſes d'eſprit acide adouci avec du ſirop du fruit du murier des hayes. Je n'ignore pas que des auteurs de poids con-

feillent en pareil cas l'ufage de divers aftringens, de l'alun, du cachou, du fang de dragon : mais qu'il me foit permis de dire, fauf le refpect que je dois à de fi grands médecins, que ces médicamens ont bien des inconvéniens, & que je n'ofe les prefcrire, les abandonnant à ceux qui les vantent & qui font plus habiles que moi. Leur principale vertu dépend d'un principe acide qu'il eft plus fûr de faire prendre tout pur.

D'autres confeillent l'ufage de l'écorce du Pérou, que je ne veux pas priver des éloges qu'elle mérite dans le traitement de la petite vérole : mais j'avoue que je ne l'ai pas encore employée dans une fievre fecondaire un peu confidérable, après cette maladie qui eft véritablement inflammatoire, parce qu'il ne m'a jamais paru qu'on pût l'employer fûrement. Et je voudrois qu'on l'employât avec précaution dans le piffement de fang. Elle ne paroît affurément pas propre à remplir les indications de la fievre fecondaire ; elle eft en oppofition avec quelques-unes : mais comme elle eft fort utile dans les fievres malignes, elle l'eft auffi dans ces petites véroles malignes où on voit que les fibres font relâchées, que le fang eft diffous & putride, que la foibleffe eft très-grande, & qu'on a à tout

tout moment à craindre qu'un ſang gâté & putride ne donne lieu à la gangrene. Alors en prenant le quinquina pendant tout le cours de la maladie, à la doſe de trois, quatre ou cinq dragmes par jour, il fait prendre à la maladie une tournure favorable. Chez un enfant de douze ans à qui, après une terrible maladie, il étoit tombé une partie de la machoire inférieure, il a très-bien terminé la cure en le donnant à très-petites doſes, mais ſouvent réitérées; il buvoit en même tems du lait de vache qui lui ſervoit de nourriture en en prenant ſouvent par cuillerées. Le quinquina eſt auſſi utile contre cette fievre lente qui eſt quelquefois la ſuite d'une petite vérole très fâcheuſe, mal traitée ou maligne, & il prévient la conſomption. Enfin on l'emploie utilement, lorſqu'il arrive, comme je l'ai vu, qu'une fievre intermittente ſe joint à la petite vérole. Dans tous les autres cas, il n'eſt pas auſſi utile, ſi tant eſt qu'il ait alors quelque utilité.

Un remede dont les vertus ne different pas beaucoup de celles du quinquina, c'eſt le camphre, que vous avez employé le premier dans le traitement de la petite vérole; pratique que pluſieurs médecins ont ſuivie d'après votre exem-

ple, & que j'ai vu très-bien réussir dans quelques especes de petites véroles malignes, en combinant cet usage de camphre avec celui des acides. Voici quelles sont ses vertus dans cette maladie, comme je l'ai appris par l'expérience : il ranime doucement les forces ; en agissant sur les fibres comme un stimulant modéré, il résiste au virus putride, & le porte à la peau ; il n'est personne qui ne comprenne très-facilement combien ces vertus le rendent utile dans certaines petites véroles. On comprendra en même tems qu'il pourra le plus souvent être nuisible.

Il possede plusieurs des propriétés de l'opium, & il est exempt de plusieurs de ses défauts, aussi devroit-on souvent le substituer à la place de ce remede : dans certains cas, il n'est point mal-à-propos de les marier ensemble, & je vois que déja en 1564 ce mêlange fut employé dans la peste, qui est la plus maligne de toutes les maladies, & qu'il étoit fort du goût de CONRARD GESNER, ce grand homme, que j'appellerois volontiers le HALLER de son siecle, du moins pour la médecine, car personne n'ignore, à moins que d'être tout-à-fait novice dans l'histoire civile & ecclésiastique, que ce siecle a eu ses HALLFR qui étoient vos

ancètres, & dont les uns étoient grands théologiens, les autres grands politiques ; que CHR. HALLER, d'heureuſe mémoire, a été notre réformateur en 1528, & que la république de Berne a eu des avoyers de ce nom qui ont mérité de grands éloges, en tenant les rênes du gouvernement, & à la tête des armées.

Je reviens aux acides dont l'uſage procure au malade les avantages ſuivans : 1°. la ſalive s'écoule ſans diſcontinuer, ce qui à la vérité empèche le ſommeil, comme je l'ai déja dit ; mais qu'importe encore un coup ? La deſtruction des cauſes de la maladie eſt un ſommeil pour les malades, & cet écoulement eſt facile ; car pendant qu'on fait uſage des acides, la ſalive ne s'épaiſſit pas, & la ſalivation ne dure pas ſi longtems ; car 2°. l'urine coule fort abondamment, & ſouſtrait la matiere de la ſalivation. 3°. Le ventre, que les narcotiques conſtipent fortement, eſt libre pendant qu'on uſe des acides, & les lavemens ſeuls procurent ſouvent de copieuſes évacuations. Il n'en réſulte jamais cette diarrhée dont j'ai parlé plus haut, qui eſt cauſée par des impuretés âcres, amaſſées dans les inteſtins ou dépoſées ſur ces parties, laquelle n'eſt jamais exempte de danger ;

car autant il eſt utile que le ventre ſoit libre pendant tout le cours de la maladie, autant il convient qu'il ſoit un peu plus relâché, ſoit de lui-même, ſoit par le ſecours de l'art, dans le tems de la ſuppuration, autant auſſi eſt nuiſible une diarrhée abondante qui ſurvient tout d'un coup ſur la fin du deſſéchement. 4°. La fievre, la chaleur, la ſoif, l'angoiſſe & la démangeaiſon augmentent beaucoup moins.

5°. On n'a point d'eſquinancie à craindre, & ce que j'ai ſouvent admiré & que j'attribue à je ne ſais quelle vertu ſpécifique des acides, je n'ai jamais obſervé ni délire, ni phrénéſie, pendant leur uſage.

6°. Mr. DE HAEN, cet homme né pour avancer les progrès de la pratique, ſe plaint *qu'il eſt une cauſe bien difficile à découvrir, qui change les petites véroles les plus bénignes en malignes, & qu'on a vu quelquefois la petite vérole ſe terminer par une mort ſubite, ſans aucun affaiſſement des boutons.* SYDENHAM, FREIND & d'autres s'en ſont plaints; & j'ai vu l'un & l'autre de ces cas. En 1755, je fus appellé pour un enfant le dixieme jour de la maladie, je le trouvai déja mort, ayant une petite vérole très-belle & diſcrette à la vérité, mais dont les bou-

tons étoient nombreux : cet enfant, à ce qu'on me dit, qui jufques-là avoit été bien, fuivant fon état, avoit été tout-à-coup attaqué d'une cruelle douleur de tète & avoit expiré au bout de deux heures : on ne voulut pas confentir à l'ouverture du cadavre ; il fe feroit fans doute trouvé du pus dans la tète. Mais d'où eft-ce que ce pus avoit été repompé, les puftules étant pleines? Quelqu'un qui aura lu avec attention les ouvrages de Mr. DE HAEN, n'ignorera pas quelle pouvoit en être la fource.

J'ai vu plufieurs autres malades qui ayant une petite vérole affez légere, étoient attaqués de fymptômes irréguliers, fur-tout dans le tems de la fuppuration ; la maladie de bénigne qu'elle étoit devenoit maligne. Quelquefois j'ai pu, à l'aide de DIEU, écarter le danger ; d'autres fois, cela ne m'a pas été poffible. C'eft toujours la réforption d'un miafme putride qui eft la caufe de ces triftes changemens ; car c'eft de la putridité que vient la malignité, ou bien on meurt fouvent de mort fubite, parce qu'il fe fait un dépôt de cette matiere putride fur quelque partie noble. J'ai vu une inflammation du foie mortelle, provenant d'une pareille caufe. L'illuftre premier médecin de la maifon d'Autri-

che a averti que ces cas arrivent rarement, lorſqu'on emploie la ſalutaire méthode qu'il décrit : il eſt permis de douter s'ils ont lieu, lorſqu'on fait uſage des acides minéraux ; car je ne l'ai pas encore vû, & cela n'eſt pas étonnant, car tout ce qui ſe mêle de nuiſible au ſang eſt corrigé ſur le champ, & s'évacue par des couloirs qui ſont toujours ouverts.

7°. Je n'ai jamais obſervé, même après les petites véroles les plus fâcheuſes, les reliquats inquiétans & ſouvent inſurmontables que produiſent par-ci par-là ces dépôts d'un virus retenu & qui n'a pas été dompté.

J'emploie les acides minéraux en tout tems, toutes les fois que la fievre augmente trop, & toujours lorſque la maladie eſt un peu grave, dès la premiere attaque de la fievre de ſuppuration, juſqu'au moment où elle a tellement diminué, que je puis en conclure avec aſſurance qu'il n'y a plus de danger. Ce remede utile n'a trompé mon eſpérance que deux fois, chez deux femmes âgées de cinquante ans dont la ſanté étoit déja très-mauvaiſe, & que je ne pus voir que rarement, parce qu'elles étoient à la campagne : & une expérience multipliée m'a conduit à la ferme perſuaſion que les acides minéraux ſont le meilleur

frein, connu jusqu'ici, qu'on puisse opposer à la furie de la petite vérole : c'est pourquoi je prie instamment tous les médecins d'en faire l'expérience, autant qu'ils le pourront, sans faire usage des narcotiques ; car on peut espérer avec assurance qu'on guérira, par le moyen de ces acides, les petites véroles les plus terribles, qu'on ne pourroit pas guérir par les autres méthodes les plus excellentes.

Mais j'avertis encore une fois quiconque voudra éprouver les vertus des acides, de prendre garde de ne pas se servir des narcotiques qui leur ôteroient de leur efficacité ; car les vertus des uns sont entiérement opposées à celles des autres. Qu'il me soit permis de mettre en peu de mots cette différence sous les yeux. Les narcotiques augmentent la chaleur & la putridité ; les esprits acides corrigent ces mauvaises qualités : les premiers de ces remedes augmentent la difficulté de respirer & l'angoisse; les seconds les diminuent : après l'usage des narcotiques, les secrétions du ventre, des reins & des glandes salivaires, cessent ; elles augmentent lorsqu'on use des acides. Les remedes tirés du pavot offusquent l'entendement, les acides en dissipent les nuages : en un mot, les pro-

priétés de ces remedes n'ont rien de commun, elles sont toutes opposées entr'elles. Qu'on compare les unes & les autres avec les indications de la petite vérole, & qu'on choisisse.

Il me reste à faire une seule observation sur les esprits acides, à laquelle je voudrois qu'on fit attention. Puisqu'on s'accorde unanimement à recommander les acides végétaux, pourquoi n'a-t-on pas averti qu'il falloit recourir aux plus puissants acides toutes les fois que les plus foibles n'ont pas assez d'efficacité? Assurément si les especes d'acides les plus foibles conviennent dans une maladie légere, on devra employer hardiment les acides les plus efficaces dans une maladie beaucoup plus grave.

Comme les esprits acides sont d'une si grande utilité lorsqu'on les avale, de même aussi la vapeur du vinaigre, qu'HIPPOCRATE avoit déja recommandée, remédie promptement, & mieux que tous les autres moyens, à l'orthopnée variolique, qui vient de l'inflammation des poumons; je l'ai souvent employée, & elle a rarement trompé mon attente: & j'ai appris par la renommée que vous aviez sauvé par le même moyen une femme de qualité qui étoit enceinte, dont on n'espéroit déja plus rien, & à

qui, ſuivant l'uſage du lieu, les médecins auxquels on avoit confié le traitement, avoient peut-être fait prendre des remedes trop chauds. J'ai même vu quelquefois que la ſimple vapeur de l'eau chaude faiſoit des merveilles.

Ne croyez cependant pas, mon illuſtre ami, que je mets uniquement ma confiance dans ces acides, point du tout; mais j'ai outre cela recours à tout ce qui a rapport à la méthode rafraichiſſante que j'ai déja recommandée, en m'abſtenant ſeulement de l'opium, qui eſt contraire aux autres remedes.

Outre la ſaignée qui eſt inutile dans une petite vérole bénigne, qui eſt nuiſible dans une petite vérole très-bénigne ou auſſi dans une maligne, mais qu'il faut réiterer dans les commencemens, lorſque la maladie eſt violente, juſqu'à ce qu'on connoiſſe par l'état du pouls, par l'adouciſſement de la peau & par la diminution des ſymptômes, que la diſpoſition inflammatoire eſt réſoute, que les parties enflammées ſont dégagées & que la peau eſt amollie; il faut revenir à cette évacuation pendant le cours de la maladie, tout autant de fois qu'on a de nouveau lieu de craindre une vraie inflammation *& avant l'éruption*, pour me ſervir des termes de PATIN,

& pendant l'éruption même, & après qu'elle est complette, car la maladie même est toute dans le sang, c'est pourquoi ceux qui évitent la saignée commettent une faute très-grave : outre la saignée, dis-je, je fais sur-tout grand cas des lavemens, des bains de pieds & d'un long séjour hors du lit, dans le tems que la fievre est la plus forte. Et suivant ce que m'a appris une expérience multipliée, j'entre dans les idées de SYDENHAM par rapport à ce qu'il dit des effets dangereux du lit; & je n'en suis point détourné par ce que le célebre MEAD a opposé à son sentiment.

Une femme grosse âgée de trente & quelques années se trouvoit dans un cas très-grave; elle étoit couverte d'une petite vérole très-confluente, je la fis tenir assise pendant septante heures au milieu de sa chambre, qui étoit aërée de tous côtés : cette méthode m'a toujours procuré plusieurs avantages; car 1°. la fievre diminue; 2°. la respiration en est plus aisée; 3°. les humeurs ne se jettent pas à la tête, mais elles descendent aux mains & aux pieds qui sont moins élevés; 4°. les reins s'échauffent moins, les urines coulent plus aisément; 5°. les émanations du corps ne sont pas retenues dans des linges remplis de matieres

putrides, mais elles s'échappent continuellement; 6°. l'air se renouvelle sans cesse, & je l'atteste de bonne foi; j'ai vu le plus souvent qu'au moment où les malades quittoient le lit, la tournure de la maladie de sinistre qu'elle étoit devenoit favorable. Je ne prétens pourtant pas nier qu'il est des cas où la petite vérole demande qu'on garde le lit, j'en serois démenti par l'expérience journaliere. Mais je parle maintenant d'une fievre de suppuration considérable & d'une maladie inflammatoire.

C'est ici le lieu de parler du rafraichissement de l'air qui est souvent si nécessaire, sur-tout lorsque la petite vérole regne pendant les mois d'été; on se procure à coup sûr ce rafraichissement en aspergeant les planchers, l'intérieur des murailles & même leur extérieur, si elles sont exposées au soleil, & par l'évaporation d'un vase plein d'eau, où l'on met tremper des branches de saule ou de frêne, pratique dont les anciens médecins, sur-tout les méthodistes, faisoient beaucoup de cas, que peu de modernes emploient & dont je me suis très-bien trouvé par moi-même dans les grandes chaleurs, en en faisant l'essai dans ma propre chambre, lors même que j'étois en santé.

Il est aussi nécessaire de changer de chemise, quoiqu'en puissent dire ceux qui se récrient aujourd'hui contre cet usage; car lors de la suppuration, les boutons qui s'ouvrent salissent horriblement les chemises, & il est dangereux pour les malades de rester enveloppés dans des linges ainsi remplis de putridité.

Par le moyen des bains de pieds ou d'une application continuelle de fomentations émollientes, je dispose les pieds & les jambes de façon qu'ils reçoivent aisément les humeurs qui s'y portent; outre cela, je fais appliquer à la plante des pieds des épispastiques, qui y attirent les amas d'humeurs. L'effet de ce topique est tel que ceux qui n'en ont pas fait l'expérience, ne pourroient pas se l'imaginer, & cela en faisant enfler les parties inférieures, désenfler les supérieures, & en appaisant la fievre, qui fait que le pouls est d'une fréquence qui, dans toute autre maladie, seroit bientôt mortelle. J'ai vu cette année une malade dont le cou étoit horriblement enflé, mais qui, dans l'espace de vingt minutes, se trouva désenflé au point de n'avoir plus que la moitié du diametre qu'il avoit, & cela après qu'on eût fait sortir la malade du lit & qu'on lui eût appli-

qué les ſinapiſmes. Il eſt vrai qu'elle ſouffroit aux pieds de terribles douleurs, que je lui conſeillai de ſupporter pendant deux heures; alors les jambes étant fort enflées, je fis ôter les ſinapiſmes, & tout fut appaiſé.

Souvent il ne ſuffit pas de tremper les jambes dans l'eau tiede; il faut y baigner tout le corps. Et il n'y a point de remede plus excellent que celui-là; il appaiſe en même tems merveilleuſement l'inflammation, car il eſt le plus puiſſant de tous les remedes rafraichiſſans, & il amollit la peau au-delà de ce qu'on pourroit l'eſpérer. Il eſt ſur-tout fort avantageux aux enfans, & on doit des éloges à BOUVARD, premier médecin de LOUIS XIII, & pere du triſayeul du célébre praticien de ce nom, qui exerce aujourd'hui la médecine à Paris, de ce qu'il a, autant que je m'en ſouviens, été le premier à rétablir l'uſage de ce remede environ l'an 1630; remede qui avoit été derechef preſque entiérement oublié, mais que l'illuſtre SENAC a remis en vogue avec un grand applaudiſſement, & que le peuple même emploie tous les jours en Hongrie avec un ſuccès admirable, ſuivant le témoignage de Mr. FISCHER. La peau des adultes étant plus dure a quelquefois beſoin

d'être humectée par la vapeur de l'eau qui est plus émolliente; il est un moyen facile de l'appliquer; le malade étant assis tout nud, on lui fait tenir les jambes dans un vase rempli d'eau tiede, tandis qu'il a le corps enveloppé dans un gros linge ou dans un drap qui retient la vapeur, laquelle s'applique ainsi très-bien à tout le corps, excepté la tête; on peut l'augmenter à volonté en ajoutant de l'eau chaude.

Il ne doit pas seulement être question d'alimens pendant tout le cours de la fievre de suppuration, & il est fort à souhaiter que les malades ne prennent rien de nourrissant pendant ce tems-là. Les émulsions nourrissent beaucoup & ne conviennent guere, tandis que les esprits acides sont nécessaires; aussi n'ordonné-je alors que des émulsions très-légeres, & le plus souvent je les ai mises de côté : mais plusieurs malades les demandent avec beaucoup d'instances, car elles adoucissent agréablement toute la surface des levres de l'intérieur de la bouche, qu'une longue salivation a écorchées, tandis qu'au contraire toutes les autres boissons irritent ces parties.

Je conseille pourtant volontiers d'user des fruits fondans aigrelets, qui font tant de plaisir aux malades, qui abattent la

chaleur & la fievre, qui résistent à la putridité, & mettent en jeu les couloirs. Ils sont sur-tout utiles aux enfans en leur tenant le ventre libre, ce qui fait qu'il est moins nécessaire de leur donner des lavemens, dont l'application excite souvent leurs pleurs. En été, j'ai fait un grand usage des fraises, des framboises, des cerises & des griottes; en automne j'ai fait usage des raisins, mais en moindre quantité. J'ai guéri un malade âgé de vingt cinq ans, à qui j'avois persuadé que la diete la plus légere étoit la meilleure; il n'avala rien pendant les treize premiers jours que de légeres émulsions, & personne n'a jamais été moins malade avec un pareil nombre de boutons.

Lorsque cette maladie n'est pas trop grave, les pauvres s'en tirent en buvant abondamment du petit-lait; mais quand la maladie est trop grave, ce moyen de guérison ne suffit pas, & il faut aiguiser le petit-lait avec du vinaigre. Car cette espece de mêlange est un remede qui coute peu, mais qui a plus de vertu que le petit-lait seul & qui chasse très-bien les fievres putrides qui ne sont pas d'un bien mauvais caractere.

Je délaye la salive trop épaisse & je débouche les narines obstruées, en in-

jectant par le moyen d'une ſeringue de l'oxymel délayé avec de l'eau tiede ; il eſt ſurprenant combien cela ſoulage les malades ; car les injections réuſſiſſent beaucoup mieux que les gargariſmes. Cela paroîtra peut-être n'être qu'une bagatelle à des gens ſans expérience ; mais il vous ſera aiſé d'en ſentir l'importance. J'ai vu la fréquence du pouls & l'anxieté diminuer ſenſiblement, après avoir procuré le débouchement du nez par de continuelles injections.

J'ai ſoin de faire ouvrir continuellement les puſtules non-ſeulement du viſage, mais auſſi du cou, des mains, des bras, des jambes, des pieds, de tout le corps enfin, ſur-tout celles du viſage, du cou & des extrêmités, parce que dans ces dernieres parties elles ſont pour l'ordinaire plus nombreuſes, plus groſſes, & que la peau en eſt plus tendue ; à meſure qu'on les ouvre, les parties ſe déſenflent, les douleurs diminuent & tous les ſymptômes s'appaiſent. Je ne puis pas aſſez dire de bien des avantages que procure cette méthode, qui avoit déja été recommandée par les Arabes, que quelques-uns ont enſuite déteſtée, & que d'autres ont trouvée fort de leur goût, & ſur-tout FELIX PLATER médecin diſtingué, qui dans la vue de con-

ſerver ſeulement la beauté du viſage, a très-bien averti, *que ſi on n'ouvre pas les puſtules de bonne heure avec une aiguille ou avec un ſtilet pointu* (des ciſeaux valent mieux) *le pus étant retenu, il ronge les chairs, qu'il en réſulte de petits ulceres creux, & qu'il reſte une cicatrice creuſe.* Il ordonne enſuite qu'on eſſuye ſouvent le pus & la matiere ichoreuſe; & il avoit déja obſervé *que les meres ſe mettent trop en peine d'éviter que le frottement occaſionné par la démangeaiſon ne déchire les puſtules, dans l'idée que c'eſt ce qui donne lieu à des cicatrices creuſes, tandis que cela arrive plutôt, comme je l'ai dit, de ce que les puſtules n'ont pas été entamées & de ce qu'elles ſe ſont ouvertes trop tard.*

Mais cette méthode procure un autre avantage plus important que PLATER n'a pas apperçu, c'eſt qu'elle prévient la réſorption du pus; & que la peau étant relâchée & les douleurs étant diminuées, la violente irritation qui en réſultoit & qui entretenoit la fievre ceſſe; & puis le viſage & le cou étant plus vîte déſenflés par ce moyen, les humeurs ſe portent moins au cerveau. Et il n'y auroit point de méthode plus propre à appaiſer ſûrement la fievre ſecondaire que celle d'ouvrir & d'eſſuyer ſans ceſſe tous les

boutons par tout le corps, à mesure qu'ils se rempliroient. Mais dans le siecle où PLATER vivoit, on n'étoit pas au fait du caractere de la fievre secondaire. RIVIERE, qui est venu après lui, a bien averti que c'étoit une fievre putride, qu'il falloit guérir par la saignée, par les purgations & par les rafraichissans; mais il ne paroît pourtant pas qu'il en ait connu les véritables causes; cette connoissance étoit réservée à notre siecle. HOLLAND a été le premier, si je ne me trompe, qui ait indiqué l'ouverture des boutons, que les anciens n'avoient conseillée que comme un moyen de conserver la beauté, à titre de remede de cette maladie.

J'ai observé une diarrhée critique, même chez des enfans à la mammelle, mais ç'a été rarement. J'en ai vu un plus grand nombre, qui étant à peine âgés de quatre ans essuyoient la salivation & une constipation, à laquelle je n'ai jamais tardé de remédier plus de deux jours, même dans la petite vérole la plus bénigne.

J'ai guéri une fille qui, sans avoir aucun bouton le troisieme jour de la maladie, saliva tout d'un coup si abondamment pendant deux heures, que sa mere crut qu'elle en avoit craché quelques li-

vres. La ſalivation s'arrêta ſubitement, il ſurvint une fievre violente; la ſalive recommença à couler le cinquieme jour, & quoique la petite vérole fût très diſcrette, elle coula aſſez copieuſement juſqu'au onzieme jour. Il eſt dans pluſieurs cas une néceſſité mécanique qui oblige à ſaliver; mais eſt-ce que le virus variolique eſt de nature à ſe porter préférablement aux glandes ſalivaires? Pluſieurs choſes ſemblent l'indiquer.

Nous entendons ſouvent les malades ſe plaindre d'eſquinancie, ils l'attribuent aux puſtules de la gorge, mais mal à-propos; elle eſt l'effet de l'engorgement inflammatoire du pharynx & des parties voiſines, elle préſage ſouvent la ſalivation, & je regarde les boutons à la gorge, comme un accident des plus rares.

J'ai vu tout le corps couvert de boutons très-nombreux, tandis qu'il n'en paroiſſoit aucun à l'intérieur des levres, lequel j'ai pourtant vu en être attaqué d'autres fois, auſſi-bien que le bout de la langue; mais ces boutons parcouroient promptement tous leurs tems. Il eſt rare qu'ils montent au-deſſus du bord des narines, & je ne me rappelle pas d'avoir vu des malades qui crachaſſent des croûtes, ou qui en évacuaſſent par les ſelles.

J'ai disséqué autrefois quatre cadavres sur l'épiderme desquels un nouveau bouton n'auroit pas pu trouver place ; il n'en parut aucun tout le long du canal alimentaire, ni dans le larynx, ni dans la trachée, ni dans le poumon. Et assurément j'ai de la peine à comprendre comment ont pu vivre ceux qui, suivant le narré de plusieurs auteurs, ont eu le larynx, la trachée & les lobes du poumon couverts de boutons ; j'ai de la peine à comprendre comment l'irritation de la glotte & du larynx, & comment le pus qui distilloit continuellement dans la trachée & dans les bronches, n'ont pas excité très-promptement une toux mortelle. J'ai trouvé, il est vrai, ces parties enflammées, putrides & dégoutantes de pus, mais il n'y avoit pas une pustule.

En raisonnant *à priori*, il ne sera pas non plus fort aisé de se persuader que ces parties soient couvertes de boutons ; car il n'y auroit point de pustules varioliques cutanées, si l'épiderme étoit aussi molle, aussi lâche & aussi chaude que *l'épithelium* (†), Ceux qui ont l'épider-

(†) Je ne trouve point de mot françois qui réponde à celui-là, qui désigne cette peau mince qui couvre l'intérieur des levres, de la bouche, &c.

me fait de maniere qu'il reſſemble à *l'épithelium*, ont très-peu de boutons ; je n'en veux point d'autre témoin que Mr. FISCHER ; & aſſurément je ne croirai pas, à moins que je ne le voie de mes yeux, que le virus variolique diſtend cette peau intérieure qui lui donne une iſſue ſi aiſée. Ceux qui affirment l'exiſtence de la petite vérole interne, de qui le témoignage eſt pourtant de poids, & parmi leſquels ſe trouve à mon grand étonnement l'illuſtre GUNZ, ont-ils peut-être conclu que ces puſtules avoient lieu à cauſe de l'ulcération ? J'ai vu avec bien du plaiſir que vos obſervations s'accordoient très-bien avec les miennes, & les unes & les autres font bien voir quel cas il faut faire de l'hypotheſe d'un célebre chirurgien François, qui s'eſt imaginé que les fievres malignes ſont une dartre de l'eſtomac.

J'ajouterai une ſeule obſervation ſur les purgatifs. Dans les petites véroles confluentes & dans les diſcretes dont les boutons ſont nombreux, j'emploie la manne dès la premiere attaque de la fievre de ſuppuration dans la vue de purger, & j'ai vu que le malade faiſoit trois, quatre juſqu'à cinq ſelles, déja le neuvieme jour de la maladie ; je n'en diſcontinue point l'uſage les jours ſuivans.

Je ne me ſuis jamais repenti de cette méthode, & les autres médecins qui l'eſſayeront ne s'en repentiront certainement pas. Je vois pourtant que tous les autres médecins purgent plus tard; mais j'eſpere que la méthode de purger d'abord n'éprouvera pas de contradictions, puiſqu'elle eſt autoriſée par la raiſon & confirmée par une expérience multipliée. Dans les petites véroles moins graves, je purge auſſi-tôt que le viſage devient jaune, & cela réuſſit mieux que d'attendre de procurer cette évacuation que le deſſéchement ait lieu, comme c'eſt la coutume de preſque tous les praticiens.

Je ſuis ſûr que ces purgations données à tems préviennent les ſuites de la maladie, & aſſurément une ſeule purgation donnée de bonne heure dans ce deſſein fait plus de bien, tandis que les humeurs étant encore mobiles coulent plus facilement, que trois ou quatre données plus tard. Une purgation donnée d'abord prévient cette ſeconde ſuppuration des puſtules qui ſuit quelquefois le deſſéchement. La peau ulcerée rend une ſi grande quantité de pus que tout le ſang paroît tomber en ſuppuration, elle ſe couvre de croutes très-épaiſſes, & les linges que le pus rend

bientôt roides, excitent par-tout de nouvelles excoriations; le malade a une petite fievre & maigrit. Heureuſement ce cas eſt rare, & je ne l'ai jamais vu que chez des ſujets cacochymiques ou mal traités, lorſqu'on avoit trop tardé à les purger. On y remédie avec ſuccès en lâchant le ventre, en faiſant boire du lait, ſeul ou accompagné de l'uſage du quinquina.

Cette maladie a laiſſé des reliquats différens & plus graves chez des malades qu'on avoit négligé de traiter, ou ce qui eſt encore plus dangereux qu'on avoit mal traités. Entre pluſieurs de ces cas, j'en rapporterai un qui eſt arrivé nouvellement. Un garçon de ſix ans s'étoit paſſablement bien tiré d'une petite vérole diſcrette aſſez nombreuſe, ſi ce n'eſt que l'œil droit qui étoit rouge dès le commencement, & dont la ſclérotique étoit couverte de boutons blancs, s'étoit de nouveau enflammé ſur la fin de la maladie, & que la cornée étoit couverte de puſtules. Le mal avoit tellement augmenté que les paupieres étant entiérement enflées & enflammées, je ne pus ni les ouvrir, ni voir l'œil. On avoit employé pluſieurs remedes nuiſibles ; on eut enfin recours à moi, dans la crainte que l'œil ne tombât en ſuppuration.

J'ordonnai qu'on appliquât ſur l'œil pendant deux jours un cataplaſme de mie de pain & de lait, & qu'on mît en même tems le malade à une diete légere. Trois jours après, l'inflammation étant un peu diminuée, j'écartai doucement les paupieres, non cependant ſans faire couler des larmes, & je vis que toute la cornée étoit couverte d'une tumeur blanchâtre. Je voulus qu'on continuât l'application du même cataplaſme, encore pendant deux jours. Le mal prit une meilleure tournure, car les douleurs diminuoient & la tumeur s'amolliſſoit. La même application ayant été continuée, le pus s'écoula le huitieme jour, & les douleurs ceſſerent. J'eus ſoin qu'on ajoutât pendant deux jours à ce cataplaſme des fleurs de camomille & de ſureau : alors ne craignant plus l'inflammation, je fis ſeulement appliquer des linges très-doux & trempés dans une décoction aqueuſe de fleurs réſolutives & de racine de fenouil, à laquelle on avoit ajouté une quatrieme partie de vin. Enfin toute la pellicule étant enlevée, il ne reſta qu'une tache, qui fut bientôt diſſipée par le moyen d'un collyre, & la vue redevint bonne. Un autre enfant, comme je m'en ſuis aſſuré, & dont la petite vérole n'avoit pas été fâcheuſe, a perdu la vue, mais

mais on l'avoit traité par une autre méthode.

Quelle étoit cette maladie? Etoit-ce une pustule variolique? Il paroît que c'en étoit une, & que si on l'avoit mal traitée un peu plus long-tems, elle se seroit durcie en dégénérant en un squirrhe, qui auroit défiguré l'œil pour toujours & auroit empêché la vue, ou bien elle auroit entiérement détruit l'œil par la gangrene ou par la suppuration.

Toutes les fois qu'il m'est arrivé de voir la même partie attaquée d'une pustule, j'ai eu soin de faire appliquer continuellement du lait, qui est de toutes les fomentations la plus émolliente; c'est un cas qui par bonheur n'arrive pas fréquemment, & dans lequel il est à-propos qu'un chirurgien fasse usage de ses ciseaux. Mais souvent les pustules poussent à la sclérotique & sont accompagnées d'un larmoyement continuel, cependant sans aucun danger.

Toutes les autres suites de la petite vérole viennent, ou 1°. de ce que la maladie ayant été grave, les forces en ont été abattues; on les rétablit par le moyen du lait, du quinquina & de l'exercice. Ou 2°. de ce qu'il s'est fait un dépôt de pus quelque part. On y remédie par une diete légere & antiputride, en

évacuant le pus ſuivant les regles de l'art, ou en faiſant ſon poſſible pour le chaſſer vers des parties ignobles. 3°. Ou bien elles ſont l'effet de la léſion de quelque partie; alors la meilleure méthode conſiſte à une diete légere & adouciſſante, à lâcher ſouvent le ventre, & à appliquer des fomentations très-émollientes ſur la partie malade.

Il eſt en général trois préceptes dont l'obſervation ſoigneuſe eſt fort propre à prévenir tous ces fâcheux accidens. 1°. D'éviter un air chaud & enfermé, & les remedes échauffans. 2°. De s'abſtenir rigoureuſement de la viande, des bouillons, des œufs & du vin, auſſi long-tems qu'il y a du pus ou de la fievre : c'eſt ce dont vous avez très-bien averti il y a vingt-cinq ans. 3°. De purger de bonne heure.

Dans les épidémies les plus bénignes, il y a des eſpeces de petites véroles anomales, qui ne pouvant être attribuées à un vice de l'air, doivent s'expliquer d'après les cauſes morbifiques propres au malade. Mon deſſein n'eſt pas de les rapporter toutes; il ſuffira que j'indique les principales que j'ai obſervées le plus ſouvent. Les enfans qui ont le ventre rempli de mauvaiſes humeurs ſont attaqués de ſymptômes aſſez

graves, qui ſont étrangers à la maladie, dans le tems que la chaleur de la fievre corrompt ces impuretés, qui demandent néceſſairement d'être évacuées par des remedes appropriés.

On reconnoît que cette cauſe a lieu, 1°. ou à un mal de tête ou à un aſſoupiſſement ſouvent inſurmontable & plus fort que la fievre; 2°. à la puanteur de la bouche, au dégoût & aux nauſées qui ſubſiſtent même après l'éruption; 3°. à la fievre qui continue avec de l'angoiſſe, après une éruption bénigne; 4°. à la puanteur des ſelles, & ſouvent à une diarrhée fétide, ſans que les puſtules s'affaiſſent. J'ai vu en pareils cas quelques malades faire impunément juſqu'à quarante ſelles & au-delà, dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Combien de maux ne s'enſuit-il pas, lorſqu'on ſupprime à contre-tems cette évacuation, lorſque dans les petites véroles diſcretes on retient au-dedans du corps le venin, qu'une diarrhée ſalutaire évacuoit & qui étoit incapable de nuire? En donnant de la confection ou de la thériaque, la chaleur augmente ſur le champ, il pouſſe un grand nombre de boutons; les aſſiſtans s'en réjouiſſent; mais le malade en pleurera dans le tems de la ſuppuration; 5°. au délire; 6°. à

une urine crue & trouble, fans parler de quelques autres fymptômes. Pendant ce tems-là les puftules croiffent très-bien durant quelques jours, mais fur la fin de la maturation & dans les premiers tems de la fievre de fuppuration, tout fe dérange, & le malade, quoiqu'ayant une petite vérole bénigne, eft attaqué à la fois des fymptômes les plus graves, & il meurt dans le délire, la léthargie, avec l'orthopnée, la tympanite, une diarrhée fétide, un pouls irrégulier & un abattement complet des forces.

Lorfque j'ai été appellé au commencement de la maladie, j'ai toujours pu prévenir ces funeftes fymptômes en purgeant le malade tous les jours; déja dès le troifieme jour de la maladie, en faifant ufage de la crême de tartre & des tamarins, & à mefure que le ventre fe lâchoit, tous les fymptômes fe diffipoient, & j'en ai vu un fi heureux effet que dans le tems de la fuppuration, le malade, après avoir été purgé tant de fois, étoit prefque en état de fe paffer de remedes. Je purge les enfans indociles fans qu'ils le fachent, en mêlant dans leur boiffon ordinaire une diffolution de tartre émétique à une dofe capable d'émouvoir les inteftins, mais non

pas l'eſtomac. Lorſqu'on m'a appellé tard, le dixieme ou le onzieme jour, la maladie étant déja devenue violente, j'ai vu quelquefois que les remedes étoient ſans ſuccès, d'autres fois ils ont été efficaces. Les ſeuls ſecours dont on peut eſpérer quelque choſe ſont une purgation donnée d'abord, un uſage abondant des acides, puis encore la purgation. J'ai vu une ſi grande putridité que j'ai été obligé de commencer par les acides, & d'y joindre d'abord après la purgation.

Dans une maladie qui n'eſt pas violente, le ſerpent reſte ſouvent longtems caché ſous l'herbe, & alors ce n'eſt qu'au bout de quelques jours qu'il ſe montre enfin tout-à-coup, & il en impoſe très-facilement, ſous l'apparence d'une autre maladie, à ceux qui ne ſont pas ſur leurs gardes; le médecin peut facilement tomber dans cette erreur, & elle eſt irréparable. Le ſeul moyen de ſauver le malade, c'eſt encore la purgation. J'ajouterai ici un exemple remarquable tiré de la rougeole. Il étoit une famille compoſée de ſix jeunes garçons dont deux étoient morts ci-devant de la rougeole étant à la campagne, deux autres s'en étoient tirés heureuſement, ayant eu une rougeole bénigne. Le ca-

det de tous, âgé de douze ans, prend la même maladie, qui paroît bénigne pendant les cinq premiers jours, si ce n'est que son haleine & ses selles sentoient mauvais. Le sixieme jour, le desséchement ayant déja commencé, il fut tout d'un coup attaqué d'une orthopnée excessive, de sanglots, de nausées & de délire, avec un pouls très-irrégulier; les parens épouvantés viennent réclamer mon secours. Le concours des symptomes menaçoit d'une terrible fin: il n'y avoit aucune sorte d'inflammation ou de plethore, le venin n'étoit point rentré; tout cela venoit donc d'une saburre putride. Ce malade se refusoit à tous les remedes. Je pensai au kermès minéral que je lui fis prendre en très petite dose dans de la confiture de cerises: il en avala un grain sans s'en douter; cela le fit vomir au-delà de ce que j'avois espéré. Le délire & l'orthopnée s'appaiserent. J'ordonnai un lavement; il prit encore un grain de kermès, il fit quatre selles, les urines coulerent abondamment; il survint une sueur copieuse, & au bout de trois heures le malade se remit entierement.

J'ai trouvé que dans d'autres cas semblables, l'oxymel scillitique étoit un excellent remede, & qui méritoit les élo-



ges qu'il y a déja longtems qu'on lui a donnés, & que SYDENHAM ne lui a pas refusés. Il mérite aussi des éloges dans d'autres cas, & une expérience multipliée m'a appris qu'on en peut dire ce que CONRARD GESNER disoit de son oxymel d'hellébore; *car il chasse merveilleusement du centre à la superficie les humeurs vénéneuses & les autres mauvaises humeurs.*

Trois semaines s'étant écoulées, une sœur du malade dont je viens de parler, âgée de seize ans, se trouva dans le même cas, si ce n'est qu'ayant l'esprit libre & souhaitant de prendre les remedes, elle avoit avalé d'elle-même de la manne : il s'ensuivit des selles très-fétides, & elle recouvra bientôt la santé, après avoir été aux portes de la mort. Deux de ses aînés, à ce que me dirent les parens, avoient rendu le dernier soupir peu d'heures après avoir été saignés.

L'anomalie qui vient de malignité est plus mauvaise dans la petite vérole. Je ne parlerai pas ici des signes de cette malignité, de ses especes, ni des raisons qui servent à excuser ce terme, cette matiere ayant été pleinement exposée dans un nouveau traité des fievres: il suffit de savoir qu'une foiblesse

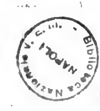
extrême, un pouls très-petit, une fievre continuelle, & accompagnée de redoublemens irréguliers, qu'un délire léger, mais continuel, que des pustules très-petites, aqueuses, ichoreuses, noires & des taches à la peau, que des hémorrhagies par tous les pores & par tous les couloirs, qu'une angoisse continuelle, le dégoût & l'apathie, sont tout autant de caracteres non équivoques de malignité dans la petite vérole.

Dans tous ces cas, le traitement consiste à donner des acides & des antiputrides fortifians. Toutes les fois que l'alcalescence & la dissolution chaude des humeurs paroissent prévaloir, il ne faut employer que les esprits acides tout seuls. Lorsque les fluides sont dans une disposition de vapidité, & qu'il y a du relâchement dans les solides, il faut y joindre l'usage des cantharides, du quinquina, du camphre, de la serpentaire : enfin, il faut employer complettement la méthode qu'ont enseignée les médecins Anglois, qui ont souvent occasion de voir cette maladie, & surtout la méthode du célebre HUXHAM. On retire ici un grand avantage de l'esprit de vitriol & de la mixture simple, remede à la vérité dont la composition est mal assortie, mais qui est utile.

Le soufre doré d'antimoine mêlé avec le camphre ne manque pas non plus d'utilité, quoique ces remedes soient dangereux, comme la peste dans une autre espece de petite vérole. Il ne faut pas trop craindre les secousses qu'occasionne une légere dose d'ipécacuanha ; ce remede est d'un grand usage dans des maladies analogues ; & comme vous me l'avez déja appris il y a longtems, les Allemands le regardent comme un secret fameux dans le traitement de la fievre miliaire : & j'ai quelquefois enfreint avec succès la loi rigoureuse que je m'étois imposée de m'abstenir de faire vomir dans le traitement de la petite vérole.

Mais en voilà assez au sujet de la petite vérole : si vous donnez votre approbation, Monsieur, à ce que j'en ai dit, je m'en réjouirai extrêmement ; car elle me tient à présent lieu de beaucoup d'autres, & lorsqu'il n'y aura plus lieu à l'envie de ceux qui voudroient en faire peu de cas, la postérité regardera cette approbation comme un témoignage de ma capacité.

FIN DU TOME PREMIER.



AVIS DES ÉDITEURS.

PARMI plusieurs Librairies qui existent à Lausanne, celle de FRANÇOIS GRASSET & *Comp.*, est connue pour la principale & la plus ancienne ; elle est très-bien assortie en livres Français, Latins, Italiens, Anglois & Espagnols. On peut facilement y trouver de quoi former des Bibliotheques bien choisies, & completter celles qui sont commencées. Quoique leurs prix soient fort modiques, ils offrent encore des rabais à ceux qui acheteront pour des sommes déterminées, dont on voit l'échelle dans l'avertissement qui est en tête de leur nouveau Catalogue Ils s'empresseront de l'envoyer à ceux qui le leur demanderont.

C'est au sieur GRASSET que l'on est redevable de l'introduction en Suisse, & dans plusieurs pays circonvoisins, de la graine de racine d'abondance contre la disette. Le goût des feuilles de cette *plante-racine* est supérieur à celui des épinards, elles croissent abondamment & avec rapidité ; la racine en devient fort grosse, on en a vu qui pesoient seize livres. On la mange en salade, en ragoût, bouillie, ou en fritture ; elle est devenue d'un grand usage dans les maisons où il y a un nombreux domestique ; la feuille se sert sur les tables les plus recherchées. Elle est aussi, de même que la racine, d'une grande utilité pour la nourriture des animaux doméstiques, & le lait des vaches qui s'en nourrissent est beaucoup plus abondant, meilleur, plus gras, & donne du bon beurre. On peut voir tous les avantages de cette plante dans un mémoire que les mêmes Libraires ont imprimé, qui contient des

instructions détaillées fur fa culture, fur celle de la carotte & de la fpergule : cette derniere produit un fourage abondant & excellent, qui eft mangé avec avidité par les chevaux, les bœufs, les vaches & les moutons, & qui leur fournit une très-bonne nourriture ; la culture en eft aifée & peu couteufe.

Lefdits François Grasset & *Comp.*, vendent de la graine d'abondance à 3 liv. de France la livre ; de la graine de fpergule 1 liv. 16 f. de France, chacune poids de marc de 16 onces ; le mémoire fur leur culture, augmenté d'un fupplément, à 15 fols de France, broché. Ils vendent auffi des hachoirs ou couteaux en forme d'*S*, pour couper la racine d'abondance, à 4 liv. 10 fols de France : ils ne peuvent donner de chaque graine au-deffous d'une livre à la fois, & on doit affranchir pour le tout les lettres & l'argent en donnant la commiffion.

Le defir qu'ils ont de fe rendre de plus en plus utiles au Public, les a engagés à prendre des mefures pour fe procurer un affortiment de graines des meilleures plantes potageres & pour les prairies, ainfi que des plus belles fleurs de jardins, de chaque endroit où on les cultive avec le plus de fuccès, tant dans le Midi que dans le Nord.

Le peu de bénéfice dont ils fe contentent fur ces objets, les met dans le cas d'efpérer qu'on leur adreffera francò l'argent & les lettres qui y feront rélatives ; & ils préviennent, que c'eft une précaution de rigueur dont ils ne peuvent fe départir.

Ils feront fort obligés à ceux qui voudront bien prendre la peine de communiquer cet Avis aux Amateurs de bons livres, & à ceux de l'agriculture, qui défireroient fe procurer des graines ci-deffus offertes.



